

RB155, 926.



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

Prof. Robert Finch

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdejjrouss20rous

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE.

AVEC FIGURES.

TOME VINGTIEME.

ŒUVRES

POSTHUMES

DE J. J. ROUSSEAU.

TOME DEUXIEME.

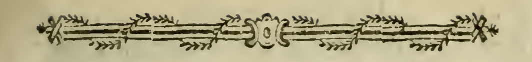
CONTENANT les Rêveries du Promeneur Solitaire; Rouſſeau Juge de J. J. premier Dialogue.



A PARIS,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE, Libraire, rue du Foin.

1791.



LES RÊVERIES *DU* PROMENEUR *SOLITAIRE.*

PREMIERE PROMENADE.

ME voici donc ſeul ſur la terre, n'ayant plus de frere, de prochain, d'ami, de ſociété que moi-même. Le plus ſociable & le plus aimant des humains en a été proſcrit par un accord unanime. Ils ont cherché, dans les rafinemens de leur haine, quel tourment pouvoit être le plus cruel à mon ame ſenſible; & ils ont briſé violemment tous les liens qui m'attachoient

à eux. J'aurois aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes. Ils n'ont pu qu'en cessant de l'être se dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers inconnus, nuls enfin pour moi puisqu'ils l'ont voulu. Mais moi, détaché d'eux & de tout, que suis-je moi-même? Voilà ce qui me reste à chercher. Malheureusement cette recherche doit être précédée d'un coup-d'œil sur ma position. C'est une idée par laquelle il faut nécessairement que je passe, pour arriver d'eux à moi.

Depuis quinze ans & plus que je suis dans cette étrange position, elle me paroît encore un rêve. Je m'imagine toujours qu'une indigestion me tourmente, que je dors d'un mauvais sommeil, & que je vais me réveiller bien soulagé de ma peine en me retrouvant avec mes amis. Oui, sans doute, il faut que j'aye fait sans que je m'en apperçusse, un saut de la veille au sommeil, ou plutôt de la vie à la mort. Tiré je ne sais comment de l'ordre des choses, je me suis vu précipité dans un cahos incompréhensible où je n'apperçois rien du tout; & plus je pense à ma situa-

tion préſente, & moins je puis comprendre où je ſuis.

Eh ! Comment aurois-je pu prévoir le deſtin qui m'attendoit ? Comment le puis-je concevoir encore aujourd'hui que j'y ſuis livré ? Pouvois-je dans mon bon ſens ſuppoſer qu'un jour, moi le même homme que j'étois, le même que je ſuis encore, je paſſerois, je ſerois tenu ſans le moindre doute pour un monſtre, un empoiſonneur, un aſſaſſin ; que je deviendrois l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille ; que toute la ſalutation que me feroient les paſſans ſeroit de cracher ſur moi ; qu'une génération toute entiere s'amuſeroit d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant ? Quand cette étrange révolution ſe fit, pris au dépourvu, j'en fus d'abord bouleverſé. Mes agitations, mon indignation, me plongerent dans un délire qui n'a pas eu trop de dix ans pour ſe calmer ; & dans cet intervalle, tombé d'erreur en erreur, de faute en faute, de ſottiſe en ſottiſe, j'ai fourni par mes imprudences, aux directeurs de ma deſtinée, autant d'inſtrumens qu'ils ont habilement mis en

œuvre pour la fixer ſans retour.

Je me ſuis débattu long-tems auſſi violemment que vainement. Sans adreſſe, ſans art, ſans diſſimulation, ſans prudence, franc, ouvert, impatient, emporté, je n'ai fait en me débattant que m'enlacer davantage, & leur donner inceſſamment de nouvelles priſes qu'ils n'ont eu garde de négliger. Sentant enfin tous mes efforts inutiles, & me tourmentant à pure perte, j'ai pris le ſeul parti qui me reſtoit à prendre, celui de me ſoumettre à ma deſtinée, ſans plus regimber contre la néceſſité. J'ai trouvé dans cette réſignation le dédommagement de tous mes maux par la tranquillité qu'elle me procure, & qui ne pouvoit s'allier avec le travail continuel d'une réſiſtance auſſi pénible qu'infructueuſe.

Une autre choſe a contribué à cette tranquillité. Dans tous les rafinemens de leur haine, mes perſécuteurs en ont omis un que leur animoſité leur a fait oublier ; c'étoit d'en graduer ſi bien les effets, qu'ils puſſent entretenir & renouveller mes douleurs ſans ceſſe, en me portant toujours quelque nouvelle atteinte. S'ils avoient eu l'a-

dresse de me laisser quelque lueur d'espérance, ils me tiendroient encore par là. Ils pourroient faire encore de moi leur jouet par quelque faux leurre, & me navrer ensuite d'un tourment toujours nouveau par mon attente déçue. Mais ils ont d'avance épuisé toutes leurs ressources ; en ne me laissant rien, ils se sont tout ôté à eux-mêmes. La diffamation, la dépression, la dérision, l'opprobre dont ils m'ont couvert ne sont pas plus susceptibles d'augmentation que d'adoucissement ; nous sommes également hors d'état, eux de les aggraver, & moi de m'y soustraire. Ils se sont tellement pressés de porter à son comble la mesure de ma misere, que toute la puissance humaine, aidée de toutes les ruses de l'enfer, n'y sauroit plus rien ajouter. La douleur physique elle-même, au lieu d'augmenter mes peines, y feroit diversion. En m'arrachant des cris, peut-être, elle m'épargneroit des gémissemens, & les déchiremens de mon corps suspendroient ceux de mon cœur.

Qu'ai-je encore à craindre d'eux, puisque tout est fait ? Ne pouvant plus

empirer mon état, ils ne fauroient plus m'infpirer d'alarmes. L'inquiétude & l'effroi font des maux dont ils m'ont pour jamais délivré : c'eft toujours un foulagement. Les maux réels ont fur moi peu de prife ; je prends aifément mon parti fur ceux que j'éprouve, mais non pas fur ceux que je crains. Mon imagination effarouchée les combine, les retourne, les étend & les augmente. Leur attente me tourmente cent fois plus que leur préfence, & la menace m'eft plus terrible que le coup. Sitôt qu'ils arrivent, l'événement leur ôtant tout ce qu'ils avoient d'imaginaire, les réduit à leur jufte valeur. Je les trouve alors beaucoup moindres que je ne me les étois figurés, & même au milieu de ma fouffrance, je ne laiffe pas de me fentir foulagé. Dans cet état, affranchi de toute nouvelle crainte & délivré de l'inquiétude, de l'efpérance, la feule habitude fuffira pour me rendre de jour en jour plus fupportable une fituation que rien ne peut empirer, & à mefure que le fentiment s'en émouffe par la durée, ils n'ont plus de moyens pour le ranimer. Voilà le bien que

m'ont fait mes perſécuteurs en épuiſant ſans meſure tous les traits de leur animoſité. Ils ſe ſont ôté ſur moi tout empire, & je puis déſormais me moquer d'eux.

Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme eſt rétabli dans mon cœur. Depuis long-tems je ne craignois plus rien ; mais j'eſpérois encore, & cet eſpoir tantôt bercé, tantôt fruſtré, étoit une priſe par laquelle mille paſſions diverſes ne ceſſoient de m'agiter. Un événement auſſi triſte qu'imprévu vient enfin d'effacer de mon cœur ce foible rayon d'eſpérance, & m'a fait voir ma deſtinée fixée à jamais ſans retour ici-bas. Dès-lors je me ſuis réſigné ſans réſerve, & j'ai retrouvé la paix.

Sitôt que j'ai commencé d'entrevoir la trame dans toute ſon étendue, j'ai perdu pour jamais l'idée de ramener de mon vivant le public ſur mon compte ; & même ce retour ne pouvant plus être réciproque, me ſeroit déſormais bien inutile. Les hommes auroient beau revenir à moi, ils ne me retrouveroient plus. Avec le dédain qu'ils m'ont inſpiré, leur commerce me

ſeroit inſipide & même à charge ; & je ſuis cent fois plus heureux dans ma ſolitude, que je ne pourrois l'être en vivant avec eux. Ils ont arraché de mon cœur toutes les douceurs de la ſociété. Elles n'y pourroient plus germer de rechef à mon âge ; il eſt trop tard. Qu'ils me faſſent déſormais du bien ou du mal, tout m'eſt indifférent de leur part ; & quoi qu'ils faſſent, mes contemporains ne ſeront jamais rien pour moi.

Mais je comptois encore ſur l'avenir, & j'eſpérois qu'une génération meilleure, examinant mieux & les jugemens portés par celle-ci ſur mon compte, & ſa conduite avec moi, démêleroit aiſément l'artifice de ceux qui la dirigent, & me verroit enfin tel que je ſuis. C'eſt cet eſpoir qui m'a fait écrire mes Dialogues, & qui m'a ſuggéré mille folles tentatives pour les faire paſſer à la poſtérité. Cet eſpoir, quoiqu'éloigné, tenoit mon ame dans la même agitation que quand je cherchois encore dans le ſiecle un cœur juſte ; & mes eſpérances, que j'avois beau jetter au loin, me rendoient également le jouet des hommes d'aujour-

d'hui. J'ai dit, dans mes Dialogues, ſur quoi je fondois cette attente. Je me trompois. Je l'ai ſenti par bonheur aſſez à tems pour trouver encore avant ma derniere heure un intervalle de pleine quiétude, & de repos abſolu. Cet intervalle a commencé à l'époque dont je parle, & j'ai lieu de croire qu'il ne ſera plus interrompu.

Il ſe paſſe bien peu de jours que de nouvelles réflexions ne me confirment combien j'étois dans l'erreur de compter ſur le retour du public, même dans un autre âge; puiſqu'il eſt conduit dans ce qui me regarde par des guides qui ſe renouvellent ſans ceſſe dans les Corps qui m'ont pris en averſion. Les particuliers meurent; mais les Corps collectifs ne meurent point. Les mêmes paſſions s'y perpétuent, & leur haine ardente, immortelle comme le démon qui l'inſpire, a toujours la même activité. Quand tous mes ennemis particuliers ſeront morts, les Médecins, les Oratoriens vivront encore; & quand je n'aurois pour perſécuteurs que ces deux Corps-là, je dois être ſûr qu'ils ne laiſſeront pas plus de paix à ma mémoire après ma mort, qu'ils

n'en laiſſent à ma perſonne de mon vivant. Peut-être, par trait de tems, les Médecins que j'ai réellement offenſés pourroient-ils s'appaiſer : mais les Oratoriens que j'aimois, que j'eſtimois, en qui j'avois toute confiance, & que je n'offenſai jamais, les Oratoriens, gens d'égliſe & demi-moines, feront à jamais implacables ; leur propre iniquité fait mon crime, que leur amour-propre ne me pardonnera jamais ; & le public, dont ils auront ſoin d'entretenir & ranimer l'animoſité ſans ceſſe, ne s'appaiſera pas plus qu'eux.

Tout eſt fini pour moi ſur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me reſte plus rien à eſpérer ni à craindre en ce monde, & m'y voilà tranquille au fond de l'abyme, pauvre mortel infortuné, mais impaſſible comme Dieu même.

Tout ce qui m'eſt extérieur, m'eſt étranger déſormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni ſemblables, ni freres. Je ſuis ſur la terre comme dans une planete étrangere où je ſerois tombé de celle que j'habitois. Si je reconnois autour de moi quelque choſe, ce ne ſont que des objets affligeans &

déchirans pour mon cœur; & je ne peux jetter les yeux ſur ce qui me touche & m'entoure, ſans y trouver toujours quelque ſujet de dédain qui m'indigne, ou de douleur qui m'afflige. Ecartons donc de mon eſprit tous les pénibles objets dont je m'occuperois auſſi douloureuſement qu'inutilement. Seul pour le reſte de ma vie, puiſque je ne trouve qu'en moi la conſolation, l'eſpérance & la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'eſt dans cet état que je reprends la ſuite de l'examen ſévere & ſincere que j'appellai jadis mes Confeſſions. Je conſacre mes derniers jours à m'étudier moi-même, & à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. Livrons-nous tout entier à la douceur de converſer avec mon ame puiſqu'elle eſt la ſeule que les hommes ne puiſſent m'ôter. Si à force de réfléchir ſur mes diſpoſitions intérieures, je parviens à les mettre en meilleure ordre & à corriger le mal qui peut y reſter, mes méditations ne ſeront pas entierement inutiles; & quoique je ne ſois plus bon à rien ſur la terre, je n'aurai pas tout-à-fait perdu

mes derniers jours. Les loiſirs de mes promenades journalieres ont ſouvent été remplis de contemplations charmantes dont j'ai regret d'avoir perdu le ſouvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore ; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouiſſance. J'oublierai mes malheurs, mes perſécuteurs, mes opprobres, en ſongeant au prix qu'avoit mérité mon cœur.

Ces feuilles ne ſeront proprement qu'un informe journal de mes rêveries. Il y ſera beaucoup queſtion de moi, parce qu'un ſolitaire qui réfléchit s'occupe néceſſairement beaucoup de lui-même. Du reſte, toutes les idées étrangeres qui me paſſent par la tête en me promenant, y trouveront également leur place. Je dirai ce que j'ai penſé tout comme il m'eſt venu, & avec auſſi peu de liaiſon que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain. Mais il en réſultera toujours une nouvelle connoiſſance de mon naturel & de mon humeur, par celle des ſentimens & des penſées, dont mon eſprit fait ſa pâture journaliere dans l'étrange état où je ſuis. Ces feuilles

peuvent donc être regardées comme un appendice des mes confessions : mais je ne leur en donne plus le titre, ne sentant plus rien à dire qui puisse le mériter. Mon cœur s'est purifié à la coupelle de l'adversité, & j'y trouve à peine en le sondant avec soin, quelque reste de penchant répréhensible. Qu'aurois-je encore à confesser, quand toutes les affections terrestres en sont arrachées ? Je n'ai pas plus à me louer qu'à me blâmer : je suis nul désormais parmi les hommes, & c'est tout ce que je puis être n'ayant plus avec eux de relation réelle, de véritable société. Ne pouvant plus faire aucun bien qui ne tourne à mal, ne pouvant plus agir sans nuire à autrui, ou à moi-même, m'abstenir est devenu mon unique devoir, & je le remplis autant qu'il est en moi. Mais dans ce désœuvrement du corps mon ame est encore active ; elle produit encore des sentimens, des pensées, & sa vie interne & morale, semble encore s'être accrue par la mort de tout intérêt terrestre & temporel. Mon corps n'est plus pour moi qu'un embarras, qu'un

obſtacle, & je m'en dégage d'avance autant que je puis.

Une ſituation ſi ſinguliere mérite aſſurément d'être examinée & décrite, & c'eſt à cet examen que je conſacre mes derniers loiſirs. Pour le faire avec ſuccès, il y faudroit procéder avec art & méthode : Mais je ſuis incapable de ce travail, & même il m'écarteroit de mon but, qui eſt de me rendre compte des modifications de mon ame & de leurs ſucceſſions. Je ferai ſur moi-même, à quelqu'égard, les opérations que font les Phyſiciens ſur l'air, pour en connoître l'état journalier. J'appliquerai le barometre à mon ame, & ces opérations bien dirigées & long-temps répétées me pourroient fournir des réſultats auſſi ſûrs que les leurs. Mais je n'étends pas juſques-là mon entrepriſe. Je me contenterai de tenir le regiſtre des opérations, ſans chercher à les réduire en ſyſtême. Je fais la même entrepriſe que Montagne, mais avec un but tout contraire au ſien : car il n'écrivoit ſes Eſſais que pour les autres, & je n'écris mes Rêveries que pour moi. Si dans

mes plus vieux jours, aux approches du départ, je reste, comme je l'espere, dans la même disposition où je suis, leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire, & faisant renaître ainsi pour moi le temps passé, doublera, pour ainsi dire, mon existence. En dépit des hommes, je saurai goûter encore le charme de la société, & je vivrai décrépit avec moi dans un autre âge, comme je vivrois avec un moins vieux ami.

J'écrivois mes premieres Confessions & mes Dialogues dans un souci continuel, sur les moyens de les dérober aux mains rapaces de mes persécuteurs, pour les transmettre, s'il étoit possible, à d'autres générations. La même inquiétude ne me tourmente plus pour cet écrit, je sais qu'elle seroit inutile; & le desir d'être mieux connu des hommes s'étant éteint dans mon cœur, n'y laisse qu'une indifférence profonde sur le sort & de mes vrais écrits, & des monumens de mon innocence, qui déja peut-être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiete de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les supprime,

qu'on les falsifie, tout cela m'est égal désormais. Je ne les cache ni ne les montre. Si on me les enleve de mon vivant, on ne m'enlevera ni le plaisir de les avoir écrites, ni le souvenir de leur contenu, ni les méditations solitaires dont elles sont le fruit, & dont la source ne peut s'éteindre qu'avec mon ame. Si dès mes premieres calamités j'avois su ne point regimber contre ma destinée, & prendre le parti que je prends aujourd'hui, tous les efforts des hommes, toutes leurs épouvantables machines eussent été sur moi sans effet, & ils n'auroient pas plus troublé mon repos par toutes leurs trames, qu'ils ne peuvent le troubler désormais par tous leurs succès; qu'ils jouissent à leur gré de mon opprobre, ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence, & d'achever mes jours en paix malgré eux.





DEUXIEME PROMENADE.

AYANT donc formé le projet de décrire l'état habituel de mon ame dans la plus étrange position où se puisse jamais trouver un mortel, je n'ai vu nulle maniere plus simple & plus sûre d'exécuter cette entreprise, que de tenir un registre fidele de mes promenades solitaires & des rêveries qui les remplissent, quand je laisse ma tête entierement libre, & mes idées suivre leur pente sans résistance & sans gêne. Ces heures de solitude & de méditation sont les seules de la journée où je sois pleinement moi, & à moi sans diversion, sans obstacle, & où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu.

J'ai bientôt senti que j'avois trop tardé d'exécuter ce projet. Mon imagination, déja moins vive, ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime, je m'enivre moins du délire de la rêverie ; il y a plus de réminiscence que de

création dans ce qu'elle produit déſormais, un tiede allanguiſſement énerve toutes mes facultés, & l'eſprit de vie s'éteint en moi par degrés; mon ame ne s'élance plus qu'avec peine hors de ſa caduque enveloppe; & ſans l'eſpérance de l'état auquel j'aſpire, parce que je m'y ſens avoir droit, je n'exiſterois plus que par des ſouvenirs. Ainſi, pour me contempler moi-même avant mon déclin, il faut que je remonte au moins de quelques années au temps où, perdant tout eſpoir ici-bas, & ne trouvant plus d'aliment pour mon cœur ſur la terre, je m'accoutumois peu-à-peu à le nourrir de ſa propre ſubſtance, & à chercher toute ſa pâture au-dedans de moi.

Cette reſſource, dont je m'aviſai trop tard, devint ſi féconde, qu'elle ſuffit bientôt pour me dédommager de tout. L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le ſentiment & preſque le ſouvenir de mes maux; j'appris ainſi, par ma propre expérience, que la ſource du vrai bonheur eſt en nous, & qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment miſérable celui qui ſait vouloir être heu-

reux. Depuis quatre ou cinq ans je goûtois habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les ames aimantes & douces. Ces raviſſemens, ces extaſes que j'éprouvois quelquefois en me promenant ainſi ſeul, étoient des jouiſſances que je devois à mes perſécuteurs : ſans eux, je n'aurois jamais trouvé ni connu les tréſors que je portois en moi-même. Au milieu de tant de richeſſes, comment en tenir un regiſtre fidele ? En voulant me rappeller tant de douces rêveries, au lieu de les décrire, j'y retombois. C'eſt un état que ſon ſouvenir ramene, & qu'on ceſſeroit bientôt de connoître, en ceſſant tout-à-fait de le ſentir.

J'éprouvai bien cet effet dans les promenades qui ſuivirent le projet d'écrire la ſuite de mes Confeſſions, ſurtout dans celle dont je vais parler, & dans laquelle un accident imprévu vint rompre le fil de mes idées, & leur donner pour quelque temps un autre cours.

Le jeudi 24 Octobre 1776, je ſuivis, après dîné, les boulevards, juſqu'à la rue du Chemin-verd, par laquelle je

gagnai les hauteurs de Ménil-montant; & de-là, prenant les ſentiers à travers les vignes & les prairies, je traverſai juſqu'à Charonne le riant payſage qui ſépare ces deux villages; puis je fis un détour pour revenir ſur les mêmes prairies, en paſſant par un autre chemin. Je m'amuſois à les parcourir avec ce plaiſir & cet intérêt que m'ont toujours donné les ſites agréables, & m'arrêtant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure. J'en apperçus deux que je voyois aſſez rarement autour de Paris, & que je trouvai très-abondantes dans ce canton-là. L'une eſt le *Picris hieracioïdes*, de la famille des compoſées; & l'autre, le *Bupleurum falcatum*, de celles des ombelliferes. Cette découverte me réjouit & m'amuſa très-long-temps, & finit par celle d'une plante encore plus rare, ſur-tout dans un pays élevé, ſavoir, le *Ceraſtium aquaticum*, que, malgré l'acccident qui m'arriva le même jour, j'ai retrouvé dans un livre que j'avois ſur moi, & placé dans mon herbier.

Enfin, après avoir parcouru en détail pluſieurs autres plantes que je voyois en fleurs, & dont l'aſpect &

l'énumération qui m'étoit familiere me donnoit néanmoins toujours du plaiſir, je quittai peu-à-peu ces mêmes obſervations, pour me livrer à l'impreſſion, non moins agréable, mais plus touchante, que faiſoit ſur moi l'enſemble de tout cela. Depuis quelques jours on avoit achevé la vendange; les promeneurs de la ville s'étoient déja retirés; les payſans auſſi quittoient les champs juſques aux travaux d'hiver. La campagne encore verte & riante, mais défeuillée en partie, & déja preſque déſerte, offroit par-tout l'image de la ſolitude & des approches de l'hiver. Il réſultoit de ſon aſpect un mélange d'impreſſion douce & triſte, trop analogue à mon âge & à mon ſort, pour que je ne m'en fiſſe pas l'application. Je me voyois au déclin d'une vie innocente & infortunée, l'ame encore pleine de ſentimens vivaces, & l'eſprit encore orné de quelques fleurs, mais déja flétries par la triſteſſe, & deſſéchées par les ennuis. Seul & délaiſſé, je ſentois venir le froid des premieres glaces, & mon imagination tariſſante ne peuploit plus ma ſolitude d'êtres formés ſelon mon cœur. Je me diſois en ſoupirant, qu'ai-

je fait ici-bas? J'étois fait pour vivre, & je meurs ſans avoir vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute, & je porterai à l'Auteur de mon être, ſinon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a pas laiſſé faire, du moins un tribut de bonnes intentions fruſtrées, de ſentimens ſains, mais rendus ſans effet, & d'une patience à l'épreuve des mépris des hommes. Je m'attendriſſois ſur ces réflexions, je récapitulois les mouvemens de mon ame dès ma jeuneſſe, & pendant mon âge mûr, & depuis qu'on m'a ſéqueſtré de la ſociété des hommes, & durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenois avec complaiſance ſur toutes les affections de mon cœur, ſur ſes attachemens ſi tendres, mais ſi aveugles, ſur les idées moins triſtes que conſolantes, dont mon eſprit s'étoit nourri depuis quelques années, & je me préparois à les rappeller aſſez, pour les décrire avec un plaiſir preſque égal à celui que j'avois pris à m'y livrer. Mon après-midi ſe paſſa dans ces paiſibles méditations, & je m'en revenois très-content de ma journée, quand, au fond de ma rêverie, j'en fus tiré par

l'événement qui me reste à raconter.

J'étois sur les six heures à la descente de Ménil-montant, presque vis-à-vis du Galant Jardinier, quand des personnes qui marchoient devant moi, s'étant tout-à-coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas le temps de retenir sa course ou de se détourner quand il m'apperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avois d'éviter d'être jetté par terre, étoit de faire un grand saut, si juste que le chien passât sous moi, tandis que je serois en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair, & que je n'eus le temps ni de raisonner ni d'exécuter, fut la derniere avant mon accident. Je ne sentis ni le coup, ni la chûte, ni rien de ce qui s'ensuivit, jusqu'au moment où je revins à moi.

Il étoit presque nuit quand je repris connoissance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens, qui me raconterent ce qui venoit de m'arriver. Le chien danois, n'ayant pu retenir son élan, s'étoit précipité sur mes deux jambes, & me choquant de sa masse & de sa vîtesse, m'avoit fait

tomber, la tête en avant : la mâchoire supérieure, portant tout le poids de mon corps, avoit frappé sur un pavé très-raboteux, & la chûte avoit été d'autant plus violente, qu'étant à la descente, ma tête avoit donné plus bas que mes pieds.

Le carrosse auquel appartenoit le chien suivoit immédiatement, & m'auroit passé sur le corps, si le cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avoient relevé & qui me soutenoient encore, lorsque je revins à moi. L'état auquel je me trouvai dans cet instant, est trop singulier pour n'en pas faire ici la description.

La nuit s'avançoit. J'apperçus le Ciel, quelques étoiles, & un peu de verdure. Cette premiere sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentois encore que par là. Je naissois dans cet instant à la vie, & il me sembloit que je remplissois de ma légere existence tous les objets que j'appercevois. Tout entier au moment présent, je ne me souvenois de rien ; je n'avois nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venoit de m'arriver ;

river; je ne ſavois ni qui j'étois, ni où j'étois; je ne ſentois ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyois couler mon ſang, comme j'aurois vu couler un ruiſſeau, ſans ſonger ſeulement que ce ſang m'appartînt en aucune ſorte. Je ſentois dans tout mon être un calme raviſſant, auquel, chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaiſirs connus.

On me demanda où je demeurois; il me fut impoſſible de le dire. Je demandai où j'étois; on me dit, *à la Haute-Borne*; c'étoit comme ſi l'on m'eût dit, *au mont Atlas*. Il fallut demander ſucceſſivement le pays, la ville & le quartier où je me trouvois. Encore cela ne put-il ſuffire pour me reconnoître; il me fallut tout le trajet de-là juſqu'au boulevard, pour me rappeller ma demeure & mon nom. Un Monſieur que je ne connoiſſois pas, & qui eut la charité de m'accompagner quelque temps, apprenant que je demeurois ſi loin, me conſeilla de prendre au Temple un fiacre, pour me reconduire chez moi. Je marchois très-bien, très-légerement, ſans ſentir ni douleur ni bleſſure, quoique

je crachaſſe toujours beaucoup de ſang. Mais j'avois un friſſon glacial, qui faiſoit claquer d'une façon très-incommode mes dents fracaſſées. Arrivé au Temple, je penſai que, puiſque je marchois ſans peine, il valoit mieux continuer ainſi ma route à pied, que de m'expoſer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainſi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Plâtriere, marchant ſans peine, évitant les embarras, les voitures, choiſiſſant & ſuivant mon chemin tout auſſi-bien que j'aurois pu faire en pleine ſanté. J'arrive, j'ouvre le ſecret qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'eſcalier dans l'obſcurité, & j'entre enfin chez moi, ſans autre accident que ma chûte & ſes ſuites, dont je ne m'appercevois pas même encore alors.

Les cris de ma femme en me voyant, me firent comprendre que j'étois plus maltraité que je ne penſois. Je paſſai la nuit ſans connoître encore & ſentir mon mal. Voici ce que je ſentis & trouvai le lendemain. J'avois la levre ſupérieure fendue en dedans juſqu'au nez; en dehors la peau l'avoit mieux garantie, & empêchoit la totale ſéparation,

quatre dents enfoncées à la mâchoire ſupérieure, toute la partie du viſage qui la couvre extremement enflée & meurtrie, le pouce droit foulé & très-gros, le pouce gauche grievement bleſſé, le bras gauche foulé, le genou gauche auſſi très-enflé, & qu'une contuſion forte & douloureuſe empêchoit totalement de plier. Mais avec tout ce fracas, rien de briſé, pas même une dent, bonheur qui tient du prodige, dans une chûte comme celle-là.

Voilà très-fidelement l'hiſtoire de mon accident. En peu de jours cette hiſtoire ſe répandit dans Paris, tellement changée & défigurée, qu'il étoit impoſſible d'y rien reconnoître. J'aurois dû compter d'avance ſur cette métamorphoſe; mais il s'y joignit tant de circonſtances bizarres; tant de propos obſcurs & de réticences l'accompagnèrent, on m'en parloit d'un air ſi riſiblement diſcret, que tous ces myſteres m'inquiéterent. J'ai toujours haï les ténébres, elles m'inſpirent naturellement une horreur que celles dont on m'environne depuis tant d'années n'ont pas dû diminuer. Parmi toutes les ſingularités de cette époque, je n'en re-

marquerai qu'une, mais ſuffiſante pour faire juger des autres.

M. ***. avec lequel je n'avois eu jamais aucune relation, envoya ſon ſecrétaire s'informer de mes nouvelles, & me faire d'inſtantes offres de ſervice qui ne me parurent pas, dans la circonſtance, d'une grande utilité pour mon ſoulagement. Son ſecrétaire ne laiſſa pas de me preſſer très-vivement de me prévaloir de ces offres, juſqu'à me dire que ſi je ne me fiois pas à lui, je pouvois écrire directement à M. ***. Ce grand empreſſement, & l'air de confidence qu'il y joignit, me firent comprendre qu'il y avoit ſous tout cela quelque myſtere que je cherchois vainement à pénétrer. Il n'en falloit pas tant pour m'effaroucher, ſur-tout dans l'état d'agitation où mon accident & la fievre qui s'y étoit jointe avoit mis ma tête. Je me livrois à mille conjectures inquiétantes & triſtes, & je faiſois ſur tout ce qui ſe paſſoit autour de moi des commentaires qui marquoient plutôt le délire de la fievre, que le ſang-froid d'un homme qui ne prend plus d'intérêt à rien.

Un autre événement vint achever

de troubler ma tranquillité. Madame ***. m'avoit recherché depuis quelques années, ſans que je puſſe deviner pourquoi. De petits cadeaux affectés, de fréquentes viſites ſans objet & ſans plaiſir, me marquoient aſſez un but ſecret à tout cela, mais ne le montroient pas. Elle m'avoit parlé d'un roman qu'elle vouloit faire, pour le préſenter à la Reine. Je lui avois dit ce que je penſois des femmes auteurs. Elle m'avoit fait entendre que ce projet avoit pour but le rétabliſſement de ſa fortune, pour lequel elle avoit beſoin de protection; je n'avois rien à répondre à cela. Elle me dit depuis que, n'ayant pu avoir accès auprès de la Reine, elle étoit déterminée à donner ſon livre au public. Ce n'étoit plus le cas de lui donner des conſeils qu'elle ne demandoit pas, & qu'elle n'auroit pas ſuivis. Elle m'avoit parlé de me montrer auparavant le manuſcrit. Je la priai de n'en rien faire, & elle n'en fit rien.

Un beau jour, durant ma convaleſcence, je reçus de ſa part ce livre tout imprimé & même relié, & je vis dans la préface de ſi groſſes louanges de moi, ſi mauſſadement plaquées & avec

tant d'affectation, que j'en fus désagréablement affecté. La rude flagornerie qui s'y faisoit sentir ne s'allia jamais avec la bienveillance ; mon cœur ne se trompa jamais là-dessus.

Quelques jours après, Madame ***. me vint voir avec sa fille. Elle m'apprit que son livre faisoit le plus grand bruit, à cause d'une note qui le lui attiroit ; j'avois à peine remarqué cette note, en parcourant rapidement ce roman. Je la relus, après le départ de Madame *** ; j'en examinai la tournure, j'y crus trouver le motif de ses visites & de ses cajoleries, des grosses louanges de sa préface, & je jugeai que tout cela n'avoit d'autre but que de disposer le public à m'attribuer la note, & par conséquent le blâme qu'elle pouvoit attirer à son auteur, dans la circonstance où elle étoit publiée.

Je n'avois aucun moyen de détruire ce bruit & l'impression qu'il pouvoit faire ; & tout ce qui dépendoit de moi étoit de ne pas l'entretenir, en souffrant la continuation des vaines & offensives visites de Madame ***. & de sa fille. Voici pour cet effet, le billet que j'écrivis à la mere.

« *Rousseau* ne recevant chez lui au-
» cun auteur, remercie Madame ***.
» de ses bontés, & la prie de ne plus
» l'honorer de ses visites. »

Elle me répondit par une lettre honnête dans la forme, mais tournée comme toutes celles que l'on m'écrit en pareil cas. J'avois barbarement porté le poignard dans son cœur sensible, & je devois croire, au ton de sa lettre, qu'ayant pour moi des sentimens si vifs & si vrais, elle ne supporteroit point sans mourir cette rupture. C'est ainsi que la droiture & la franchise en toute chose, sont des crimes affreux dans le monde, & je paroîtrois à mes contemporains méchant & féroce, quand je n'aurois à leurs yeux d'autre crime que de n'être pas faux & perfide comme eux.

J'étois déja sorti plusieurs fois, & je me promenois même assez souvent aux Tuileries, quand je vis, à l'étonnement de plusieurs de ceux qui me rencontroient, qu'il y avoit encore à mon égard quelqu'autre nouvelle que j'ignorois. J'appris enfin que le bruit public étoit que j'étois mort de ma chûte; & ce bruit se répandit si rapi-

dement & ſi opiniâtrément que, plus de quinze jours après que j'en fus inſtruit, l'on en parla à la Cour, comme d'une choſe ſûre. Le Courrier d'Avignon, à ce qu'on eut ſoin de m'écrire, annonçant cette heureuſe nouvelle, ne manqua pas d'anticiper, à cette occaſion, ſur le tribut d'outrages & d'indignités qu'on prépare à ma mémoire après ma mort, en forme d'oraiſon funebre.

Cette nouvelle fut accompagnée d'une circonſtance encore plus ſinguliere, que je n'appris que par haſard, & dont je n'ai pu ſavoir aucun détail. C'eſt qu'on avoit ouvert en même temps une ſouſcription pour l'impreſſion des manuſcrits que l'on trouveroit chez moi. Je compris par là qu'on tenoit prêt un recueil d'écrits fabriqués tout exprès pour me les attribuer d'abord après ma mort : car, de penſer qu'on imprimât fidelement aucun de ceux qu'on pourroit trouver en effet, c'étoit une bêtiſe qui ne pouvoit entrer dans l'eſprit d'un homme ſenſé, & dont quinze ans d'expérience ne m'ont que trop garanti.

Ces remarques, faites coup ſur coup, & ſuivies de beaucoup d'autres qui

n'étoient gueres moins étonnantes, effaroucherent de rechef mon imagination, que je croyois amortie ; & ces noires ténébres qu'on renforçoit sans relâche autour de moi, ranimerent toute l'horreur qu'elles m'inspirent naturellement. Je me fatiguai à faire sur tout cela mille commentaires, & à tâcher de comprendre des mysteres qu'on a rendus inexplicables pour moi. Le seul résultat constant de tant d'énigmes fut la confirmation de toutes mes conclusions précédentes, savoir, que la destinée de ma personne, & celle de ma réputation ayant été fixées de concert par toute la génération présente, nul effort de ma part ne pouvoit m'y soustraire, puisqu'il est de toute impossibilité de transmettre aucun dépôt à d'autres âges, sans le faire passer dans celui-ci par des mains intéressées à le supprimer.

Mais cette fois j'allai plus loin. L'amas de tant de circonstances fortuites, l'élévation de tous mes plus cruels ennemis, affectée, pour ainsi dire, par la fortune, tous ceux qui gouvernent l'État, tous ceux qui dirigent l'opinion publique, tous les gens en

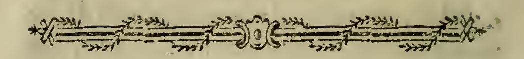
place, tous les hommes en crédit triés comme ſur le volet parmi ceux qui ont contre moi quelque animoſité ſecrette, pour concourir au commun complot; cet accord univerſel eſt trop extraordinaire pour être purement fortuit. Un ſeul homme qui eût refuſé d'en être complice, un ſeul événement qui lui eût été contraire, une ſeule circonſtance imprévue, qui lui eût fait obſtacle, ſuffiſoit pour le faire échouer. Mais toutes les volontés, toutes les fatalités, la fortune, & toutes les révolutions ont affermi l'œuvre des hommes, & un concours ſi frappant qui tient du prodige, ne peut me laiſſer douter que ſon plein ſuccès ne ſoit écrit dans les décrets éternels. Des foules d'obſervations particulieres, ſoit dans le paſſé, ſoit dans le préſent, me confirment tellement dans cette opinion, que je ne puis m'empêcher de regarder déſormais comme un de ces ſecrets du Ciel, impénétrables à la raiſon humaine, la même œuvre que je n'enviſageois juſqu'ici que comme un fruit de la méchanceté des hommes.

Cette idée, loin de m'être cruelle & déchirante, me conſole, me tran-

quillise, & m'aide à me résigner. Je ne vais pas si loin que Saint Augustin, qui se fût consolé d'être damné, si telle eût été la volonté de Dieu. Ma résignation vient d'une source moins désintéressée, il est vrai, mais non moins pure, & plus digne, à mon gré, de l'Etre parfait que j'adore.

Dieu est juste; il veut que je souffre; & il sait que je suis innocent. Voilà le motif de ma confiance; mon cœur & ma raison me crient qu'elle ne me trompera pas. Laissons donc faire les hommes & la destinée; apprenons à souffrir sans murmure; tout doit à la fin rentrer dans l'ordre, & mon tour viendra tôt ou tard.





TROISIEME PROMENADE.

Je deviens vieux en apprenant toujours.

SOLON répétoit ſouvent ce vers dans ſa vieilleſſe. Il a un ſens dans lequel je pourrois le dire auſſi dans la mienne ; mais c'eſt une bien triſte ſcience que celle que depuis vingt ans l'expérience m'a fait acquérir : l'ignorance eſt encore préférable. L'adverſité ſans doute eſt un grand maître ; mais ce maître fait payer cher ſes leçons, & ſouvent le profit qu'on en retire ne vaut pas le prix qu'elles ont coûté. D'ailleurs, avant qu'on ait obtenu tout cet acquis par des leçons ſi tardives, l'à-propos d'en uſer ſe paſſe. La jeuneſſe eſt le tems d'étudier la ſageſſe ; la vieilleſſe eſt le tems de la pratiquer. L'expérience inſtruit toujours, je l'avoue ; mais elle ne profite que pour l'eſpace qu'on a devant ſoi. Eſt-il tems, au moment qu'il faut mourir, d'apprendre comment on auroit dû vivre ?

Eh, que me ſervent des lumieres ſi tard & ſi douloureuſement acquiſes ſur ma deſtinée & ſur les paſſions d'autrui dont elle eſt l'œuvre ! Je n'ai appris à mieux connoître les hommes que pour mieux ſentir la miſere où ils m'ont plongé, ſans que cette connoiſſance, en me découvrant tous leurs piéges, m'en ait pu faire éviter aucun. Que ne ſuis-je reſté toujours dans cette imbécille mais douce confiance qui me rendit durant tant d'années la proie & le jouet de mes bruyans amis, ſans qu'enveloppé de toutes leurs trames, j'en euſſe même le moindre ſoupçon ! J'étois leur dupe & leur victime, il eſt vrai ; mais je me croyois aimé d'eux, & mon cœur jouiſſoit de l'amitié qu'ils m'avoient inſpirée en leur en attribuant autant pour moi. Ces douces illuſions ſont détruites. La triſte vérité que le tems & la raiſon m'ont dévoilée, en me faiſant ſentir mon malheur m'a fait voir qu'il étoit ſans remede & qu'il ne me reſtoit qu'à m'y réſigner. Ainſi toutes les expériences de mon âge ſont pour moi, dans mon état, ſans utilité préſente, & ſans profit pour l'avenir.

Nous entrons en lice à notre naiſſance, nous en ſortons à la mort. Que ſert d'apprendre à mieux conduire ſon char quand on eſt au bout de la carriere ? Il ne reſte plus à penſer alors que comment on en ſortira. L'étude d'un vieillard, s'il lui en reſte encore à faire, eſt uniquemant d'apprendre à mourir, & c'eſt précíſément celle qu'on fait le moins à mon âge ; on y penſe à tout, hormis à cela. Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfans, & en ſortent de plus mauvaiſe grace que les jeunes gens. C'eſt que tous leurs travaux ayant été pour cette vie, ils voyent à ſa fin qu'ils ont perdu leurs peines. Tous leurs ſoins, tous leurs biens, tous les fruits de leurs laborieuſes veilles, ils quittent tout quand il s'en vont. Ils n'ont ſongé à rien acquérir durant leur vie qu'ils puſſent emporter à leur mort.

Je me ſuis dit tout cela quand il étoit tems de me le dire ; & ſi je n'ai pas mieux ſu tirer parti de mes réflexions, ce n'eſt pas faute de les avoir faites à tems, & de les avoir bien digérées. Jetté dès mon enfance dans le tourbillon du monde, j'appris de bonne

heure, par l'expérience, que je n'étois pas fait pour y vivre, & que je n'y parviendrois jamais à l'état dont mon cœur ſentoit le beſoin. Ceſſant donc de chercher parmi les hommes le bonheur que je ſentois n'y pouvoir trouver, mon ardente imagination ſautoit déja par-deſſus l'eſpace de ma vie à peine commencée, comme ſur un terrein qui m'étoit étranger, pour ſe repoſer ſur une aſſiette tranquille où je puſſe me fixer.

Ce ſentiment, nourri par l'éducation dès mon enfance, & renforcé durant toute ma vie par ce long tiſſu de miſeres & d'infortunes qui l'a remplie, m'a fait chercher dans tous les tems à connoître la nature & la deſtination de mon être, avec plus d'intérêt & de ſoin que je n'en ai trouvé dans aucun autre homme. J'en ai beaucoup vu qui philoſophoient bien plus doctement que moi; mais leur philoſophie leur étoit, pour ainſi dire, étrangere. Voulant être plus ſavans que d'autres, ils étudioient l'univers pour ſavoir comment il étoit arrangé, comme ils auroient étudié quelque machine qu'ils auroient apperçus, par pure cu-

riosité. Ils étudioient la nature humaine pour en pouvoir parler savamment, mais non pas pour se connoître ; ils travailloient pour instruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en dedans. Plusieurs d'entr'eux ne vouloient que faire un livre, n'importoit quel, pourvu qu'il fût accueilli. Quand le leur étoit fait & publié, son contenu ne les intéressoit plus en aucune sorte, si ce n'est pour le faire adopter aux autres, & pour le défendre au cas qu'il fût attaqué ; mais du reste sans en rien tirer pour leur propre usage, sans s'embarrasser même que ce contenu fût faux ou vrai, pourvu qu'il ne fût pas réfuté. Pour moi, quand j'ai desiré d'apprendre, c'étoit pour savoir moi même, & non pas pour enseigner ; j'ai toujours cru qu'avant d'instruire les autres, il falloit commencer par savoir assez pour soi ; & de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes, il n'y en a gueres que je n'eusse faite également seul dans une isle déserte où j'aurois été confiné pour le reste de mes jours. Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire ; & dans

tout ce qui ne tient pas aux premiers besoins de la nature, nos opinions sont la regle de nos actions. Dans ce principe, qui fut toujours le mien, j'ai cherché souvent & long-tems, pour diriger l'emploi de ma vie, à connoître sa véritable fin, & je me suis bientôt consolé de mon peu d'aptitude à me conduire habilement dans ce monde, en sentant qu'il n'y falloit pas chercher cette fin.

Né dans une famille où régnoient les mœurs & la piété; élevé ensuite avec douceur chez un ministre plein de sagesse & de religion, j'avois reçu dès ma plus tendre enfance des principes, des maximes, d'autres diroient des préjugés, qui ne m'ont jamais tout-à-fait abandonné. Enfant encore, & livré à moi-même, alléché par des caresses, séduit par la vanité, leurré par l'espérance, forcé par la nécessité, je me fis catholique; mais je demeurai toujours chrétien; & bientôt gagné par l'habitude, mon cœur s'attacha sincerement à ma nouvelle religion. Les instructions, les exemples de Madame de *Warens*, m'affermirent dans cet attachement. La solitude

champêtre où j'ai passé la fleur de ma jeunesse, l'étude des bons livres, à laquelle je me livrai tout entier, renforcerent auprès d'elle mes dispositions naturelles aux sentimens affectueux, & me rendirent dévot presque à la maniere de *Fénélon*. La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers, forcent un solitaire à s'élancer incessamment vers l'Auteur des choses, & à chercher avec une douce inquiétude, la fin de tout ce qu'il voit, & la cause de tout ce qu'il sent. Lorsque ma destinée me rejetta dans le torrent du monde, je n'y retrouvai plus rien qui pût flatter un moment mon cœur. Le regret de mes doux loisirs me suivit par-tout, & jetta l'indifférence & le dégoût sur tout ce qui pouvoit se trouver à ma portée, propre à mener à la fortune & aux honneurs. Incertain dans mes inquiets desirs, j'espérois peu, j'obtins moins, & je sentis dans des lueurs même de prospérité, que quand j'aurois obtenu tout ce que je croyois chercher, je n'y aurois point trouvé ce bonheur dont mon cœur étoit avide sans en savoir démêler l'objet. Ainsi

tout contribuoit à détacher mes affections de ce monde, même avant les malheurs qui devoient m'y rendre tout-à-fait étranger. Je parvins jusqu'à l'âge de quarante ans, flottant entre l'indigence & la fortune, entre la sagesse & l'égarement, plein de vices d'habitude sans aucun mauvais penchant dans le cœur, vivant au hasard, sans principes bien décidés par ma raison, & distrait sur mes devoirs, sans les mépriser, mais souvent sans les bien connoître.

Dès ma jeunesse j'avois fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir, & celui de mes prétentions en tout genre. Bien résolu, dès cet âge atteint & dans quelque situation que je fusse, de ne plus me débattre pour en sortir, & de passer le reste de mes jours à vivre au jour la journée, sans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu, j'exécutai ce projet sans peine; & quoiqu'alors ma fortune semblât vouloir prendre une assiette plus fixe, j'y renonçai non-seulement sans regret, mais avec un plaisir véritable. En me délivrant de tous ces leurres, de tou-

tes ces vaines eſpérances, je me livrai pleinement à l'incurie & au repos d'eſprit, qui fit toujours mon goût le plus dominant, & mon penchant le plus durable. Je quittai le monde & ſes pompes, je renonçai à toutes parures, plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorure, de coiffure, une perruque toute ſimple, un bon gros habit de drap; & mieux que tout cela, je déracinai de mon cœur les cupidités & les convoitiſes qui donnent du prix à tout ce que je quittois. Je renonçai à la place que j'occupois alors, pour laquelle je n'étois nullement propre, & je me mis à copier de la muſique à tant la page, occupation pour laquelle j'avois eu toujours un goût décidé.

Je ne bornai pas ma réforme aux choſes extérieures. Je ſentis que celle-là même en exigeoit une autre plus pénible ſans doute, mais plus néceſſaire dans les opinions; & réſolu de n'en pas faire à deux fois, j'entrepris de ſoumettre mon intérieur à un examen ſévere qui le réglât pour le reſte de ma vie, tel que je voulois le trouver à ma mort.

Une grande révolution qui venoit de ſe faire en moi, un autre monde moral qui ſe dévoiloit à mes regards, les inſenſés jugemens des hommes, dont, ſans prévoir encore combien j'en ſerois la victime, je commençois à ſentir l'abſurdité, le beſoin toujours croiſſant d'un autre bien que la gloriole littéraire, dont à peine la vapeur m'avoit atteint, que j'en étois déja dégoûté; le deſir enfin de tracer pour le reſte de ma carriere une route moins incertaine que celle dans laquelle j'en venois de paſſer la plus belle moitié, tout m'obligeoit à cette grande revue dont je ſentois depuis long-tems le beſoin. Je l'entrepris donc, & je ne négligeai rien de ce qui dépendoit de moi pour bien exécuter cette entrepriſe.

C'eſt de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde, & le goût vif pour la ſolitude, qui ne m'a plus quitté depuis ce temslà. L'ouvrage que j'entreprenois ne pouvoit s'exécuter que dans une retraite abſolue; il demandoit de longues & paiſibles méditations que le tumulte de la ſociété ne ſouffre pas.

Cela me força de prendre pour un tems une autre maniere de vivre, dont ensuite je me trouvai si bien, que ne l'ayant interrompue depuis lors que par force & pour peu d'instans, je l'ai reprise de tout mon cœur, & m'y suis borné sans peine, aussi-tôt que je l'ai pu; & quand ensuite les hommes m'ont réduit à vivre seul, j'ai trouvé qu'en me séquestrant pour me rendre misérable, ils avoient plus fait pour mon bonheur, que je n'avois su faire moi-même.

Je me livrai au travail que j'avois entrepris, avec un zele proportionné & à l'importance de la chose & au besoin que je sentois en avoir. Je vivois alors avec des philosophes modernes qui ne ressembloient gueres aux anciens : au lieu de lever mes doutes & de fixer mes irrésolutions, ils avoient ébranlé toutes les certitudes que je croyois avoir sur les points qu'il m'importoit le plus de connoître : car, ardens missionnaires d'athéïsme, & très-impérieux dogmatiques, ils n'enduroient point sans colere, que sur quelque point que ce pût être, on osât penser autrement qu'eux. Je m'étois

défendu ſouvent aſſez foiblement, par haine pour la diſpute, & par peu de talent pour la ſoutenir ; mais jamais je n'adoptai leur déſolante doctrine, & cette réſiſtance, à des hommes auſſi intolérans, qui d'ailleurs avoient leurs vues, ne fut pas une des moindres cauſes qui attiſerent leur animoſité.

Ils ne m'avoient pas perſuadé, mais ils m'avoient inquiété. Leurs argumens m'avoient ébranlé, ſans m'avoir jamais convaincu ; je n'y trouvois point de bonne réponſe ; mais je ſentois qu'il y en devoit avoir. Je m'accuſois moins d'erreur, que d'ineptie, & mon cœur leur répondoit mieux que ma raiſon.

Je me dis enfin ; me laiſſerai-je éternellement balotter par les ſophiſmes des mieux diſans, dont je ne ſuis pas même ſûr que les opinions qu'ils prêchent & qu'ils ont tant d'ardeur à faire adopter aux autres, ſoyent bien les leurs à eux-mêmes ? Leurs paſſions, qui gouvernent leurs doctrines, leur intérêt de faire croire ceci ou cela, rendent impoſſible à pénétrer ce qu'ils croyent eux-mêmes. Peut-on chercher

de la bonne-foi dans des chefs de parti ? Leur philosophie est pour les autres ; il m'en faudroit une pour moi. Cherchons-la de toutes mes forces, tandis qu'il est tems encore, afin d'avoir une regle fixe de conduite pour le reste de mes jours. Me voilà dans la maturité de l'âge, dans toute la force de l'entendement. Déja je touche au déclin. Si j'attends encore, je n'aurai plus dans ma délibération tardive, l'usage de toutes mes forces ; mes facultés intellectuelles auront déja perdu de leur activité, je ferai moins bien ce que je puis faire aujourd'hui de mon mieux possible : saisissons ce moment favorable ; il est l'époque de ma réforme externe & matérielle, qu'il soit aussi celle de ma réforme intellectuelle & morale. Fixons une bonne fois mes opinions, mes principes, & soyons pour le reste de ma vie ce que j'aurai trouvé devoir être après y avoir bien pensé.

J'exécutai ce projet lentement & à diverses reprises ; mais avec tout l'effort & toute l'attention dont j'étois capable. Je sentois vivement que le repos du reste de mes jours & mon sort total

en

en dépendoient. Je m'y trouvai d'abord dans un tel labyrinthe d'embarras, de difficultés, d'objections, de tortuosités, de ténebres, que vingt fois tenté de tout abandonner, je fus près, renonçant à de vaines recherches, de m'en tenir dans mes délibérations aux regles de la prudence commune, sans plus en chercher dans des principes que j'avois tant de peine à débrouiller. Mais cette prudence même m'étoit tellement étrangere, je me sentois si peu propre à l'acquérir, que la prendre pour mon guide, n'étoit autre chose que vouloir, à travers les mers & les orages, chercher sans gouvernail, sans boussole, un fanal presque inaccessible, & qui ne m'indiquoit aucun port.

Je persistai : pour la premiere fois de ma vie j'eus du courage; & je dois à son succès d'avoir pu soutenir l'horrible destinée qui, dès-lors, commençoit à m'envelopper sans que j'en eusse le moindre soupçon. Après les recherches les plus ardentes & les plus sinceres qui jamais, peut-être, ayent été faites par aucun mortel, je me décidai pour toute ma vie sur tous les senti-

mens qu'il m'importoit d'avoir ; & si j'ai pu me tromper dans mes résultats, je suis sûr au moins que mon erreur ne peut m'être imputée à crime ; car j'ai fait tous mes efforts pour m'en garantir. Je ne doute point, il est vrai, que les préjugés de l'enfance & les vœux secrets de mon cœur, n'aient fait pencher la balance du côté le plus consolant pour moi. On se défend difficilement de croire ce qu'on desire avec tant d'ardeur; & qui peut douter que l'intérêt d'admettre ou rejetter les jugemens de l'autre vie, ne détermine la foi de la plupart des hommes sur leur espérance ou leur crainte ? Tout cela pouvoit fasciner mon jugement, j'en conviens ; mais non pas altérer ma bonne-foi ; car je craignois de me tromper sur toute chose. Si tout consistoit dans l'usage de cette vie, il m'importoit de le savoir, pour en tirer du moins le meilleur parti qu'il dépendroit de moi, tandis qu'il étoit encore tems, & n'être pas tout-à-fait dupe. Mais ce que j'avois le plus à redouter au monde, dans la disposition où je me sentois, étoit d'exposer le sort éternel de mon ame pour la jouissance des

biens de ce monde, qui ne m'ont jamais paru d'un grand prix.

J'avoue encore que je ne levai pas toujours à ma satisfaction toutes ces difficultés qui m'avoient embarrassé, & dont nos philosophes avoient si souvent rebattu mes oreilles. Mais, résolu de me décider enfin sur des matieres où l'intelligence humaine a si peu de prise, & trouvant de toutes parts des mysteres impénétrables & des objections insolubles, j'adoptai dans chaque question le sentiment qui me parut le mieux établi directement, le plus croyable en lui-même, sans m'arrêter aux objections que je ne pouvois résoudre, mais qui se retorquoient par d'autres objections non moins fortes dans le systême opposé. Le ton dogmatique sur ces matieres ne convient qu'à des charlatans ; mais il importe d'avoir un sentiment pour soi, & de le choisir avec toute la maturité de jugement qu'on y peut mettre. Si malgré cela nous tombons dans l'erreur, nous n'en saurions porter la peine en bonne justice, puisque nous n'en aurons point la coulpe. Voilà le prin-

cipe inébranlable qui ſert de baſe à ma ſécurité.

Le réſultat de mes pénibles recherches, fut tel, à-peu-près, que je l'ai conſigné depuis dans la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard, ouvrage indignement proſtitué & profané dans la génération préſente, mais qui peut faire un jour revolution parmi les hommes, ſi jamais il y renaît du bon ſens & de la bonne foi.

Depuis lors, reſté tranquille dans les principes que j'avois adoptés après une méditation ſi longue & ſi réfléchie, j'en ai fait la regle immuable de ma conduite & de ma foi, ſans plus m'inquiéter ni des objections que je n'avois pu réſoudre, ni de celles que je n'avois pu prévoir, & qui ſe préſentoient nouvellement de tems à autre à mon eſprit. Elles m'ont inquiété quelquefois, mais elles ne m'ont jamais ébranlé. Je me ſuis toujours dit : tout cela ne ſont que des arguties & des ſubtilités métaphyſiques, qui ne ſont d'aucun poids auprès des principes fondamentaux adoptés par ma raiſon, confirmés par mon cœur, & qui tous por-

tent le ſceau de l'aſſentiment intérieur dans le ſilence des paſſions. Dans des matieres ſi ſupérieures à l'entendement humain, une objection que je ne puis réſoudre, renverſera-t-elle tout un corps de doctrine ſi ſolide, ſi bien liée, & formée avec tant de méditation & de ſoin, ſi bien appropriée à ma raiſon, à mon cœur, à tout mon être, & renforcé de l'aſſentiment intérieur que je ſens manquer à toutes les autres ? Non, de vaines argumentations ne détruiront jamais la convenance que j'apperçois entre ma nature immortelle & la conſtitution de ce monde, & l'ordre phyſique que j'y vois régner. J'y trouve dans l'ordre moral correſpondant, & dont le ſyſtême eſt le réſultat de mes recherches, les appuis dont j'ai beſoin pour ſupporter les miſeres de ma vie. Dans tout autre ſyſtême, je vivrois ſans reſſource, & je mourrois ſans eſpoir. Je ſerois la plus malheureuſe des créatures. Tenons-nous en donc à celui qui ſeul ſuffit pour me rendre heureux en dépit de la fortune & des hommes.

Cette délibération & la concluſion que j'en tirai, ne ſemblent-elles pas

avoir été dictées par le Ciel même, pour me préparer à la destinée qui m'attendoit, & me mettre en état de la soutenir? Que serois-je devenu, que deviendrois-je encore, dans les angoisses affreuses qui m'attendoient, & dans l'incroyable situation où je suis réduit pour le reste de ma vie; si, resté sans asyle où je pusse échapper à mes implacables persécuteurs, sans dédommagement des opprobres qu'ils me font essuyer en ce monde, & sans espoir d'obtenir jamais la justice qui m'étoit due, je m'étois vu livré tout entier au plus horrible sort qu'ait éprouvé sur la terre aucun mortel? Tandis que, tranquille dans mon innocence, je n'imaginois qu'estime & bienveillance pour moi parmi les hommes; tandis que mon cœur ouvert & confiant s'épanchoit avec des amis & des freres, les traîtres m'enlaçoient en silence de rets forgés au fond des enfers. Surpris par les plus imprévus de tous les malheurs, & les plus terribles pour une ame fiere, traîné dans la fange, sans jamais savoir par qui ni pourquoi, plongé dans un abyme d'ignominie, enveloppé d'horribles ténebres, à travers les-

quelles je n'appercevois que de ſiniſtres objets, à la premiere ſurpriſe je fus terraſſé ; & jamais je ne ſerois revenu de l'abattement où me jetta ce genre imprévu de malheurs, ſi je ne m'étois ménagé d'avance des forces pour me relever dans mes chûtes.

Ce ne fut qu'après des années d'agitations que, reprenant enfin mes eſprits, & commençant de rentrer en moi-même, je ſentis le prix des reſſources que je m'étois ménagées pour l'adverſité. Décidé ſur toutes les choſes dont il m'importoit de juger, je vis, en comparant mes maximes à ma ſituation, que je donnois aux inſenſés jugemens des hommes, & aux petits événemens de cette courte vie, beaucoup plus d'importance qu'ils n'en avoient. Que cette vie n'étant qu'un état d'épreuves, il importoit peu que ces épreuves fuſſent de telle ou telle ſorte, pourvu qu'il en réſultât l'effet auquel elles étoient deſtinées ; & que par conſéquent plus les épreuves étoient grandes, fortes, multipliées, plus il étoit avantageux de les ſavoir ſoutenir. Toutes les plus vives peines perdent leur force pour quiconque en

voit le dédommagement grand & sûr ; & la certitude de ce dédommagement étoit le principal fruit que j'avois retiré de mes méditations précédentes.

Il est vrai qu'au milieu des outrages sans nombre, & des indignités sans mesure dont je me sentois accablé de toutes parts, des intervalles d'inquiétude & de doutes venoient de tems à autre ébranler mon espérance & troubler ma tranquillité. Les puissantes objections que je n'avois pu résoudre se présentoient alors à mon esprit avec plus de force, pour achever de m'abattre, précisément dans les momens où, surchargé du poids de ma destinée, j'étois prêt à tomber dans le découragement. Souvent des argumens nouveaux que j'entendois faire, me revenoient dans l'esprit à l'appui de ceux qui m'avoient déja tourmenté. Ah ! me disois-je alors dans des serremens de cœur prêts à m'étouffer, qui me garantira du désespoir, si dans l'horreur de mon sort, je ne vois plus que des chimeres dans les consolations que me fournissoit ma raison ? Si détruisant ainsi son propre ouvrage, elle renverse

tout l'appui d'eſpérance & de confiance qu'elle m'avoit ménagé dans l'adverſité. Quel appui que des illuſions qui ne bercent que moi ſeul au monde ? Toute la génération préſente ne voit qu'erreurs & préjugés dans les ſentimens dont je me nourris ſeul ; elle trouve la vérité, l'évidence dans le ſyſtême contraire au mien ; elle ſemble même ne pouvoir croire que je l'adopte de bonne foi, & moi-même en m'y livrant de toute ma volonté, j'y trouve des difficultés inſurmontables qu'il m'eſt impoſſible de réſoudre, & qui ne m'empêchent pas d'y perſiſter. Suis-je donc ſeul ſage, ſeul éclairé parmi les mortels ? Pour croire que les choſes ſont ainſi, ſuffit-il qu'elles me conviennent ? Puis-je prendre une confiance éclairée en des apparences qui n'ont rien de ſolide aux yeux du reſte des hommes, & qui me ſembleroient illuſoires à moi-même, ſi mon cœur ne ſoutenoit pas ma raiſon ? N'eût-il pas mieux valu combattre mes perſécuteurs à armes égales en adoptant leurs maximes, que de reſter ſur les chimeres des miennes en proie à leurs atteintes ſans agir pour les repouſſer ?

Je me crois ſage, & je ne ſuis que dupe, victime & martyr d'une vaine erreur.

Combien de fois, dans ces momens de doute & d'incertitude, je fus prêt à m'abandonner au déſeſpoir. Si jamais j'avois paſſé dans cet état un mois entier, c'étoit fait de ma vie & de moi. Mais ces criſes, quoiqu'autrefois aſſez fréquentes, ont toujours été courtes, & maintenant que je n'en ſuis pas délivré tout-à-fait encore, elles ſont ſi rares & ſi rapides, qu'elles n'ont pas même la force de troubler mon repos. Ce ſont de légeres inquiétudes qui n'affectent pas plus mon ame, qu'une plume qui tombe dans la riviere ne peut altérer le cours de l'eau. J'ai ſenti que remettre en délibération les mêmes points ſur leſquels je m'étois ci-devant décidé, étoit me ſuppoſer de nouvelles lumieres ou le jugement plus formé, ou plus de zele pour la vérité, que je n'avois lors de mes recherches; qu'aucun de ces cas n'étant ni ne pouvant être le mien, je ne pouvois préférer par aucune raiſon ſolide, des opinions qui dans l'accablement du déſeſpoir ne me tentoient que pour aug-

menter ma misere, à des sentimens adoptés dans la vigueur de l'âge, dans toute la maturité de l'esprit, après l'examen le plus réfléchi, & dans les tems où le calme de ma vie ne me laissoit d'autre intérêt dominant que celui de connoître la vérité. Aujourd'hui que mon cœur serré de détresse, mon ame affaissée par les ennuis, mon imagination effarouchée, ma tête troublée par tant d'affreux mysteres dont je suis environné; aujourd'hui que toutes mes facultés affoiblies par la vieillesse & les angoisses, ont perdu tout leur ressort, irai-je m'ôter à plaisir toutes les ressources que je m'étois ménagées, & donner plus de confiance à ma raison déclinante, pour me rendre injustement malheureux, qu'à ma raison pleine & vigoureuse, pour me dédommager des maux que je souffre sans les avoir mérités? Non, je ne suis ni plus sage, ni mieux instruit, ni de meilleure foi, que quand je me décidai sur ces grandes questions; je n'ignorois pas alors les difficultés dont je me laisse troubler aujourd'hui; elles ne m'arrêterent pas; & s'il s'en présente quelques nouvelles dont on ne s'étoit

pas encore avisé, ce sont les sophismes d'une subtile métaphysique qui ne sauroient balancer les vérités éternelles, admises de tous les tems, par tous les Sages, reconnus par toutes les Nations, & gravées dans le cœur humain en caracteres ineffaçables. Je savois en méditant sur ces matieres, que l'entendement humain circonscrit par les sens, ne les pouvoit embrasser dans toute leur étendue. Je m'en tins donc à ce qui étoit à ma portée, sans m'engager dans ce qui la passoit. Ce parti étoit raisonnable, je l'embrassai jadis, & m'y tins avec l'assentiment de mon cœur & de ma raison. Sur quel fondement y renoncerois-je aujourd'hui, que tant de puissans motifs m'y doivent tenir attaché? Quel danger vois-je à le suivre? Quel profit trouverois-je à l'abandonner? En prenant la doctrine de mes persécuteurs, prendrois-je aussi leur morale? Cette morale sans racine & sans fruit, qu'ils étalent pompeusement dans des livres ou dans quelque action d'éclat sur le théâtre, sans qu'il en pénetre jamais rien dans le cœur ni dans la raison; ou bien cette autre morale secrette & cruelle, doctrine

intérieure de tous leurs initiés, à laquelle l'autre ne sert que de masque, qu'ils suivent seule dans leur conduite, & qu'ils ont si habilement pratiquée à mon égard. Cette morale, purement offensive, ne sert point à la défense, & n'est bonne qu'à l'aggression. De quoi me serviroit-elle dans l'état où ils m'ont réduit ? Ma seule innocence me soutient dans les malheurs; & combien me rendrois-je plus malheureux encore, si, m'ôtant cette unique mais puissante ressource, j'y substituois la méchanceté ? Les atteindrois-je dans l'art de nuire ; & quand j'y réussirois, de quel mal me soulageroit celui que je leur pourrois faire ? Je perdrois ma propre estime, & je ne gagnerois rien à la place.

C'est ainsi que, raisonnant avec moi-même, je parvins à ne plus me laisser ébranler dans mes principes par des argumens captieux, par des objections insolubles, & par des difficultés qui passoient ma portée, & peut-être celle de l'esprit humain. Le mien, restant dans la plus solide assiette que j'avois pu lui donner, s'accoutuma si bien à s'y reposer à l'abri de ma conscience, qu'au-

cune doctrine étrangere, ancienne ou nouvelle, ne peut plus l'émouvoir, ni troubler un inſtant mon repos. Tombé dans la langueur & l'appeſantiſſement d'eſprit, j'ai oublié juſqu'aux raiſonnemens ſur leſquels je fondois ma croyance & mes maximes; mais je n'oublierai jamais les concluſions que j'en ai tirées avec l'approbation de ma conſcience & de ma raiſon, & je m'y tiens déſormais. Que tous les Philoſophes viennent ergoter contre; ils perdront leurs temps & leurs peines. Je me tiens pour le reſte de ma vie, en toute choſe, au parti que j'ai pris quand j'étois plus en état de bien choiſir.

Tranquille dans ces diſpoſitions, j'y trouve, avec le contentement de moi, l'eſpérance & les conſolations dont j'ai beſoin dans ma ſituation. Il n'eſt pas poſſible qu'une ſolitude auſſi complette, auſſi permanente, auſſi triſte en elle-même, l'animoſité toujours ſenſible & toujours active de toute la génération préſente, les indignités dont elle m'accable ſans ceſſe, ne me jettent quelquefoi dans l'abattement; l'eſpérance ébranlée, les doutes décourageants reviennent encore de temps à autre troubler

mon ame & la remplir de tristesse. C'est alors, qu'incapable des opérations de l'esprit nécessaires pour me rassurer moi-même, j'ai besoin de me rappeller mes anciennes résolutions; les soins, l'attention, la sincérité de cœur que j'ai mises à les prendre, reviennent alors à mon souvenir, & me rendent toute ma confiance. Je me refuse ainsi à toutes nouvelles idées, comme à des erreurs funestes, qui n'ont qu'une fausse apparence, & ne sont bonnes qu'à troubler mon repos.

Ainsi, retenu dans l'étroite sphere de mes anciennes connoissances, je n'ai pas, comme Solon, le bonheur de pouvoir m'instruire chaque jour en vieillissant, & je dois même me garantir du dangereux orgueil de vouloir apprendre ce que je suis désormais hors d'état de bien savoir. Mais s'il me reste peu d'acquisitions à espérer du côté des lumieres utiles, il m'en reste de bien importantes à faire du côté des vertus nécessaires à mon état. C'est-là qu'il seroit temps d'enrichir & d'orner mon ame d'un acquis qu'elle pût emporter avec elle, lorsque, délivrée de ce corps qui l'offusque & l'aveugle, &

voyant la vérité ſans voile, elle appercevra la miſere de toutes ces connoiſſances dont nos faux ſavans ſont ſi vains. Elle gémira des momens perdus en cette vie à les vouloir acquérir. Mais la patience, la douceur, la réſignation, l'intégrité, la juſtice impartiale, ſont un bien qu'on emporte avec ſoi, & dont on peut s'enrichir ſans ceſſe, ſans craindre que la mort même nous en faſſe perdre le prix. C'eſt à cette unique & utile étude que je conſacre le reſte de ma vieilleſſe. Heureux ſi par mes progrès ſur moi-même, j'apprends à ſortir de la vie, non meilleur, car cela n'eſt pas poſſible, mais plus vertueux que je n'y ſuis entré !



QUATRIEME PROMENADE.

DANS le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore, Plutarque est celui qui m'attache & me profite le plus. Ce fut la premiere lecture de mon enfance, ce sera la derniere de ma vieillesse; c'est presque le seul auteur que je n'ai jamais lu sans en tirer quelque fruit. Avant-hier je lisois dans ses œuvres morales le traité, *comment on pourra tirer utilité de ses ennemis?* Le même jour, en rangeant quelques brochures qui m'ont été envoyées par les Auteurs, je tombai sur un des journaux de l'Abbé *R****. au titre duquel il avoit mis ces paroles : *Vitam vero impendenti*, *R****. Trop au fait des tournures de ces Messieurs, pour prendre le change sur celle-là, je compris qu'il avoit cru, sous cet air de politesse, me dire une cruelle contre-vérité : mais sur quoi fondé ? Pourquoi ce sarcasme ? Quel sujet y pouvois-je avoir donné ? Pour mettre à profit les leçons du bon Plutarque, je résolus d'employer à m'examiner sur le

menſonge, la promenade du lendemain, & j'y vins bien confirmé dans l'opinion déja priſe que le *connois-toi toi-même* du Temple de Delphes, n'étoit pas une maxime ſi facile à ſuivre, que je l'avois cru dans mes Confeſſions.

Le lendemain, m'étant mis en marche pour exécuter cette réſolution, la premiere idée qui me vint, en commençant à me recueillir, fut celle d'un menſonge affreux fait dans ma premiere jeuneſſe, dont le ſouvenir m'a troublé toute ma vie, & vient juſques dans ma vieilleſſe, contriſter mon cœur déja navré de tant d'autres façons. Ce menſonge, qui fut un grand crime en lui-même, en dût être un plus grand encore par ſes effets, que j'ai toujours ignorés, mais que le remords m'a fait ſuppoſer auſſi cruels qu'il étoit poſſible. Cependant, à ne conſulter que la diſpoſition où j'étois en le faiſant, ce menſonge ne fut que le fruit de la mauvaiſe honte, & bien loin qu'il partît d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime, je puis jurer à la face du Ciel, qu'à l'inſtant même où cette honte invincible me l'arrachoit, j'aurois donné tout mon ſang avec joie,

pour en détourner l'effet ſur moi ſeul. C'eſt un délire que je ne puis expliquer, qu'en diſant, cemme je crois le ſentir, qu'en cet inſtant mon naturel timide ſubjugua tous les vœux de mon cœur.

Le ſouvenir de ce malheureux acte, & les inextinguibles regrets qu'il m'a laiſſés, m'ont inſpiré pour le menſonge une horreur qui a dû garantir mon cœur de ce vice, pour le reſte de ma vie. Lorſque je pris ma deviſe, je me ſentois fait pour la mériter, & je ne doutois pas que je n'en fuſſe digne, quand, ſur le mot de l'Abbé *R****. je commençai de m'examiner plus ſérieuſement.

Alors, en m'épluchant avec plus de ſoin, je fus bien ſurpris du nombre de choſes de mon invention, que je me rappellois avoir dites comme vraies, dans le même temps où, fier en moi-même de mon amour pour la vérité, je lui ſacrifiois ma ſûreté, mes intérêts, ma perſonne, avec une impartialité dont je ne connois nul autre exemple parmi les humains.

Ce qui me ſurprit le plus, étoit qu'en me rappellant ces choſes controuvées, je n'en ſentois aucun vrai repentir. Moi,

dont l'horreur pour la fausseté n'a rien dans mon cœur qui la balance, moi qui braverois les supplices, s'il les falloit éviter par un mensonge, par quelle bizarre inconséquence mentois-je ainsi de gaîté de cœur, sans nécessité, sans profit; & par quelle inconcevable contradiction n'en sentois-je pas le moindre regret, moi que le remords d'un mensonge n'a cessé d'affliger pendant cinquante ans? Je ne me suis jamais endurci sur mes fautes; l'instinct moral m'a toujours bien conduit, ma conscience a gardé sa premiere intégrité, & quand même elle se seroit altérée, en se pliant à mes intérêts, comment, gardant toute sa droiture dans les occasions où l'homme, forcé par ses passions, peut au moins s'excuser sur sa foiblesse, la perd-elle uniquement dans les choses indifférentes, où le vice n'a point d'excuse? Je vis que de la solution de ce problême dépendoit la justesse du jugement que j'avois à porter en ce point sur moi-même, & après l'avoir bien examiné, voici de quelle maniere je parvins à me l'expliquer.

Je me souviens d'avoir lu dans un livre de philosophie, que mentir, c'est

cacher une vérité que l'on doit manifester. Il ſuit bien de cette définition, que taire une vérité qu'on n'eſt pas obligé de dire, n'eſt pas mentir : mais celui qui, non content, en pareil cas, de ne pas dire la vérité, dit le contraire, ment-il alors, ou ne ment-il pas ? Selon la définition, l'on ne ſauroit dire qu'il ment. Car, s'il donne de la fauſſe monnoie à un homme auquel il ne doit rien, il trompe cet homme, ſans doute, mais il ne le vole pas.

Il ſe préſente ici deux queſtions à examiner, très-importantes l'une & l'autre. La premiere, quand & comment on doit à autrui la vérité, puiſqu'on ne la doit pas toujours. La ſeconde, s'il eſt des cas où l'on puiſſe tromper innocemment. Cette ſeconde queſtion eſt très-décidée, je le ſais bien ; négativement dans les livres, où la plus auſtere morale ne coûte rien à l'Auteur ; affirmativement dans la ſociété, où la morale des livres paſſe pour un bavardage impoſſible à pratiquer. Laiſſons donc ces autorités qui ſe contrediſent, & cherchons par mes pro-

pres principes, à résoudre pour moi ces questions.

La vérité générale & abstraite est le plus précieux de tous les biens. Sans elle l'homme est aveugle; elle est l'œil de la raison. C'est par elle que l'homme apprend à se conduire, à être ce qu'il doit être, à faire ce qu'il doit faire, à tendre à sa véritable fin. La vérité particuliere & individuelle n'est pas toujours un bien, elle est quelquefois un mal, très-souvent une chose indifférente. Les choses qu'il importe à un homme de savoir, & dont la connoissnoissance est nécessaire à son bonheur, ne sont peut-être pas en grand nombre; mais en quelque nombre qu'elles soient, elles sont un bien qui lui appartient, qu'il a droit de réclamer partout où il le trouve, & dont on ne peut le frustrer, sans commettre le plus inique de tous les vols, puisqu'elle est de ces biens communs à tous, dont la communication n'en prive point celui qui le donne.

Quant aux aux vérités qui n'ont aucune sorte d'utilité, ni pour l'instruction, ni dans la pratique, comment

ſeroient-elles un bien dû, puiſqu'elles ne ſont pas même un bien, & puiſque la propriété n'eſt fondée que ſur l'utilité; où il n'y a point d'utilité poſſible, il ne peut y avoir de propriété. On peut réclamer un terrein quoique ſtérile, parce qu'on peut au moins habiter ſur le ſol; mais qu'un fait oiſeux, indifférent à tous égards, & ſans conſéquence pour perſonne, ſoit vrai ou faux, cela n'intéreſſe qui que ce ſoit. Dans l'ordre moral rien n'eſt inutile, non plus que dans l'ordre phyſique. Rien ne peut être dû de ce qui n'eſt bon à rien : pour qu'une choſe ſoit due, il faut qu'elle ſoit, ou puiſſe être utile. Ainſi, la vérité due eſt celle qui intéreſſe la juſtice, & c'eſt profaner ce nom ſacré de vérité, que de l'appliquer aux choſes vaines, dont l'exiſtence eſt indifférente à tous, & dont la connoiſſance eſt inutile à tout. La vérité dépouillée de toute eſpece d'utilité même poſſible, ne peut donc pas être une choſe due, & par conſéquent celui qui la tait, ou la déguiſe, ne ment point.

Mais eſt-il de ces vérités ſi parfaitement ſtériles qu'elles ſoient, de tout point, inutiles à tout? c'eſt un autre

article à discuter, & auquel je reviendrai tout-à-l'heure. Quant à présent, passons à la seconde question.

Ne pas dire ce qui est vrai, & dire ce qui est faux, sont deux choses très-différentes, mais dont peut néanmoins résulter le même effet ; car ce résultat est assurément bien le même, toutes les fois que cet effet est nul. Par-tout où la vérité est indifférente, l'erreur contraire est indifférente aussi ; d'où il suit qu'en pareil cas, celui qui trompe, en disant le contraire de la vérité, n'est pas plus injuste que celui qui trompe en ne la déclarant pas ; car, en fait de vérités inutiles, l'erreur n'a rien de pire que l'ignorance. Que je croie le sable qui est au fond de la mer blanc ou rouge, cela n'importe pas plus que d'ignorer de quelle couleur il est. Comment pourroit-on être injuste, en ne nuisant à personne, puisque l'injustice ne consiste que dans le tort fait à autrui ?

Mais ces questions ainsi sommairement décidées, ne sauroient me fournir encore aucune application sûre pour la pratique, sans beaucoup d'éclaircissements préalables, nécessaires pour faire

avec

avec juſteſſe cette application dans tous les cas qui peuvent ſe préſenter. Car, ſi l'obligation de dire la vérité n'eſt fondée que ſur ſon utilité, comment me conſtituerai-je juge de cette utilité? Très-ſouvent l'avantage de l'un fait le préjudice de l'autre; l'intérêt particulier eſt preſque toujours en oppoſition avec l'intérêt public. Comment ſe conduire en pareil cas? Faut-il ſacrifier l'utilité de l'abſent à celle de la perſonne à qui l'on parle? Faut-il taire ou dire la vérité qui, profitant à l'un, nuit à l'autre? Faut-il peſer tout ce qu'on doit dire à l'unique balance du bien public, ou à celle de la juſtice diſtributive; & ſuis-je aſſuré de connoître aſſez tous les apports de la choſe, pour ne diſpenſer les lumieres dont je diſpoſe que ſur les regles de l'équité? De plus, en examinant ce qu'on doit aux autres, ai-je examiné ſuffiſamment ce qu'on ſe doit à ſoi-même, ce qu'on doit à la vérité pour elle ſeule? Si je ne fais aucun tort à un autre en le trompant, s'enſuit-il que je ne m'en faſſe point à moi-même; & ſuffit-il de n'être jamais injuſte, pour être toujours innocent?

Que d'embarraſſantes diſcuſſions, dont il ſeroit aiſé de ſe tirer, en ſe diſant: ſoyons toujours vrai, au riſque de tout ce qui en peut arriver. La juſtice elle-même eſt dans la vérité des choſes; le menſonge eſt toujours iniquité, l'erreur eſt toujours impoſture, quand on donne ce qui n'eſt pas pour la regle de ce qu'on doit faire ou croire; & quelqu'effet qui réſulte de la verité, on eſt toujours inculpable quand on l'a dite, parce qu'on n'y a rien mis du ſien.

Mais c'eſt-là trancher la queſtion ſans la réſoudre. Il ne s'agiſſoit pas de prononcer s'il ſeroit bon de dire toujours la vérité, mais ſi l'on y étoit toujours également obligé; & ſur la définition que j'examinois, ſuppoſant que non, de diſtinguer les cas où la vérité eſt rigoureuſement due, de ceux où l'on peut la taire ſans injuſtice, & la déguiſer ſans menſonge: car j'ai trouvé que de tels cas exiſtoient réellement. Ce dont il s'agit eſt donc de chercher une regle ſûre pour les connoître & les bien déterminer.

Mais d'où tirer cette regle & la preuve de ſon infaillibilité?.... Dans toutes

les queſtions de morale difficiles comme celle-ci, je me ſuis toujours bien trouvé de les réſoudre par le dictamen de ma conſcience, plutôt que par les lumieres de ma raiſon. Jamais l'inſtinct moral ne m'a trompé: il a gardé juſqu'ici ſa pureté dans mon cœur, aſſez pour que je puiſſe m'y confier; & s'il ſe tait quelquefois devant mes paſſions dans ma conduite, il reprend bien ſon empire ſur elles dans mes ſouvenirs. C'eſt-là que je me juge moi-même avec autant de ſévérité, peut-être, que je ſerai jugé par le Souverain Juge après cette vie.

Juger des diſcours des hommes par les effets qu'ils produiſent, c'eſt ſouvent mal les apprécier. Outre que ces effets ne ſont pas toujours ſenſibles & faciles à connoître, ils varient à l'infini, comme les circonſtances dans leſquelles ces diſcours ſont tenus. Mais c'eſt uniquement l'intention de celui qui les tient qui les apprécie, & détermine leur degré de malice ou de bonté. Dire faux, n'eſt mentir que par l'intention de tromper; & l'intention même de tromper, loin d'être toujours jointe avec celle de nuire, a quelque-

ſois un but tout contraire. Mais pour rendre un menſonge innocent, il ne ſuffit pas que l'intention de nuire ne ſoit pas expreſſe ; il faut de plus la certitude que l'erreur dans laquelle on jette ceux à qui l'on parle ne peut nuire à eux ni à perſonne, en quelque façon que ce ſoit. Il eſt rare & difficile qu'on puiſſe avoir cette certitude ; auſſi eſt-il difficile & rare qu'un menſonge ſoit parfaitement innocent. Mentir pour ſon avantage à ſoi-même, eſt impoſture ; mentir pour l'avantage d'autrui, eſt fraude ; mentir pour nuire eſt calomnie ; c'eſt la pire eſpece de menſonge. Mentir ſans profit ni préjudice de ſoi ni d'autrui, n'eſt pas mentir : ce n'eſt pas menſonge, c'eſt fiction.

Les fictions qui ont un objet moral s'appellent apologues ou fables ; & comme leur objet n'eſt ou ne doit être que d'envelopper des vérités utiles ſous des formes ſenſibles & agréables, en pareil cas, on ne s'attache gueres à cacher le menſonge de fait, qui n'eſt que l'habit de la verité, & celui qui ne débite une fable que pour une fable, ne ment en aucune façon.

Il eſt d'autres fictions purement oi-

ſeuſes, telles que ſont la plupart des contes & des romans, qui, ſans renfermer aucune inſtruction véritable, n'ont pour objet que l'amuſement. Celles-là, dépouillées de toute utilité morale, ne peuvent s'apprécier que par l'intention de celui qui les invente ; & lorſqu'il les débite avec affirmation, comme des vérités réelles, on ne peut gueres diſconvenir qu'elles ne ſoient de vrais menſonges. Cependant, qui jamais s'eſt fait un grand ſcrupule de ces menſonges-là ; & qui jamais en a fait un reproche grave à ceux qui les font ? S'il y a, par exemple, quelque objet moral dans le Temple de Gnide, cet objet eſt bien offuſqué & gâté par les détails voluptueux & par les images laſcives. Qu'a fait l'Auteur, pour couvrir cela d'un vernis de modeſtie ? Il a feint que ſon ouvrage étoit la traduction d'un manuſcrit Grec, & il a fait l'hiſtoire de la découverte de ce manuſcrit, de la façon la plus propre à perſuader ſes lecteurs de la vérité de ſon récit. Si ce n'eſt pas-là un menſonge bien poſitif, qu'on me diſe donc ce que c'eſt que mentir ? Cependant, qui eſt-ce qui s'eſt aviſé de faire à l'Auteur un

crime de ce menſonge, & de le traiter pour cela d'impoſteur ?

On dira vainement que ce n'eſt-là qu'une plaiſanterie, que l'Auteur, tout en affirmant, ne vouloit perſuader perſonne, qu'il n'a perſuadé perſonne en effet, & que le public n'a pas douté un moment qu'il ne fût lui-même l'Auteur de l'ouvrage prétendu Grec dont il ſe donnoit pour le traducteur. Je répondrai qu'une pareille plaiſanterie, ſans aucun objet, n'eût été qu'un bien ſot enfantillage, qu'un menteur ne ment pas moins quand il affirme, quoiqu'il ne perſuade pas ; qu'il faut détacher du public inſtruit des multitudes de lecteurs ſimples & crédules, à qui l'hiſtoire du manuſcrit, narrée par un Auteur grave avec un air de bonne foi, en a réellement impoſé, & qui ont bu ſans crainte dans une coupe de forme antique, le poiſon dont ils ſe ſeroient au moins défiés, s'il leur eût été préſenté dans un vaſe moderne.

Que ces diſtinctions ſe trouvent ou non dans les livres, elles ne s'en font pas moins dans le cœur de tout homme de bonne foi avec lui-même, qui ne veut rien ſe permettre que ſa conſcience

puiſſe lui reprocher. Car, dire une choſe fauſſe à ſon avantage, n'eſt pas moins mentir que ſi on la diſoit au préjudice d'autrui ; quoique le menſonge ſoit moins criminel. Donner l'avantage à qui ne doit pas l'avoir, c'eſt troubler l'ordre de la juſtice ; attribuer fauſſement à ſoi-même ou à autrui un acte d'où peut réſulter louange ou blâme, inculpation ou diſculpation, c'eſt faire une choſe injuſte ; or, tout ce qui, contraire à la vérité, bleſſe la juſtice en quelque façon que ce ſoit, c'eſt menſonge. Voilà la limite exacte : mais tout ce qui, contraire à la vérité, n'intéreſſe la juſtice en aucune ſorte, n'eſt que fiction, & j'avoue que quiconque ſe reproche une pure fiction comme un menſonge, a la conſcience plus délicate que moi.

Ce qu'on appelle menſonges officieux, ſont de vrais menſonges, parce qu'en impoſer à l'avantage ſoit d'autrui, ſoit de ſoi-même, n'eſt pas moins injuſte, que d'en impoſer à ſon détriment. Quiconque loue ou blâme contre la vérité, ment, dès qu'il s'agit d'une perſonne réelle. S'il s'agit d'un être imaginaire, il en peut dire tout

ce qu'il veut, sans mentir, à moins qu'il ne juge sur la moralité des faits qu'il invente, & qu'il n'en juge faussement : car alors, s'il ne ment pas dans le fait, il ment contre la vérité morale, cent fois plus respectable que celle des faits.

J'ai vu de ces gens qu'on appelle vrais dans le monde. Toute leur véracité s'épuise dans les conversations oiseuses, à citer fidelement les lieux, les temps, les personnes, à ne se permettre aucune fiction, à ne broder aucune circonstance, à ne rien exagérer. En tout ce qui ne touche point à leur intérêt, ils sont dans leurs narrations de la plus inviolable fidélité. Mais, s'agit-il de traiter quelque affaire qui les regarde, de narrer quelque fait qui leur touche de près; toutes les couleurs sont employées pour présenter les choses sous le jour qui leur est le plus avantageux; & si le mensonge leur est utile, & qu'ils s'abstiennent de le dire eux-mêmes, ils le favorisent avec adresse, & font en sorte qu'on l'adopte sans le leur pouvoir imputer. Ainsi le veut la prudence : adieu la véracité.

L'homme que j'appelle *vrai* fait tout

le contraire. En choſes parfaitement indifférentes, la vérité qu'alors l'autre reſpecte ſi fort, le touche fort peu, & il ne ſe fera gueres de ſcrupule d'amuſer une compagnie par des faits controuvés, dont il ne réſulte aucun jugement injuſte ni pour ni contre qui que ce ſoit, vivant ou mort. Mais tout diſcours qui produit pour quelqu'un profit ou dommage, eſtime ou mépris, louange ou blâme contre la juſtice & la vérité, eſt un menſonge qui jamais n'approchera de ſon cœur, ni de ſa bouche, ni de ſa plume. Il eſt ſolidement *vrai*, même contre ſon intérêt, quoiqu'il ſe pique aſſez peu de l'être dans des converſations oiſeuſes. Il eſt *vrai*, en ce qu'il ne cherche à tromper perſonne, qu'il eſt auſſi fidele à la vérité qui l'accuſe, qu'à celle qui l'honore, & qu'il n'en impoſe jamais pour ſon avantage, ni pour nuire à ſon ennemi. La différence donc qu'il y a entre mon homme *vrai* & l'autre, eſt que celui du monde eſt très rigoureuſement fidele à toute vérité qui ne lui coûte rien, mais pas au-delà, & que le mien ne la ſert jamais ſi fidelement que quand il faut s'immoler pour elle.

Mais, diroit-on, comment accorder ce relâchement avec cet ardent amour pour la vérité dont je le glorifie? Cet amour eſt donc faux, puiſqu'il ſouffre tant d'alliage? Non, il eſt pur & vrai : mais il n'eſt qu'une émanation de l'amour de la juſtice, & ne veut jamais être faux, quoiqu'il ſoit ſouvent fabuleux. Juſtice & vérité ſont dans ſon eſprit deux mots ſynonymes, qu'il prend l'un pour l'autre indifféremment La ſainte vérité que ſon cœur adore ne conſiſte point en faits indifférens & en noms inutiles, mais à rendre fidelement à chacun ce qui lui eſt dû en choſes poſitivement ſiennes, en imputations bonnes ou mauvaiſes, en rétributions d'honneur ou de blâme, de louange ou d'improbation. Il n'eſt faux, ni contre autrui, parce que ſon équité l'en empéche, & qu'il ne veut nuire à perſonne injuſtement, ni pour lui-même, parce que ſa conſcience l'en empêche, & qu'il ne ſauroit s'approprier ce qui n'eſt pas à lui. C'eſt ſurtout de ſa propre eſtime qu'il eſt jaloux; c'eſt le bien dont il peut le moins ſe paſſer, & il ſentiroit une perte réelle d'acquérir celle des autres, aux dépens

de ce bien-là. Il mentira donc quelquefois en choſes indifférentes, ſans ſcrupule & ſans croire mentir, jamais pour le dommage ou le profit d'autrui, ni de lui-même. En tout ce qui tient aux vérités hiſtoriques, en tout ce qui a trait à la conduite des hommes, à la juſtice & à la ſociabilité, aux lumieres utiles, il garantira de l'erreur, & lui-même, & les autres, autant qu'il dépendra de lui. Tout menſonge hors de-là, ſelon lui, n'en eſt pas un. Si le Temple de Gnide eſt un ouvrage utile, l'hiſtoire du manuſcrit Grec n'eſt qu'une fiction très-innocente; elle eſt un menſonge très-puniſſable, ſi l'ouvrage eſt dangereux.

Telles furent mes regles de conſcience, ſur le menſonge & ſur la vérité. Mon cœur ſuivoit machinalement ces regles, avant que ma raiſon les eût adoptées, & l'inſtinct moral en fit ſeul l'application. Le criminel menſonge dont la pauvre Marion fut la victime, m'a laiſſé d'ineffaçables remords, qui m'ont garanti tout le reſte de ma vie, non-ſeulement de tout menſonge de cette eſpece, mais de tous ceux qui, de quelque façon que ce pût être, pouvoient toucher l'intérêt & la réputation

d'autrui. En généralisant ainsi l'exclusion, je me suis dispensé de peser exactement l'avantage & le préjudice, & de marquer les limites précises du mensonge nuisible & du mensonge officieux; en regardant l'un & l'autre comme coupables, je me les suis interdits tous les deux.

En ceci comme en tout le reste, mon tempérament a beaucoup influé sur mes maximes, ou plutôt sur mes habitudes; car je n'ai gueres agi par regles, ou n'ai gueres suivi d'autres regles en toute chose, que les impulsions de mon naturel. Jamais mensonge prémédité n'approcha de ma pensée, jamais je n'ai menti pour mon intérêt; mais souvent j'ai menti par honte, pour me tirer d'embarras en choses indifférentes, ou qui n'intéressoient tout au plus que moi seul, lorsqu'ayant à soutenir un entretien, la lenteur de mes idées & l'aridité de ma conversation me forçoit de recourir aux fictions, pour avoir quelque chose à dire. Quand il faut nécessairement parler, & que des vérités amusantes ne se présentent pas assez tôt à mon esprit, je débite des fables, pour ne pas demeurer muet; mais dans l'invention de ces fables, j'ai

ſoin, tant que je puis, qu'elles ne ſoient pas des menſonges, c'eſt-à-dire qu'elles ne bleſſent ni la juſtice ni la vérité due, & qu'elles ne ſoient que des fictions indifférentes à tout le monde & à moi. Mon deſir ſeroit bien d'y ſubſtituer au moins à la vérité des faits une vérité morale; c'eſt-à-dire, d'y bien repréſenter les affections naturelles au cœur humain, & d'en faire ſortir toujours quelque inſtruction utile, d'en faire en un mot des contes moraux, des apologues; mais il faudroit plus de préſence d'eſprit que je n'en ai, & plus de facilité dans la parole, pour ſavoir mettre à profit pour l'inſtruction, le babil de la converſation. Sa marche, plus rapide que celle de mes idées, me forçant preſque toujours de parler avant de penſer, m'a ſouvent ſuggéré des ſottiſes & des inepties, que ma raiſon déſapprouvoit, & que mon cœur déſavouoit, à meſure qu'elles échappoient de ma bouche, mais qui, précédant mon propre jugement, ne pouvoient plus être réformées par ſa cenſure.

C'eſt encore par cette premiere & irréſiſtible impulſion du tempérament,

que, dans des momens imprévus & rapides, la honte & la timidité m'arrachent ſouvent des menſonges, auxquels ma volonté n'a point de part; mais qui la précedent en quelque ſorte par la néceſſité de répondre à l'inſtant. L'impreſſion profonde du ſouvenir de la pauvre Marion peut bien retenir toujours ceux qui pourroient être nuiſibles à d'autres; mais non pas ceux qui peuvent ſervir à me tirer d'embarras quand il s'agit de moi ſeul, ce qui n'eſt pas moins contre ma conſcience & mes principes, que ceux qui peuvent influer ſur le ſort d'autrui.

J'atteſte le Ciel que ſi je pouvois l'inſtant d'après retirer le menſonge qui m'excuſe, & dire la vérité qui me charge, ſans me faire un nouvel affront en me rétractant, je le ferois de tout mon cœur; mais la honte de me prendre ainſi moi-même en faute me retient encore, & je me repens très-ſincerement de ma faute, ſans néanmoins l'oſer réparer. Un exemple expliquera mieux ce que je veux dire, & montrera que je ne mens ni par intérêt ni par amour-propre, encore moins par envie ou par malignité; mais

uniquement par embarras & mauvaiſe honte, ſachant méme très-bien quelquefois que ce menſonge eſt connu pour tel, & ne peut me ſervir du tout à rien.

Il y a quelque tems que M. *F****. m'engagea contre mon uſage à aller avec ma femme, dîner en maniere de pic-nic, avec lui & M. *B****. chez la Dame ***. reſtauratrice, laquelle & ſes deux filles dînerent auſſi avec nous. Au milieu du dîné, l'aînée, qui eſt mariée depuis peu & qui étoit groſſe, ... (*) s'aviſa de me demander bruſquement & en me fixant, ſi j'avois eu des enfans. Je répondis en rougiſſant juſqu'aux yeux que je n'avois pas eu ce bonheur. Elle ſourit malignement en regardant la compagnie : tout cela n'étoit pas bien obſcur, méme pour moi.

Il eſt clair d'abord que cette réponſe n'eſt point celle que j'aurois voulu faire, quand même j'aurois eu l'intention d'en impoſer ; car dans la diſpoſition où je

---

(*) Ces points indiquent quelques mots que l'on n'a pas pu lire dans le manuſcrit.

voyois les convives, j'étois bien ſûr que ma réponſe ne changeoit rien à leur opinion ſur ce point. On s'attendoit à cette négative, on la provoquoit même pour jouir du plaiſir de m'avoir fait mentir. Je n'étois pas aſſez bouché pour ne pas ſentir cela. Deux minutes après, la réponſe que j'aurois dû faire me vint d'elle-même. *Voilà une queſtion peu diſcrette de la part d'une jeune femme, à un homme qui a vieilli garçon.* En parlant ainſi, ſans mentir, ſans avoir à rougir d'aucun aveu, je mettois les rieurs de mon côté, & je lui faiſois une petite leçon qui naturellement devoit la rendre un peu moins impertinente à me queſtionner. Je ne fis rien de tout cela; je ne dis point ce qu'il falloit dire, je dis ce qu'il ne falloit pas & qui ne pouvoit me ſervir de rien. Il eſt donc certain que ni mon jugement ni ma volonté ne dicterent ma réponſe, & qu'elle fut l'effet machinal de mon embarras. Autrefois je n'avois point cet embarras, & je faiſois l'aveu de mes fautes avec plus de franchiſe que de honte, parce que je ne doutois pas qu'on ne vît ce qui les rachetoit & que je ſentois au-dedans de

moi ; mais l'œil de la malignité me navre & me déconcerte ; en devenant plus malheureux, je ſuis devenu plus timide, & jamais je n'ai menti que par timidité.

Je n'ai jamais mieux ſenti mon averſion naturelle pour le menſonge qu'en écrivant mes Confeſſions ; car c'eſt-là que les tentations auroient été fréquentes & fortes, pour peu que mon penchant m'eût porté de ce côté. Mais loin d'avoir rien tû, rien diſſimulé qui fût à ma charge, par un tour d'eſprit que j'ai peine à m'expliquer, & qui vient peut-être d'éloignement pour toute imitation, je me ſentois plutôt porté à mentir dans le ſens contraire en m'accuſant avec trop de ſévérité, qu'en m'excuſant avec trop d'indulgence, & ma conſcience m'aſſure qu'un jour je ſerai jugé moins ſéverement que je ne me ſuis jugé moi-même. Oui, je le dis & le ſens avec une fiere élévation d'ame, j'ai porté dans cet écrit la bonne foi, la véracité, la franchiſe, auſſi loin, plus loin même, au moins je le crois, que ne fit jamais aucun autre homme ; ſentant que le bien ſurpaſſoit le mal, j'avois

mon intérêt à tout dire, & j'ai tout dit.

Je n'ai jamais dit moins, j'ai dit plus quelquefois, non dans les faits, mais dans les circonſtances ; & cette eſpece de menſonge fût plutôt l'effet du délire de l'imagination qu'un acte de volonté. J'ai tort même de l'appeller menſonge, car aucune de ces additions n'en fut un. J'écrivois mes Confeſſions déja vieux, & dégoûté des vains plaiſirs de la vie que j'avois tous effleurés, & dont mon cœur avoit bien ſenti le vuide. Je les écrivois de mémoire ; cette mémoire me manquoit ſouvent, ou ne me fourniſſoit que des ſouvenirs imparfaits, & j'en rempliſſois les lacunes par des détails que j'imaginois en ſupplément de ces ſouvenirs, mais qui ne leur étoient jamais contraires J'aimois à m'étendre ſur les momens heureux de ma vie, & je les embelliſſois quelquefois des ornemens que des tendres regrets venoient me fournir. Je diſois les choſes que j'avois oubliées comme il me ſembloit qu'elles avoient dû être, comme elles avoient été peut-être en effet, jamais au contraire de ce que je me rappellois qu'elles

avoient été. Je prétois quelquefois à la vérité des charmes étrangers; mais jamais je n'ai mis le menſonge à la place pour pallier mes vices, ou pour m'arroger des vertus.

Que ſi quelquefois ſans y ſonger, par un mouvement involontaire, j'ai caché le côté difforme en me peignant de profil, ces réticences ont bien été compenſées par d'autres réticences plus biſarres qui m'ont ſouvent fait taire le bien plus ſoigneuſement que le mal. Ceci eſt une ſingularité de mon naturel qu'il eſt fort pardonnable aux hommes de ne pas croire; mais qui tout incroyable qu'elle eſt, n'en eſt pas moins réelle; j'ai ſouvent dit le mal dans toute ſa turpitude, j'ai rarement dit le bien dans tout ce qu'il eut d'aimable, & ſouvent je l'ai tû tout-à-fait parce qu'il m'honoroit trop, & qu'en faiſant mes Confeſſions j'aurois l'air d'avoir fait mon éloge. J'ai décrit mes jeunes ans ſans me vanter des heureuſes qualités dont mon cœur étoit doué, & même en ſupprimant les faits qui les mettoient trop en évidence. Je m'en rappelle ici deux de ma première enfance, qui tous deux ſont bien

venus à mon souvenir en écrivant; mais que j'ai rejettés l'un & l'autre, par l'unique raison dont je viens de parler.

J'allois presque tous les Dimanches passer la journée aux Pâquis, chez M. *Fazy*, qui avoit épousé une de mes tantes, & qui avoit là une fabrique d'indiennes. Un jour j'étois à l'étendage, dans la chambre de la calandre, & j'en regardois les rouleaux de fonte: leur luisant flattoit ma vue, je fus tenté d'y poser mes doigts & je les promenois avec plaisir sur le lissé du cylindre, quand le jeune *Fazy* s'étant mis dans la roue, lui donna un demi-quart de tour si adroitement, qu'il n'y prit que le bout de mes deux plus longs doigts; mais c'en fut assez pour qu'ils y fussent écrasés par le bout & que les deux ongles y restassent. Je fis un cri perçant, *Fazy* détourne à l'instant la roue; mais les ongles ne resterent pas moins au cylindre, & le sang ruisseloit de mes doigts. *Fazy* consterné s'écrie, sort de la roue, m'embrasse & me conjure d'appaiser mes cris, ajoutant qu'il étoit perdu. Au fort de ma douleur la sienne me toucha, je me

tus ; nous fûmes à la carpiere, où il m'aida à laver mes doigts & à étancher mon ſang avec de la mouſſe. Il me ſupplia avec larmes de ne point l'accuſer ; je le lui promis, & le tins ſi bien, que plus de vingt ans après, perſonne ne ſavoit par quelle aventure j'avois deux de mes doigts cicatriſés ; car ils le ſont demeurés toujours. Je fus détenu dans mon lit plus de trois ſemaines, & plus de deux mois hors d'état de me ſervir de ma main, diſant toujours qu'une groſſe pierre en tombant m'avoit écraſé mes doigts.

Magnanima menzôgna ! or quando è il vero
Si bello che ſi poſſa à te preporre ?

Cet accident me fut pourtant bien ſenſible par la circonſtance ; car c'étoit le tems des exercices où l'on faiſoit manœuvrer la Bourgeoiſie, & nous avions fait un rang de trois autres enfans de mon âge avec leſquels je devois, en uniforme, faire l'exercice avec la compagnie de mon quartier. J'eus la douleur d'entendre le tambour de la compagnie paſſant ſous ma fenêtre avec mes trois camarades, tandis que j'étois dans mon lit.

Mon autre hiſtoire eſt toute ſemblable, mais d'un âge plus avancé.

Je jouois au mail à Plain-Palais, avec un de mes camarades appellé *Plince*. Nous prîmes querelle au jeu, nous nous battîmes, & durant le combat il me donna ſur la tête nue un coup de mail ſi bien appliqué que d'une main plus forte il m'eût fait ſauter la cervelle. Je tombe à l'inſtant. Je ne vis de ma vie une agitation pareille à celle de ce pauvre garçon, voyant mon ſang ruiſſeler dans mes cheveux. Il crut m'avoir tué. Il ſe précipite ſur moi, m'embraſſe, me ſerre étroitement en fondant en larmes & pouſſant des cris perçans. Je l'embraſſois auſſi de toute ma force en pleurant comme lui dans émotion confuſe, qui n'étoit pas ſans quelque douceur. Enfin il ſe mit en devoir d'étancher mon ſang qui continuoit de couler, & voyant que nos deux mouchoirs n'y pouvoient ſuffire, il m'entraîna chez ſa mere qui avoit un petit jardin près de là. Cette bonne Dame faillit à ſe trouver mal en me voyant dans cet état. Mais elle ſut conſerver des forces pour me panſer, & après avoir bien

baſſiné ma plaie elle y appliqua des fleurs de lys macerées dans l'eau-de-vie, vulnéraire excellent & très uſité dans notre pays. Ses larmes & celles de ſon fils pénétrerent mon cœur au point que long-tems je la regardai comme ma mere, & ſon fils comme mon frere, juſqu'à ce qu'ayant perdu l'un & l'autre de vue, je les oubliai peu-à-peu.

Je gardai le même ſecret ſur cet accident que ſur l'autre, & il m'en eſt arrivé cent autres de pareille nature en ma vie, dont je n'ai pas même été tenté de parler dans mes Confeſſions, tant j'y cherchois peu l'art de faire valoir le bien que je ſentois dans mon caractere. Non, quand j'ai parlé contre la vérité qui m'étoit connue, ce n'a jamais été qu'en choſes indifférentes, & plus, ou par l'embarras de parler ou pour le plaiſir d'écrire que par aucun motif d'intérêt pour moi, ni d'avantage ou de préjudice d'autrui. Et quiconque lira mes Confeſſions impartialement, ſi jamais cela arrive, ſentira que les aveux que j'y fais ſont plus humilians, plus pénibles à faire, que ceux d'un mal plus grand mais moins honteux à dire, & que je n'ai pas dit parce que je ne l'ai pas fait.

Il ſuit de toutes ces réfléxions, que la profeſſion de véracité que je me ſuis faite a plus ſon fondement ſur des ſenti-de droiture & d'équité que ſur la réalité des choſes, & que j'ai plus ſuivi dans la pratique, les directions morales de ma conſcience, que les notions abſtraites du vrai & du faux. J'ai ſouvent débité bien des fables; mais j'ai très-rarement menti. En ſuivant ces principes j'ai donné ſur moi beaucoup de priſes aux autres, mais je n'ai fait tort à qui que ce fût, & je ne me ſuis point attribué à moi-même plus d'avantage qu'il ne m'en étoit dû. C'eſt uniquement par-là, ce me ſemble, que la vérité eſt une vertu. A tout autre égard elle n'eſt pour nous qu'un être métaphyſique, dont il ne réſulte ni bien ni mal.

Je ne ſens pourtant pas mon cœur aſſez content de ces diſtinctions pour me croire tout-à-fait irrepréhenſible. En peſant avec tant de ſoin ce que je devois aux autres, ai-je aſſez examiné ce que je me devois à moi-même? S'il faut être juſte pour autrui, il faut être vrai pour ſoi; c'eſt un hommage que l'honnête-homme doit rendre à ſa propre dignité. Quand la ſtérilité de ma converſation me

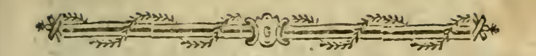
me forçoit d'y suppléer par d'innocentes fictions, j'avois tort, parce qu'il ne faut point pour amuser autrui s'avilir soi-même; & quand, entraîné par le plaisir d'écrire, j'ajoutois à des choses réelles des ornemens inventés, j'avois plus de tort encore parce que orner la vérité par des fables, c'est en effet la défigurer.

Mais ce qui me rend plus inexcusable est la devise que j'avois choisie. Cette devise m'obligeoit plus que tout autre homme à une profession plus étroite de la vérité, & il ne suffisoit pas que je lui sacrifiasse par-tout mon intérêt & mes penchans, il falloit lui sacrifier aussi ma foiblesse, & mon naturel timide. Il falloit avoir le courage & la force d'être vrai toujours en toute occasion, & qu'il ne sortît jamais ni fictions ni fables d'une bouche & d'une plume, qui s'étoient particulierement consacrées à la vérité. Voilà ce que j'aurois dû me dire en prenant cette fiere devise, & me répéter sans cesse tant que j'osai la porter. Jamais la fausseté ne dicta mes mensonges, ils sont tous venus de foiblesse, mais cela m'excuse très-mal. Avec une ame foible on

peut tout au plus ſe garantir du vice, mais c'eſt être arrogant & téméraire, d'oſer profeſſer de grandes vertus.

Voilà des réflexions qui probablement ne me ſeroient jamais venues dans l'eſprit, ſi l'Abbé *R****. ne me les eût ſuggérées. Il eſt bien tard, ſans doute, pour en faire uſage ; mais il n'eſt pas trop tard au moins pour redreſſer mon erreur, & remettre ma volonté dans la regle ; car c'eſt déſormais tout ce qui dépend de moi. En ceci donc & en toutes choſes ſemblables, la maxime de Solon eſt applicable à tous les âges ; & il n'eſt jamais trop tard pour apprendre même de ſes ennemis, à être ſage, vrai, modeſte, & à moins préſumer de ſoi.





CINQUIEME PROMENADE.

DE toutes les habitations où j'ai demeuré, (& j'en ai eu de charmantes) aucune ne m'a rendu ſi véritablement heureux, & ne m'a laiſſé de ſi tendres regrets, que l'Iſle de Saint Pierre, au milieu du Lac de Bienne. Cette petite Iſle qu'on appelle à Neufchâtel, l'Iſle de la Motte, eſt bien peu connue, même en Suiſſe. Aucun voyageur, que je ſache, n'en fait mention. Cependant elle eſt très-agréable & ſingulierement ſituée pour le bonheur d'un homme qui aime à ſe circonſcrire ; car quoique je ſois peut-être le ſeul au monde à qui ſa deſtinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le ſeul qui ait un goût ſi naturel, quoique je ne l'aye trouvé juſqu'ici chez nul autre.

Les rives du Lac de Bienne ſont plus ſauvages & romantiques que celles du Lac de Geneve, parce que les rochers & les bois y bordent l'eau de

plus près ; mais elles ne ſont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs & de vignes, moins de villes & de maiſons ; il y a auſſi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'aſyles ombragés de boccages, des contraſtes plus fréquens & des accidens plus rapprochés. Comme il n'y a pas ſur ces heureux bords, de grandes routes commodes pour les voitures, le pays eſt peu fréquenté par les voyageurs ; mais il eſt intéreſſant pour des contemplatifs ſolitaires qui aiment à s'enivrer à loiſir des charmes de la nature, & à ſe recueillir dans un ſilence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiſeaux, & le roulement des torrens qui tombent de la montagne. Ce beau baſſin d'une forme preſque ronde, enferme dans ſon milieu deux petites Iſles ; l'une habitée & cultivée, d'environ demi-lieue de tour ; l'autre plus petite, déſerte & en friche, & qui ſera détruite à la fin par les tranſports de la terre qu'on en ôte ſans ceſſe pour réparer les dégats que les vagues & les orages font à la grande. C'eſt ainſi que la ſubſtance

du foible eſt toujours employée au profit du puiſſant.

Il n'y a dans l'Iſle qu'une ſeule maiſon, mais grande, agréable & commode, qui appartient à l'hôpital de Berne, ainſi que l'Iſle, & où loge un Receveur avec ſa famille & ſes domeſtiques. Il y entretient une nombreuſe baſſe-cour, une voliere, & des réſervoirs pour le poiſſon. L'Iſle, dans ſa petiteſſe, eſt tellement variée dans ſes terreins & ſes aſpects, qu'elle offre toutes ſortes de ſites, & ſouffre toutes ſortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, des gras pâturages ombragés de boſquets, & bordés d'arbriſſeaux de toute eſpece, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une haute terraſſe plantée de deux rangs d'arbres, borde l'Iſle dans ſa longueur; & dans le milieu de cette terraſſe on a bâti un joli ſalon, où les habitans des rives voiſines ſe raſſemblent & viennent danſer les dimanches durant les vendanges.

C'eſt dans cette Iſle que je me réfugiai après la lapidation de Motiers. J'en trouvai le ſéjour ſi charmant, j'y

menois une vie ſi convenable à mon humeur que, réſolu d'y finir mes jours, je n'avois d'autre inquiétude, ſinon qu'on ne me laiſsât pas exécuter ce projet qui ne s'accordoit pas avec celui de m'entraîner en Angleterre, dont je ſentois déja les premiers effets. Dans les preſſentimens qui m'inquiétoient, j'aurois voulu qu'on m'eût fait de cet aſyle une priſon perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, & qu'en m'ôtant toute puiſſance & tout eſpoir d'en ſortir, on m'eût interdit toute eſpece de communication avec la terre ferme; de ſorte qu'ignorant tout ce qui ſe faiſoit dans le monde, j'en euſſe oublié l'exiſtence, & qu'on y eut oublié la mienne auſſi.

On ne m'a laiſſé paſſer gueres que deux mois dans cette Iſle; mais j'y aurois paſſé deux ans, deux ſiecles, & toute l'éternité, ſans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y euſſe avec ma compagne, d'autre ſociété que celle du Receveur, de ſa femme & de ſes domeſtiques, qui tous étoient, à la vérité, de très-bonnes gens, & rien de plus; mais c'étoit préciſément ce qu'il me falloit. Je compte ces deux

mois pour le tems le plus heureux de ma vie ; & tellement heureux, qu'il m'eût ſuffi durant toute mon exiſtence, ſans laiſſer naître un ſeul inſtant dans mon ame le deſir d'un autre état.

Quel étoit donc ce bonheur, & en quoi conſiſtoit ſa jouiſſance ? Je le donnerois à deviner à tous les hommes de ce ſiecle ſur la deſcription de la vie que j'y menois. Le précieux *far niente* fut la premiere & la principale de ces jouiſſances que je voulus ſavourer dans toute ſa douceur ; & tout ce que je fis durant mon ſéjour ne fut, en effet, que l'occupation délicieuſe & néceſſaire d'un homme qui s'eſt dévoué à l'oiſiveté.

L'eſpoir qu'on ne demanderoit pas mieux que de me laiſſer dans ce ſéjour iſolé où je m'étois enlacé de moi-même, dont il m'étoit impoſſible de ſortir ſans aſſiſtance & ſans être bien apperçu, & où je ne pouvois avoir ni communication, ni correſpondance, que par le concours des gens qui m'entouroient ; cet eſpoir, dis-je, me donnoit celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avois paſſés, & l'idée que j'aurois le tems de m'y ar-

ranger tout à loiſir, fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Tranſporté là bruſquement ſeul & nud, j'y fis venir ſucceſſivement ma gouvernante, mes livres, & mon petit équipage dont j'eus le plaiſir de ne rien déballer, laiſſant mes caiſſes & mes malles comme elles étoient arrivées, & vivant dans l'habitation, où je comptois achever mes jours, comme dans une auberge dont j'aurois dû partir le lendemain. Toutes choſes telles qu'elles étoient, alloient ſi bien, que vouloir les mieux conduire, étoit y gâter quelque choſe. Un de mes plus grands délices étoit, ſur-tout, de laiſſer toujours mes livres bien encaiſſés & de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuſes lettres me forçoient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntois, en murmurant, l'écritoire du Receveur, & je me hâtois de la rendre dans la vaine eſpérance de n'avoir plus beſoin de la remprunter. Au lieu de ces triſtes paperaſſes & de toute cette bouquinerie, j'empliſſois ma chambre de fleurs & de foin; car j'étois alors dans ma premiere ferveur de Botanique, pour laquelle le Doc-

teur d'Ivernois m'avoit inſpiré un goût qui bientôt devint paſſion. Ne voulant plus d'œuvre de travail, il m'en falloit une d'amuſement qui me plût & qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un pareſſeux. J'entrepris de faire la *Flora petrinſularis*, & de décrire toutes les plantes de l'Iſle, ſans en omettre une ſeule, avec un détail ſuffiſant pour m'occuper le reſte de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre ſur un zeſt de citron; j'en aurois fait un ſur chaque gramen des prés, ſur chaque mouſſe des bois, ſur chaque lichen qui tapiſſe les rochers; enfin je ne voulois pas laiſſer un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fut amplement décrit. En conſéquence de ce beau projet, tous les matins après le déjeûné, que nous faiſions tous enſemble, j'allois, une louppe à la main & mon *ſyſtema naturæ* ſous le bras, viſiter un canton de l'Iſle que j'avois, pour cet effet, diviſée en petits quarrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque ſaiſon. Rien n'eſt plus ſingulier que les raviſſemens, les extaſes que j'éprouvois à chaque obſervation

que je faiſois ſur la ſtructure & l'organiſation végétale, & ſur le jeu des parties ſexuelles dans la fructification, dont le ſyſtême étoit alors tout-à-fait nouveau pour moi. La diſtinction des caracteres génériques, dont je n'avois pas auparavant la moindre idée, m'enchantoit en les vérifiant ſur les eſpeces communes, en attendant qu'il s'en offrît à moi de plus rares. La fourchure des deux longues étamines de la Brunelle, le reſſort de celles de l'Ortie & de la Pariétaire, l'exploſion du fruit de la Balſamine, & de la capſule du Buis ; mille petits jeux de la fructification que j'obſervois pour la premiere fois, me combloient de joie ; & j'allois demandant ſi l'on avoit vu les cornes de la Brunelle, comme La Fontaine demandoit ſi l'on avoit lu Habacuc. Au bout de deux ou trois heures je m'en revenois chargé d'une ample moiſſon, proviſion d'amuſement pour l'après-dînée au logis, en cas de pluie. J'employois le reſte de la matinée à aller avec le Receveur, ſa femme & Thérese, viſiter leurs ouvriers & leur récolte, mettant le plus ſouvent la main à l'œuvre avec eux ; &

ſouvent des Bernois qui me venoient voir m'ont trouvé juché ſur de grands arbres, ceint d'un ſac que je rempliſſois de fruit, & que je dévallois enſuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avois fait dans la matinée, & la bonne humeur qui en eſt inſéparable, me rendoient le repos du dîné très-agréable ; mais quand il ſe prolongeoit trop & que le beau tems m'invitoit, je ne pouvois ſi long-tems attendre, & pendant qu'on étoit encore à table, je m'eſquivois, & j'allois me jetter ſeul dans un bateau, que je conduiſois au milieu du Lac, quand l'eau étoit calme ; & là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le Ciel, je me laiſſois aller & dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant pluſieurs heures, plongé dans mille rêveries confuſes, mais délicieuſes ; & qui, ſans avoir aucun objet bien déterminé ni conſtant, ne laiſſoient pas d'être à mon gré, cent fois préférables à tout ce que j'avois trouvé de plus doux, dans ce qu'on appelle les plaiſirs de la vie. Souvent averti par le baiſſer du ſoleil de l'heure de la retraite, je me trou-

vois si loin de l'Isle, que j'étois forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisois à côtoyer les verdoyantes rives de l'Isle, dont les limpides eaux & les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes étoit d'aller de la grande à la petite Isle, d'y débarquer & d'y passer l'après dînée, tantôt à des promenades très-circonscrites au milieu des marceaux, des bourdaines, des persicaires, des arbrisseaux de toute espece; & tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sabloneux, couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette, & de treffles qu'on y avoit vraisemblablement semés autrefois, & très-propre à loger des lapins, qui pouvoient là multiplier en paix sans rien craindre, & sans nuire à rien. Je donnai cette idée au Receveur, qui fit venir de Neufchâtel des lapins mâles & femelles, & nous allâmes en grande pompe, sa femme, une de ses sœurs, Thérese & moi, les établir dans la petite Isle, où ils commençoient à

peupler avant mon départ, & où ils auront proſpéré ſans doute, s'ils ont pu ſoutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'étoit pas plus fier que moi, menant en triomphe la compagnie & les lapins de la grande Iſle à la petite ; & je notois avec orgueil, que la Receveuſe qui redoutoit l'eau à l'excès & s'y trouvoit toujours mal, s'embarqua ſous ma conduite avec confiance, & ne montra nulle peur durant la traverſée.

Quand le Lac agité ne me permettoit pas la navigation, je paſſois mon après-midi à parcourir l'Iſle en herboriſant à droite & à gauche, m'aſſeyant tantôt dans les réduits les plus rians & les plus ſolitaires pour y rêver à mon aiſe ; tantôt ſur les terraſſes & les tertres, pour parcourir des yeux le ſuperbe & raviſſant coup-d'œil du Lac & de ſes rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, & de l'autre élargis en riches & fertiles plaines, dans leſquelles la vue s'étendoit juſqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornoient.

Quand le ſoir approchoit, je deſcen-

dois des cimes de l'Isle, & j'allois volontiers m'asseoir au bord du Lac, sur la grève dans quelque asyle caché; là, le bruit des vagues & l'agitation de l'eau fixant mes sens, & chassant de mon ame toute autre agitation, la plongeoient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenoit souvent sans que je m'en fusse apperçu. Le flux & reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille & mes yeux, suppléoient aux mouvemens internes que la rêverie éteignoit en moi, & suffisoient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De tems à autre naissoit quelque foible & courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offroit l'image; mais bientôt ces impressions légeres s'effaçoient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçoit, & qui, sans aucun concours actif de mon ame, ne laissoit pas de m'attacher au point, qu'appellé par l'heure & par le signal convenu, je ne pouvois m'arracher de-là sans efforts.

Après le soupé, quand la soirée

étoit belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse pour y respirer l'air du Lac & la fraîcheur. On se reposoit dans le pavillon, on rioit, on causoit, on chantoit quelque vieille chanson qui valoit bien le tortillage moderne, & enfin l'on s'alloit coucher content de sa journée & n'en desirant qu'une semblable pour le lendemain.

Telle est, laissant à part les visites imprévues & importunes, la maniere dont j'ai passé mon tems dans cette Isle durant le séjour que j'y ai fait. Qu'on me dise à présent ce qu'il y a là d'assez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets si vifs, si tendres & si durables, qu'au bout de quinze ans il m'est impossible de songer à cette habitation chérie, sans m'y sentir à chaque fois transporter encore par les élans du desir.

J'ai remarqué dans les vicissitudes d'une longue vie, que les époques des plus douces jouissances & des plaisirs les plus vifs, ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire & me touche le plus. Ces courts momens de délire & de passion, quelque vifs qu'ils puis-

ſent être, ne ſont cependant & par leur vivacité même, que des points bien clair-ſemés dans la ligne de la vie. Ils ſont trop rares & trop rapides pour conſtituer un état; & le bonheur que mon cœur regrette n'eſt point composé d'inſtans fugitifs, mais un état ſimple & permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroit le charme au point d'y trouver enfin la ſuprême félicité.

Tout eſt dans un flux continuel ſur la terre. Rien n'y garde une forme conſtante & arrêtée, & nos affections qui s'attachent aux choſes extérieures paſſent & changent néceſſairement comme elles. Toujours en avant ou en arriere de nous, elles rappellent le paſſé qui n'eſt plus, ou préviennent l'avenir qui ſouvent ne doit point être : il n'y a rien là de ſolide à quoi le cœur ſe puiſſe attacher. Auſſi n'a-t-on gueres ici-bas que du plaiſir qui paſſe; pour le bonheur qui dure, je doute qu'il y ſoit connu. A peine eſt-il dans nos plus vives jouiſſances un inſtant où le cœur puiſſe véritablement nous dire : *je voudrois que cet inſtant durât toujours.* Et comment peut-on appeller bonheur

un état fugitif qui nous laiſſe encore le cœur inquiet & vide, qui nous fait regretter quelque choſe avant, ou déſirer encore quelque choſe après?

Mais s'il eſt un état où l'ame trouve une aſſiette aſſez ſolide pour s'y repoſer toute entiere, & raſſembler là tout ſon être, ſans avoir beſoin de rappeller le paſſé, ni d'enjamber ſur l'avenir; où le tems ne ſoit rien pour elle, où le préſent dure toujours, ſans néanmoins marquer ſa durée, & ſans aucune trace de ſucceſſion, ſans aucun autre ſentiment de privation ni de jouiſſance, de plaiſir ni de peine, de déſir ni de crainte, que celui ſeul de notre exiſtence, & que ce ſentiment ſeul puiſſe la remplir toute entiere; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeller heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre & relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaiſirs de la vie; mais d'un bonheur ſuffiſant, parfait & plein, qui ne laiſſe dans l'ame aucun vide qu'elle ſente le beſoin de remplir. Tel eſt l'état où je me ſuis trouvé ſouvent à l'Iſle de Saint-Pierre dans mes rêveries ſolitaires, ſoit couché dans mon bateau, que je laiſſois dé-

river au gré de l'eau, ſoit aſſis ſur les rives du lac agité, ſoit ailleurs, au bord d'une belle riviere, ou d'un ruiſſeau murmurant ſur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille ſituation? De rien d'extérieur à ſoi, de rien, ſinon de ſoi-même & de ſa propre exiſtence; tant que cet état dure, on ſe ſuffit à ſoi-même, comme Dieu. Le ſentiment de l'exiſtence, dépouillé de toute autre affection, eſt par lui-même un ſentiment précieux de contentement & de paix, qui ſuffiroit ſeul pour rendre cette exiſtence chere & douce à qui ſauroit écarter de ſoi toutes les impreſſions ſenſuelles & terreſtres qui viennent ſans ceſſe nous en diſtraire, & en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes agités de paſſions continuelles, connoiſſent peu cet état, & ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'inſtans, n'en conſervent qu'une idée obſcure & confuſe, qui ne leur en fait pas ſentir le charme. Il ne ſeroit pas même bon dans la préſente conſtitution des choſes, qu'avides de ces douces extaſes, ils s'y dégoûtaſſent de la vie active, dont leurs beſoins, toujours renaiſſans,

leur prefcrivent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la fociété humaine, & qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile & de bon pour autrui ni pour foi, peut trouver dans cet état, à toutes les félicités humaines, des dédommagemens que la fortune & les hommes ne fauroient lui ôter.

Il eft vrai que ces dédommagemens ne peuvent être fentis par toutes les ames ni dans toutes les fituations. Il faut que le cœur foit en paix, & qu'aucune paffion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des difpofitions de la part de celui qui les éprouve, il en faut dans le concours des objets environnans. Il n'y faut, ni un repos abfolu, ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme & modéré, qui n'ait ni fecouffes ni intervalles. Sans mouvement, la vie n'eft qu'une léthargie. Si le mouvement eft inégal, ou trop fort, il réveille; en nous rappellant aux objets environnans, il détruit le charme de la rêverie, & nous arrache d'au-dedans de nous, pour nous remettre à l'inftant fous le joug de la fortune & des hommes, & nous rendre au fentiment de nos malheurs. Un filence abfolu porte à la

triſteſſe. Il offre une image de la mort. Alors le ſecours d'une imagination riante eſt néceſſaire, & ſe préſente aſſez naturellement à ceux que le Ciel en a gratifiés. Le mouvement qui ne vient pas du dehors, ſe fait alors au-dedans de nous. Le repos eſt moindre, il eſt vrai, mais il eſt auſſi plus agréable, quand de légeres & douces idées, ſans agiter le fond de l'ame, ne font, pour ainſi dire, qu'en effleurer la ſurface. Il n'en faut qu'aſſez pour ſe ſouvenir de ſoi-même, en oubliant tous ſes maux. Cette eſpece de rêverie peut ſe goûter par-tout où l'on peut être tranquille; & j'ai ſouvent penſé qu'à la Baſtille, & même dans un cachot, où nul objet n'eût frappé ma vue, j'aurois encore pu rêver agréablement.

Mais il faut avouer que cela ſe faiſoit bien mieux & plus agréablement dans une Iſle fertile & ſolitaire, naturellement circonſcrite & ſéparée du reſte du monde, où rien ne m'offroit que des images riantes, où rien ne me rappelloit des ſouvenirs attriſtans, où la ſociété du petit nombre d'habitans étoit liante & douce, ſans être intéreſſante au point de m'occuper inceſſamment,

où je pouvois enfin me livrer tout le jour, ſans obſtacle & ſans ſoins, aux occupations de mon goût, ou à la plus molle oiſiveté. L'occaſion, ſans doute, étoit belle pour un rêveur, qui, ſachant ſe nourrir d'agréables chimeres, au milieu des objets les plus déplaiſans, pouvoit s'en raſſaſier à ſon aiſe, en y faiſant concourir tout ce qui frappoit réellement ſes ſens. En ſortant d'une longue & douce rêverie, me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiſeaux, & laiſſant errer mes yeux au loin ſur les romaneſques rivages qui bordoient une vaſte étendue d'eau claire & criſtalline, j'aſſimilois à mes fictions tous ces aimables objets; & me trouvant enfin ramené par degrés à moi-méme & à ce qui m'entouroit, je ne pouvois manquer le point de ſéparation des fictions aux réalités, tant tout concouroit également à me rendre chere la vie recueillie & ſolitaire que je menois dans ce beau ſéjour. Que ne peut-elle renaître encore! Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette Iſle chérie, ſans en reſſortir jamais, ni jamais y revoir aucun habitant du continent qui me rappellât le ſouvenir des cala-

mités de toute eſpece, qu'ils ſe plaiſent à raſſembler ſur moi depuis tant d'années ! Ils ſeroient bientôt oubliés pour jamais ; ſans doute ils ne m'oublieroient pas de même : mais que m'importeroit, pourvu qu'ils n'euſſent aucun accès pour y venir troubler mon repos? Délivré de toutes les paſſions terreſtres qu'engendre le tumulte de la vie ſociale, mon ame s'élanceroit fréquemment au-deſſus de cette atmoſphere, & commerceroit d'avance avec les Intelligences celeſtes, dont elle eſpere aller augmenter le nombre dans peu de tems. Les hommes ſe garderont, je le ſais, de me rendre un ſi doux aſyle où ils n'ont pas voulu me laiſſer. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y tranſporter chaque jour ſur les aîles de l'imagination, & d'y goûter durant quelques heures, le même plaiſir que ſi je l'habitois encore. Ce que j'y ferois de plus doux, ſeroit d'y réver à mon aiſe. En rêvant que j'y ſuis, ne fais-je pas la même choſe ? Je fais même plus ; à l'attrait d'une rêverie abſtraite & monotone, je joins des images charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappoient ſouvent à

mes ſens dans mes extaſes , & maintenant, plus ma rêverie eſt profonde, plus elle me les peint vivement. Je ſuis ſouvent plus au milieu d'eux, & plus agréablement encore, que quand j'y étois réellement. Le malheur eſt qu'à meſure que l'imagination s'attiédit, cela vient avec plus de peine , & ne dure pas ſi long-tems. Hélas ! c'eſt quand on commence à quitter ſa dépouille, qu'on en eſt le plus offuſqué !





SIXIEME PROMENADE.

Nous n'avons gueres de mouvement machinal, dont nous ne puiſſions trouver la cauſe dans notre cœur, ſi nous ſavions bien l'y chercher.

Hier, en paſſant ſur le nouveau boulevard, pour aller herboriſer le long de la Biévre, du côté de Gentilly, je fis le crochet à droite, en approchant de la barriere d'Enfer; & m'écartant dans la campagne, j'allai par la route de Fontainebleau, gagner les hauteurs qui bordent cette petite riviere. Cette marche étoit fort indifferente en elle-même; mais en me rappellant que j'avois fait pluſieurs fois machinalement le même détour, j'en recherchai la cauſe en moi-même, & je ne pus m'empêcher de rire, quand je vins à la démêler.

Dans un coin du boulevard, à la ſortie de la barriere d'Enfer, s'établit journellement, en été, une femme qui vend du fruit, de la tiſanne, & des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil, mais boîteux, qui, clopinant avec ſes béquilles, s'en va d'aſſez

d'aſſez bonne grace, demandant l'aumône aux paſſans. J'avois fait une eſpece de connoiſſance avec ce petit bon homme; il ne manquoit pas, chaque fois que je paſſois, de venir me faire ſon petit compliment, toujours ſuivi de ma petite offrande. Les premieres fois, je fus charmé de le voir, je lui donnois de très-bon cœur, & je continuai quelque tems de le faire avec le même plaiſir, y joignant même le plus ſouvent celui d'exciter & d'écouter ſon petit babil, que je trouvois agréable. Ce plaiſir, devenu par degrés habitude, ſe trouva, je ne ſais comment, transformé dans une eſpece de devoir, dont je ſentis bientôt la gêne, ſur-tout à cauſe de la harangue préliminaire qu'il falloit écouter, & dans laquelle il ne manquoit jamais de m'appeller ſouvent M. *Rouſſeau*, pour montrer qu'il me connoiſſoit bien, ce qui m'apprenoit aſſez aucontraire qu'il ne me connoiſſoit pas plus que ceux qui l'avoient inſtruit. Dès-lors je paſſois par-là moins volontiers, & enfin je pris machinalement l'habitude de faire le plus ſouvent un détour, quand j'approchois de cette traverſe.

Voilà ce que je découvris en y réfléchiſſant; car rien de tout cela ne s'étoit offert juſqu'alors diſtinctement à ma penſée. Cette obſervation m'en a rappellé ſucceſſivement des multitudes d'autres, qui m'ont bien confirmé que les vrais & premiers motifs de la plupart de mes actions ne me ſont pas auſſi clairs à moi-même que je me l'étois long-tems figuré. Je ſais & je ſens que faire du bien eſt le vrai bonheur que le cœur humain puiſſe goûter; mais il y a long-tems que ce bonheur a été mis hors de ma portée, & ce n'eſt pas dans un auſſi miſérable ſort que le mien qu'on peut eſpérer de placer avec choix & avec fruit une ſeule action réellement bonne. Le plus grand ſoin de ceux qui réglent ma deſtinée ayant été que tout ne fût pour moi que fauſſe & trompeuſe apparence, un motif de vertu n'eſt jamais qu'une leurre qu'on me préſente, pour m'attirer dans le piege où l'on veut m'enlacer. Je ſais cela; je ſais que le ſeul bien qui ſoit déſormais en ma puiſſance, eſt de m'abſtenir d'agir, de peur de mal faire, ſans le vouloir & ſans le ſavoir.

Mais il fut des tems plus heureux

où, ſuivant les mouvemens de mon cœur, je pouvois quelquefois rendre un autre cœur content; & je me dois l'honorable témoignage que, chaque fois que j'ai pu goûter ce plaiſir, je l'ai trouvé plus doux qu'aucun autre. Ce penchant fut vif, vrai, pur, & rien dans mon plus ſecret intérieur ne l'a jamais démenti. Cependant, j'ai ſenti ſouvent le poids de mes propres bienfaits, par la chaîne des devoirs qu'ils entraînoient à leur ſuite: alors le plaiſir a diſparu, & je n'ai plus trouvé dans la continuation des mêmes ſoins qui m'avoient d'abord charmé, qu'une gêne preſque inſupportable. Durant mes courtes proſpérités, beaucoup de gens recouroient à moi, & jamais, dans tous les ſervices que je pus leur rendre, aucun d'eux ne fut éconduit. Mais de ces premiers bienfaits verſés avec effuſion de cœur, naiſſoient des chaînes d'engagemens ſucceſſifs que je n'avois pas prévus, & dont je ne pouvois plus ſecouer le joug. Mes premiers ſervices n'étoient, aux yeux de ceux qui les recevoient, que les arrhes de ceux qui les devoient ſuivre; & dès que quelque infortuné avoit jetté ſur moi le grappin

d'un bienfait reçu, c'en étoit fait désormais; & ce premier bienfait libre & volontaire devenoit un droit indéfini à tous ceux dont il pouvoit avoir besoin dans la suite, sans que l'impuissance même suffît pour m'en affranchir. Voilà comment des jouissances très-douces se transformoient pour moi dans la suite en d'onéreux assujettissemens.

Ces chaînes cependant ne me parurent pas très-pesantes, tant qu'ignoré du public, je vécus dans l'obscurité. Mais, quand une fois ma personne fut affichée par mes écrits, faute grave, sans doute, mais plus qu'expiée par mes malheurs; dès-lors je devins le bureau géneral d'adresse de tous les souffreteux, ou soi-disans tels, de tous les avanturiers qui cherchoient des dupes, de tous ceux qui, sous prétexte du grand crédit qu'ils feignoient de m'attribuer, vouloient s'emparer de moi, de maniere ou d'autre. C'est alors que j'eus lieu de connoître que tous les penchans de la nature, sans excepter la bienfaisance elle-même, portés ou suivis dans la société sans prudence & sans choix, changent de nature, & deviennent souvent aussi nuisibles qu'ils étoient

utiles dans leur premiere direction. Tant de cruelles expériences changerent peu-à peu mes premieres diſpoſitions, ou plutôt, les renfermant enfin dans leurs véritables bornes, elles m'apprirent à ſuivre moins aveuglément mon penchant à bien faire, lorſqu'il ne ſervoit qu'à favoriſer la méchanceté d'autrui.

Mais je n'ai point regret à ces mêmes expériences, puiſqu'elles m'ont procuré, par la réflexion, de nouvelles lumieres ſur la connoiſſance de moi-même, & ſur les vrais motifs de ma conduite en mille circonſtances ſur leſquelles je me ſuis ſi ſouvent fait illuſion. J'ai vu que, pour bien faire avec plaiſir, il falloit que j'agiſſe librement, ſans contrainte, & que, pour m'ôter toute la douceur d'une bonne œuvre, il ſuffiſoit qu'elle devînt un devoir pour moi. Dès-lors le poids de l'obligation me fait un fardeau des plus douces jouiſſances, &, comme je l'ai dit dans l'Emile, à ce que je crois, j'euſſe été chez les Turcs un mauvais mari, à l'heure où le cri public les appelle à remplir les devoirs de leur état.

Voilà ce qui modifie beaucoup l'opinion que j'eus long-tems de ma propre

vertu ; car il n'y en a point à ſuivre ſes penchans, & à ſe donner, quand ils nous y portent, le plaiſir de bien faire : mais elle conſiſte à les vaincre, quand le devoir le commande, pour faire ce qu'il nous preſcrit ; & voilà ce que j'ai ſu moins faire qu'homme du monde. Né ſenſible & bon, portant la pitié juſqu'à la foibleſſe, & me ſentant exalter l'âme par tout ce qui tient à la généroſité, je fus humain, bienfaiſant, ſecourable par goût, par paſſion même, tant qu'on n'intéreſſa que mon cœur ; j'euſſe été le meilleur & le plus clément des hommes, ſi j'en avois été le plus puiſſant, & pour éteindre en moi tout deſir de vengeance, il m'eût ſuffi de pouvoir me venger. J'aurois même été juſte ſans peine contre mon propre intérêt ; mais contre celui des perſonnes qui m'étoient cheres, je n'aurois pu me réſoudre à l'être. Dès que mon devoir & mon cœur étoient en contradiction, le premier eût rarement la victoire, à moins qu'il ne fallût ſeulement que m'abſtenir ; alors j'étois fort le plus ſouvent ; mais agir contre mon penchant me fut toujours impoſſible. Que ce ſoit les hommes, le devoir, ou même la néceſ-

ſité qui commande, quand mon cœur ſe tait, ma volonté reſte ſourde, & je ne ſaurois obéir. Je vois le mal qui me menace, & je le laiſſe arriver, plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort, mais cet effort me laſſe & m'épuiſe bien vîte; je ne ſaurois continuer. En toute choſe imaginable, ce que je ne fais pas avec plaiſir, m'eſt bientôt impoſſible à faire.

Il y a plus. La contrainte, d'accord avec mon deſir, ſuffit pour l'anéantir & le changer en répugnance, en averſion même, pour peu qu'elle agiſſe trop fortement; & voilà ce qui me rend pénible la bonne œuvre qu'on exige & que je faiſois de moi-même, lorſqu'on ne l'exigeoit pas. Un bienfait purement gratuit eſt certainement une œuvre que j'aime à faire. Mais quand celui qui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation, ſous peine de ſa haine, quand il me fait une loi d'être à jamais ſon bienfaiteur, pour avoir d'abord pris plaiſir à l'être, dès-lors la gêne commence, & le plaiſir s'évanouit. Ce que je fais alors quand je cede, eſt foibleſſe & mauvaiſe honte, mais la bonne volonté n'y eſt plus, & loin

que je m'en applaudiſſe en moi-même, je me reproche en ma conſcience de bien faire à contre cœur.

Je ſais qu'il y a une eſpece de contrat, & même le plus ſaint de tous, entre le bienfaiteur & l'obligé. C'eſt une ſorte de ſociété qu'ils forment l'un avec l'autre, plus étroite que celle qui unit les hommes en général, & ſi l'obligé s'engage tacitement à la reconnoiſſance, le bienfaiteur s'engage de même à conſerver à l'autre, tant qu'il ne s'en rendra pas indigne, la même bonne volonté qu'il vient de lui témoigner, & à lui en renouveller les actes, toutes les fois qu'il le pourra & qu'il en ſera requis. Ce ne ſont pas là des conditions expreſſes, ce ſont des effets naturels de la relation qui vient de s'établir entr'eux. Celui qui la premiere fois refuſe un ſervice gratuit qu'on lui demande, ne donne aucun droit de ſe plaindre à celui qu'il a refuſé; mais celui qui, dans un cas ſemblable, refuſe au même la grace qu'il lui accorda ci-devant, fruſtre une eſpérance qu'il l'a autoriſé à concevoir; il trompe & dément une attente qu'il a fait naître. On ſent dans ce refus je ne ſais quoi d'injuſte & de

plus dur que dans l'autre, mais il n'en eſt pas moins l'effet d'une indépendance que le cœur aime, & à laquelle il ne renonce pas ſans effort. Quand je paye une dette, c'eſt un devoir que je remplis; quand je fais un don, c'eſt un plaiſir que je me donne. Or, le plaiſir de remplir ſes devoirs, eſt de ceux que la ſeule habitude de la vertu fait naître: ceux qui nous viennent immédiatement de la nature, ne s'élevent pas ſi haut que cela.

Après tant de triſtes expériences, j'ai appris à prévoir de loin les conſéquences de mes premiers mouvemens ſuivis, & je me ſuis ſouvent abſtenu d'une bonne œuvre que j'avois le deſir & le pouvoir de faire, effrayé de l'aſſujettiſſement auquel dans la ſuite je m'allois ſoumettre, ſi je m'y livrois inconſidérément. Je n'ai pas toujours ſenti cette crainte, au contraire, dans ma jeuneſſe, je m'attachois par mes propres bienfaits, & j'ai ſouvent éprouvé de même, que ceux que j'obligeois s'affectionnoient à moi par reconnoiſſance, encore plus que par intérêt. Mais les choſes ont bien changé de face, à cet égard comme à tout autre, auſſi-

tôt que mes malheurs ont commencé. J'ai vécu dès-lors dans une génération nouvelle, qui ne reſſembloit point à la premiere, & mes propres ſentimens pour les autres ont ſouffert des changemens que j'ai trouvé dans les leurs. Les mêmes gens que j'ai vu ſucceſſivement dans ces deux générations ſi différentes, ſe ſont, pour ainſi dire, aſſimilés ſucceſſivement à l'une & à l'autre. De vrais & de francs qu'ils étoient d'abord, devenus ce qu'ils ſont, ils ont fait comme tous les autres ; & par cela ſeul que les tems ſont changés, les hommes ont changé comme eux. Eh ! comment pourrois-je garder les mêmes ſentimens pour ceux en qui je trouve le contraire de ce qui les fit naître ! Je ne les hais point, parce que je ne ſaurois haïr ; mais je ne puis me défendre du mépris qu'ils méritent, ni m'abſtenir de le leur témoigner.

Peut-être, ſans m'en appercevoir, ai-je changé moi-même plus qu'il n'auroit fallu. Quel naturel réſiſteroit ſans s'altérer, à une ſituation pareille à la mienne ? Convaincu par vingt ans d'expérience que tout ce que la nature a mis d'heureuſes diſpoſitions dans mon

cœur, eſt tourné par ma deſtinée & par ceux qui en diſpoſent, au préjudice de moi-même ou d'autrui, je ne puis plus regarder une bonne œuvre qu'on me préſente à faire que comme un piége qu'on me tend, & ſous lequel eſt caché quelque mal. Je ſais que quel que ſoit l'effet de l'œuvre, je n'en aurai pas moins le mérite de ma bonne intention. Oui, ce mérite y eſt toujours ſans doute, mais le charme intérieur n'y eſt plus, & ſitôt que ce ſtimulant me manque, je ne ſens qu'indifférence & glace au-dedans de moi; & ſûr qu'au lieu de faire une action vraiment utile, je ne fais qu'un acte de dupe, l'indignation de l'amour-propre jointe au déſaveu de la raiſon, ne m'inſpire que répugnance & réſiſtance, ou j'euſſe été plein d'ardeur & de zele dans mon état naturel.

Il eſt des ſortes d'adverſités qui élevent & renforcent l'ame, mais il en eſt qui l'abattent & la tuent; telle eſt celle dont je ſuis la proie. Pour peu qu'il y eût eu quelque mauvais levain dans la mienne, elle l'eût fait fermenter à l'excès, elle m'eût rendu frénétiques; mais elle ne m'a rendu que nul.

Hors d'état de bien faire & pour moi-même & pour autrui, je m'abſtiens d'agir ; & cet état qui n'eſt innocent que par ce qu'il eſt forcé, me fait trouver une ſorte de douceur à me livrer pleinement ſans reproche à mon penchant naturel. Je vais trop loin ſans doute, puiſque j'évite les occaſions d'agir, même où je ne vois que du bien à faire. Mais certain qu'on ne me laiſſe pas voir les choſes comme elles ſont, je m'abſtiens de juger ſur les apparences qu'on leur donne ; & de quelque leurre qu'on couvre les motifs d'agir, il ſuffit que ces motifs ſoient laiſſés à ma portée pour que je ſois ſûr qu'ils ſont trompeurs.

Ma deſtinée ſemble avoir tendu dès mon enfance, le premier piége qui m'a rendu long-tems ſi facile à tomber dans tous les autres. Je ſuis né le plus confiant des hommes, & durant quarante ans entiers, jamais cette confiance ne fut trompée une ſeule fois. Tombé tout d'un coup dans un autre ordre de gens & de choſes, j'ai donné dans mille embûches ſans jamais en appercevoir aucune, & vingt ans d'expérience ont à peine ſuffi pour m'éclairer

ſur mon ſort. Une fois convaincu qu'il n'y a que menſonge & fauſſeté dans les démonſtrations grimacieres qu'on me prodigue, j'ai paſſé rapidement à l'autre extrémité : car quand on eſt une fois ſorti de ſon naturel, il n'y a plus de bornes qui nous retiennent. Dès-lors je me ſuis dégoûté des hommes, & ma volonté concourant avec la leur à cet égard, me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines.

Ils ont beau faire, cette répugnance ne peut jamais aller juſqu'à l'averſion. En penſant à la dépendance où ils ſe ſont mis de moi pour me tenir dans la leur, ils me font une pitié réelle. Si je ne ſuis malheureux, ils le ſont eux-mémes ; & chaque fois que je rentre en moi, je les trouve toujours à plaindre. L'orgueil peut-être ſe mêle encore à ces jugemens, je me ſens trop au-deſſus d'eux pour les haïr. Ils peuvent m'intéreſſer tout au plus juſqu'au mépris, mais jamais juſqu'à la haine ; enfin je m'aime trop moi-même, pour pouvoir haïr qui que ce ſoit ; ce ſeroit reſſerrer, comprimer mon exiſtence,

& je voudrois plutôt l'étendre ſur tout l'univers.

J'aime mieux les fuir que les haïr. Leur aſpect frappe mes ſens, & par eux, mon cœur, d'impreſſions que mille regards cruels me rendent pénibles ; mais le mal-aiſe ceſſe auſſi-tôt que l'objet qui le cauſe a diſparu. Je m'occupe d'eux, & bien malgré moi, par leur préſence, mais jamais par leur ſouvenir. Quand je ne les vois plus, ils ſont pour moi comme s'ils n'exiſtoient point.

Ils ne me ſont même indifférens qu'en ce qui ſe rapporte à moi ; car dans leurs rapports entr'eux, ils peuvent encore m'intéreſſer & m'émouvoir comme les perſonnages d'un drame que je verrois repréſenter. Il faudroit que mon être moral fût anéanti pour que la juſtice me devînt indifférente. Le ſpectacle de l'injuſtice & de la méchanceté me fait encore bouillir le ſang de colere ; les actes de vertu où je ne vois ni forfanterie ni oſtentation me ſont toujours treſſaillir de joie, & m'arrachent encore de douces larmes. Mais il faut que je les voye & les apprécie

moi-même ; car après ma propre hiſtoire, il faudroit que je fuſſe inſenſé pour adopter, ſur quoi que ce fût, le jugement des hommes, & pour croire aucune choſe ſur la foi d'autrui.

Si ma figure & mes traits étoient auſſi parfaitement inconnus aux hommes que le ſont mon caractere & mon naturel, je vivrois encore ſans peine au milieu d'eux. Leur ſociété même pourroit me plaire tant que je leur ſerois parfaitement étranger. Livré ſans contrainte à mes inclinations naturelles, je les aimerois encore s'ils ne s'occupoient jamais de moi. J'exercerois ſur eux une bienveillance univerſelle & parfaitement déſintéreſſée ; mais ſans former jamais d'attachement particulier, & ſans porter le joug d'aucun devoir, je ferois envers eux librement & de moi-même, tout ce qu'ils ont tant de peine à faire incités par leur amour-propre, & contraints par toutes leurs loix.

Si j'étois reſté libre, obſcur, iſolé, comme j'étois fait pour l'être, je n'aurois fait que du bien ; car je n'ai dans le cœur le germe d'aucune paſſion nuiſible. Si j'euſſe été inviſible & tout-

puiſſant comme Dieu, j'aurois été bienfaiſant & bon comme lui. C'eſt la force & la liberté qui font les excellens hommes. La foibleſſe & l'eſclavage n'ont jamais fait que des méchans. Si j'euſſe été poſſeſſeur de l'anneau de Gygès, il m'eût tiré de la dépendance des hommes & les eût mis dans la mienne. Je me ſuis ſouvent demandé dans mes châteaux en Eſpagne, quel uſage j'aurois fait de cet anneau; car c'eſt bien là que la tentation d'abuſer doit être près du pouvoir. Maître de contenter mes deſirs, pouvant tout, ſans pouvoir être trompé par perſonne, qu'aurois-je pu deſirer avec quelque ſuite? Une ſeule choſe: c'eût été de voir tous les cœurs contens. L'aſpect de la félicité publique eût pu ſeul toucher mon cœur d'un ſentiment permanent; & l'ardent deſir d'y concourir eût été ma plus conſtante paſſion. Toujours juſte ſans partialité, & toujours bon ſans foibleſſe, je me ſerois également garanti des méfiances aveugles & des haines implacables, parce que voyant les hommes tels qu'ils ſont, & liſant aiſément au fond de leurs cœurs, j'en aurois peu trouvé d'aſſez

aimables pour mériter toutes mes affections, peu d'affez odieux pour mériter toute ma haine, & que leur méchanceté même m'eût difpofé à les plaindre, par la connoiffance certaine du mal qu'ils fe font à eux-mêmes, en voulant en faire à autrui. Peut-être aurois-je eu dans des momens de gaîté l'enfantillage d'opérer quelquefois des prodiges; mais parfaitement défintéreffé pour moi-même, & n'ayant pour loi que mes inclinations naturelles, fur quelques actes de juftice fevere, j'en aurois fait mille de clémence & d'équité. Miniftre de la Providence & difpenfateur de fes loix, felon mon pouvoir, j'aurois fait des miracles plus fages & plus utiles que ceux de la légende dorée, & du tombeau de S. Médard.

Il n'y a qu'un feul point fur lequel la faculté de pénétrer par-tout invifible m'eût pu faire chercher des tentations auxquelles j'aurois mal réfifté, & une fois entré dans ces voies d'égarement où n'euffai-je point été conduit par elles? Ce feroit bien mal connoître la nature & moi-même que de me flatter que ces facilités ne m'auroient

point séduit, ou que la raison m'auroit arrêté dans cette fatale pente. Sûr de moi sur tout autre article, j'étois perdu par celui-là seul. Celui que sa puissance met au-dessus de l'homme, doit être au-dessus des foiblesses de l'humanité, sans quoi, cet excès de force ne servira qu'à le mettre en effet au-dessous des autres, & de ce qu'il eût été lui-même s'il fût resté leur égal.

Tout bien considéré, je crois que je ferai mieux de jetter mon anneau magique avant qu'il m'ait fait faire quelque sottise. Si les hommes s'obstinent à me voir tout autre que je ne suis & que mon aspect irrite leur injustice, pour leur ôter cette vue il faut les fuir, mais non pas m'éclipser au milieu d'eux. C'est à eux de se cacher devant moi, de me dérober leurs manœuvres, de fuir la lumiere du jour, de s'enfoncer en terre comme des taupes. Pour moi qu'ils me voyent s'ils peuvent, tant mieux, mais cela leur est impossible; ils ne verront jamais à ma place que le J. J. qu'ils se sont fait & qu'ils ont fait selon leur cœur, pour le haïr à leur aise. J'aurois donc tort de m'affecter de la façon dont ils me voyent:

je n'y dois prendre aucun intérêt véritable, car ce n'eſt pas moi qu'ils voyent ainſi.

Le réſultat que je puis tirer de toutes ces réflexions eſt, que je n'ai jamais été vraiment propre à la ſociété civile où tout eſt gêne, obligation, devoir, & que mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des aſſujettiſſemens néceſſaires à qui veut vivre avec les hommes. Tant que j'agis librement, je ſuis bon, & je ne fais que du bien; mais ſitôt que je ſens le joug, ſoit de la néceſſité, ſoit des hommes, je deviens rebelle ou plutôt rétif; alors je ſuis nul. Lorſqu'il faut faire le contraire de ma volonté, je ne le fais point, quoi qu'il arrive; je ne fais pas non plus ma volonté même, parce que je ſuis foible. Je m'abſtiens d'agir; car toute ma foibleſſe eſt pour l'action, toute ma force eſt négative, & tous mes péchés ſont d'omiſſion, rarement de commiſſion. Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme conſiſtât à faire ce qu'il veut, mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas, & voilà celle que j'ai toujours réclamée, ſouvent conſervée, & par qui j'ai été le plus en ſcandale à mes con-

temporains. Car pour eux, actifs, remuans, ambitieux, déteſtant la liberté dans les autres, & n'en voulant point pour eux mêmes, pourvu qu'ils faſſent quelquefois leur volonté, ou plutôt qu'ils dominent celle d'autrui, ils ſe gênent toute leur vie à faire ce qui leur répugne, & n'omettent rien de ſervile pour commander. Leur tort n'a donc pas été de m'écarter de la ſociété comme un membre inutile, mais de m'en proſcrire comme un membre pernicieux; car j'ai très-peu fait de bien, je l'avoue; mais pour du mal, il n'en eſt entré dans ma volonté de ma vie, & je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.





SEPTIEME PROMENADE.

LE recueil de mes longs rêves eſt à peine commencé, & déja je ſens qu'il touche à ſa fin. Un autre amuſement lui ſuccede, m'abſorbe, & m'ôte même le tems de rêver. Je m'y livre avec un engouement qui tient de l'extravagance & qui me fait rire moi-même quand j'y réfléchis; mais je ne m'y livre pas moins, parce que dans la ſituation où me voilà, je n'ai plus d'autre regle de conduite que de ſuivre en tout mon penchant ſans contrainte. Je ne peux rien à mon ſort, je n'ai que des inclinations innocentes, & tous les jugemens des hommes étant déſormais nuls pour moi, la ſageſſe même veut qu'en ce qui reſte à ma portée je faſſe tout ce qui me flatte, ſoit en public, ſoit à part moi, ſans autre regle que ma fantaiſie, & ſans autre meſure que le peu de force qui m'eſt reſté. Me voilà donc à mon foin pour toute nourriture, & à la botanique pour toute occupation. Déja vieux, j'en avois pris

la premiere teinture en Suiſſe auprès du Docteur d'*Ivernois*, & j'avois herboriſé aſſez heureuſement durant mes voyages, pour prendre une connoiſſance paſſable du regne végétal. Mais devenu plus que ſexagénaire & ſédentaire à Paris, les forces commençant à me manquer pour les grandes herboriſations, & d'ailleurs aſſez livré à ma copie de muſique, pour n'avoir pas beſoin d'autre occupation, j'avois abandonné cet amuſement qui ne m'étoit plus néceſſaire; j'avois rendu mon herbier, j'avois vendu mes livres, content de revoir quelquefois les plantes communes que je trouvois autour de Paris dans mes promenades. Durant cet intervalle, le peu que je ſavois s'eſt preſque entierement effacé de ma mémoire, & bien plus rapidement qu'il ne s'y étoit gravé.

Tout d'un coup, âgé de ſoixante-cinq ans paſſés, privé du peu de mémoire que j'avois, & des forces qui me reſtoient pour courir la campagne, ſans guide, ſans livres, ſans jardin, ſans herbier, me voilà repris de cette folie, mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eus en m'y livrant la pre-

miere fois; me voilà férieufement occupé du fage projet d'apprendre par cœur tout le *regnum vegetabile* de Murray, & de connoître toutes les plantes connues fur la terre. Hors d'état de racheter des livres de Botanique, je me fuis mis en devoir de tranfcrire ceux qu'on m'a prêtés; & réfolu de refaire un herbier plus riche que le premier, en attendant que j'y mette toutes les plantes de la mer & des Alpes, & de tous les arbres des Indes, je commence toujours à bon compte par le mouron, le cerfeuil, la bourache & le feneçon; j'herborife favamment fur la cage de mes oifeaux, & à chaque nouveau brin d'herbe que je rencontre, je me dis avec fatisfaction voilà toujours une plante de plus.

Je ne cherche pas à juftifier le parti que je prends de fuivre cette fantaifie; je la trouve très-raifonnable, perfuadé que dans la pofition où je fuis, me livrer aux amufemens qui me flattent, eft une grande fageffe, & même une grande vertu : c'eft le moyen de ne laiffer germer dans mon cœur aucun levain de vengeance ou de haine, & pour trouver encore dans ma deftinée

du goût à quelque amuſement, il faut aſſurément avoir un naturel bien épuré de toutes paſſions iraſcibles. C'eſt me venger de mes perſécuteurs à ma maniere, je ne ſaurois les punir plus cruellement que d'être heureux malgré eux.

Oui, ſans doute, la raiſon me permet, me preſcrit même de me livrer à tout penchant qui m'attire, & que rien ne m'empêche de ſuivre; mais elle ne m'apprend pas pourquoi ce penchant m'attire, & quel attrait je puis trouver à une vaine étude, faite ſans profit, ſans progrès, & qui, vieux, radoteur, déja caduque & peſant, ſans facilité, ſans mémoire, me ramene aux exercices de la jeuneſſe & aux leçons d'un écolier. Or c'eſt une biſarrerie que je voudrois m'expliquer; il me ſemble que, bien éclaircie, elle pourroit jetter quelque nouveau jour ſur cette connoiſſance de moi-même, à l'acquiſition de laquelle j'ai conſacré mes derniers loiſirs.

J'ai penſé quelquefois aſſez profondément; mais rarement avec plaiſir, preſque toujours contre mon gré & comme par force: la rêverie me délaſſe

&

& m'amuſe, la réflexion me fatigue & m'attriſte; penſer fut toujours pour moi une occupation pénible & ſans charme. Quelquefois mes rêveries finiſſent par la méditation, mais plus ſouvent mes méditations finiſſent par la rêverie; & durant ces égaremens, mon ame erre & plane dans l'univers ſur les ailes de l'imagination, dans des extaſes qui paſſent toute autre jouiſſance.

Tant que je goûtai celle-là dans toute ſa pureté, toute autre occupation me fut toujours inſipide. Mais quand une fois, jetté dans la carriere littéraire par des impulſions étrangeres, je ſentis la fatigue du travail d'eſprit, & l'importunité d'une célébrité malheureuſe, je ſentis en même-tems languir & s'attiédir mes douces rêveries; & bientôt forcé de m'occuper malgré moi de ma triſte ſituation, je ne pus plus retrouver que bien rarement ces cheres extaſes, qui durant cinquante ans m'avoient tenu lieu de fortune & de gloire, & ſans autre dépenſe que celle du tems, m'avoient rendu dans l'oiſiveté le plus heureux des mortels.

J'avois même à craindre dans mes

rêveries, que mon imagination effarouchée par mes malheurs, ne tournât enfin de ce côté son activité, & que le continuel sentiment de mes peines me resserrant le cœur par degrés, ne m'accablât enfin de leur poids. Dans cet état, un instinct qui m'est naturel, me faisant fuir toute idée attristante, imposa silence à mon imagination, & fixant mon attention sur les objets qui m'environnoient, me fit pour la première fois détailler le spectacle de la nature, que je n'avois guères contemplé jusqu'alors qu'en masse, & dans son ensemble.

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes, sont la parure & le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue & pelée, qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon, & des sables. Mais vivifiée par la nature & revêtue de sa robe de noces, au milieu du cours des eaux & du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme, dans l'harmonie des trois regnes, un spectacle plein de vie, d'intérêt & de charmes, le seul spectacle au monde dont ses yeux & son cœur ne se lassent jamais.

Plus un contemplateur a l'ame ſenſible, plus il ſe livre aux extaſes qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce & profonde s'empare alors de ſes ſens, & il ſe perd avec une délicieuſe ivreſſe dans l'immenſité de ce beau ſyſtéme, avec lequel il ſe ſent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent; il ne voit & ne ſent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonſtance particuliere reſſerre ſes idées & circonſcrive ſon imagination pour qu'il puiſſe obſerver par partie cet univers qu'il s'efforçoit d'embraſſer.

C'eſt ce qui m'arriva naturellement, quand mon cœur reſſerré par la détreſſe, rapprochoit & concentroit tous ſes mouvemens autour de lui pour conſerver ce reſte de chaleur prêt à s'évaporer & s'éteindre dans l'abattement où je tombois par degrés. J'errois nonchalamment dans les bois & dans les montagnes, n'oſant penſer de peur d'attiſer mes douleurs. Mon imagination qui ſe refuſe aux objets de peine, laiſſoit mes ſens ſe livrer aux impreſſions légeres mais douces des objets environnans. Mes yeux ſe promenoient ſans ceſſe de l'un à l'autre, & il n'étoit pas

poſſible que dans une variété ſi grande, il ne s'en trouvât qui les fixoient davantage, & les arrêtoient plus longtems.

Je pris goût à cette récréation des yeux qui, dans l'infortune, repoſe, amuſe, diſtrait l'eſprit & ſuſpend le ſentiment des peines. La nature des objets aide beaucoup à cette diverſion & la rend plus ſéduiſante. Les odeurs ſuaves, les vives couleurs, les plus élégantes formes ſemblent ſe diſputer à l'envi le droit de fixer notre attention. Il ne faut qu'aimer le plaiſir pour ſe livrer à des ſenſations ſi douces ; & ſi cet effet n'a pas lieu ſur tous ceux qui en ſont frappés, c'eſt dans les uns faute de ſenſibilité naturelle, & dans la plupart, que leur eſprit trop occupé d'autres idées ne ſe livre qu'à la dérobée aux objets qui frappent leurs ſens.

Une autre choſe contribue encore à éloigner du regne végétal l'attention des gens de goût ; c'eſt l'habitude de ne chercher dans les plantes que des drogues & des remedes. *Théophraſte* s'y étoit pris autrement, & l'on peut regarder ce philoſophe comme le ſeul Botaniſte de l'antiquité : auſſi n'eſt-il

presque point connu parmi nous; mais grace à un certain Dioscoride, grand compilateur de recettes, & à ses commentateurs, la médecine s'est tellement emparée des plantes transformées en simples, qu'on n'y voit que ce qu'on n'y voit point; savoir, les prétendues vertus qu'il plaît au tiers & au quart de leur attribuer. On ne conçoit pas que l'organisation végétale puisse par elle-même mériter quelque attention; des gens qui passent leur vie à arranger savamment des coquilles, se moquent de la botanique comme d'une étude inutile, quand on n'y joint pas, comme ils disent, celle des propriétés; c'est-à-dire, quand on n'abandonne pas l'observation de la nature, qui ne ment point, & qui ne nous dit rien de tout cela, pour se livrer uniquement à l'autorité des hommes, qui sont menteurs, & qui nous affirment beaucoup de choses qu'il faut croire sur leur parole, fondée elle-même le plus souvent sur l'autorité d'autrui. Arrêtez-vous dans une prairie émaillée, à examiner successivement les fleurs dont elle brille; ceux qui vous verront faire, vous prenant pour un Frater, vous demande-

ront des herbes pour guérir la rogne des enfans, la galle des hommes, ou la morve des chevaux.

Ce dégoûtant préjugé eſt détruit en partie dans les autres pays, & ſur-tout en Angleterre, grace à Linnæus qui a un peu tiré la botanique des écoles de pharmacie, pour la rendre à l'hiſtoire naturelle & aux uſages économiques; mais en France où cette étude a moins pénétré chez les gens du monde, on eſt reſté ſur ce point tellement barbare, qu'un bel eſprit de Paris voyant à Londres un jardin de curieux plein d'arbres & de plantes rares, s'écria pour tout éloge : *voilà un fort beau jardin d'Apothicaire!* A ce compte le premier Apothicaire fut Adam. Car il n'eſt pas aiſé d'imaginer un jardin mieux aſſorti de plantes que celuï d'Eden.

Ces idées médicinales ne ſont aſſurément guères propres à rendre agréable l'étude de la botanique; elles flétriſſent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, deſſechent la traîcheur des bocages, rendent la verdure & les ombrages inſipides & dégoûtans; toutes ces ſtructures charmantes & gracieuſes intéreſſent fort peu quiconque ne veut

que piler tout cela dans un mortier, & l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les Bergeres, parmi des herbes pour les lavemens.

Toute cette pharmacie ne ſouilloit point mes images champêtres, rien n'en étoit plus éloigné que des tiſannes & des emplâtres. J'ai ſouvent penſé en regardant de près les champs, les vergers, les bois & leurs nombreux habitans, que le regne végétal étoit un magaſin d'alimens donnés par la nature à l'homme & aux animaux. Mais jamais il ne m'eſt venu à l'eſprit d'y chercher des drogues & des remedes. Je ne vois rien dans ces diverſes productions qui m'indique un pareil uſage, & elle nous auroit montré le choix, ſi elle nous l'avoit preſcrit, comme elle a fait pour les comeſtibles. Je ſens même que le plaiſir que je prends à parcourir les bocages ſeroit empoiſonné par le ſentiment des infirmités humaines, s'il me laiſſoit penſer à la fievre, à la pierre, à la goutte, & au mal caduc. Du reſte je ne diſputerai point aux végétaux les grandes vertus qu'on leur attribue; je dirai ſeulement qu'en ſuppoſant ces vertus réelles, c'eſt malice pure aux

malades de continuer à l'être; car de tant de maladies que les hommes ſe donnent, il n'y en a pas une ſeule dont vingt ſortes d'herbes ne guériſſent radicalement.

Ces tournures d'eſprit qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel, qui font chercher par-tout du profit ou des remedes, & qui feroient regarder avec indifférence toute la nature, ſi l'on ſe portoit toujours bien, n'ont jamais été les miennes. Je me ſens là-deſſus tout à rebours des autres hommes: tout ce qui tient au ſentiment de mes beſoins attriſte & gâte mes penſées, & jamais je n'ai trouvé de vrais charmes aux plaiſirs de l'eſprit, qu'en perdant tout-à-fait de vue l'intérêt de mon corps. Ainſi quand même je croirois à la médecine, & quand même ſes remedes feroient agréables, je ne trouverois jamais à m'en occuper; ces délices que donne une contemplation pure & déſintéreſſée, & mon ame ne ſauroit s'exalter & planer ſur la nature, tant que je la ſens tenir aux liens de mon corps. D'ailleurs, ſans avoir eu jamais grande confiance à la médecine, j'en ai eu beaucoup à des Médecins que j'eſtimois,

que j'aimois, & à qui je laiſſois gouverner ma carcaſſe avec pleine autorité. Quinze ans d'expérience m'ont inſtruit à mes dépens; rentré maintenant ſous les ſeules loix de la nature, j'ai repris par elles ma premiere ſanté. Quand les Médecins n'auroient point contre moi d'aûtres griefs, qui pourroit s'étonner de leur haine ? Je ſuis la preuve vivante de la vanité de leur art, & de l'inutilité de leurs ſoins.

Non, rien de perſonnel, rien qui tienne à l'intérêt de mon corps ne peut occuper vraiment mon ame. Je ne médite, je ne rêve jamais plus délicieuſement que quand je m'oublie moi-même. Je ſens des extaſes, des raviſſemens inexprimables, à me fondre pour ainſi dire dans le ſyſtême des êtres, à m'identifier avec la nature entiere. Tant que les hommes furent mes freres, je me faiſois des projets de félicité terreſtre; ces projets étant toujours relatifs au tout, je ne pouvois étre heureux que de la félicité publique, & jamais l'idée d'un bonheur particulier n'a touché mon cœur, que quand j'ai vu mes freres ne chercher le leur que dans ma miſere. Alors pour ne les pas haïr il a bien fallu

les fuir ; alors me refugiant chez la mere commune, j'ai cherché dans ſes bras à me ſouſtraire aux atteintes de ſes enfans, je ſuis devenu ſolitaire, ou, comme ils diſent, inſociable & miſantrope, parce que la plus ſauvage ſolitude me paroît préférable à la ſociété des méchans, qui ne ſe nourrit que de trahiſons & de haine.

Forcé de m'abſtenir de penſer, de peur de penſer à mes malheurs malgré moi; forcé de contenir les reſtes d'une imagination riante, mais languiſſante, que tant d'angoiſſes pourroient effaroucher à la fin; forcé de tâcher d'oublier les hommes, qui m'accablent d'ignominie & d'outrages, de peur que l'indignation ne m'aigrît enfin contre eux; je ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même, parce que mon ame expanſive cherche malgré que j'en aye à étendre ſes ſentimens & ſon exiſtence ſur d'autres êtres, & je ne puis plus, comme autrefois, me jetter tête baiſſée dans ce vaſte océan de la nature, parce que mes facultés affoiblies & relâchées ne trouvent plus d'objets aſſez déterminés, aſſez fixes, aſſez à ma portée pour s'y attacher fortement, & que

je ne me ſens plus aſſez de vigueur pour nager dans le cahos de mes anciennes extaſes. Mes idées ne ſont preſque plus que des ſenſations, & la ſphere de mon entendement ne paſſe pas les objets dont je ſuis immédiatement entouré.

Fuyant les hommes, cherchant la ſolitude, n'imaginant plus, penſant encore moins, & cependant doué d'un tempérament vif qui m'éloigne de l'apathie languiſſante & mélancolique, je commençai de m'occuper de tout ce qui m'entouroit, & par un inſtinct fort naturel, je donnai la préférence aux objets les plus agréables. Le regne minéral n'a rien en ſoi d'aimable & d'attrayant; ſes richeſſes enfermées dans le ſein de la terre, ſemblent avoir été éloignées des regards des hommes, pour ne pas tenter leur cupidité: elles ſont là comme en réſerve pour ſervir un jour de ſupplément aux véritables richeſſes, qui ſont plus à ſa portée, & dont il perd le goût à meſure qu'il ſe corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'induſtrie, la peine & le travail au ſecours de ſes miſeres; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans ſon centre, aux riſques de ſa vie, & aux dépens de ſa ſanté, des

biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offroit d'elle-même, quand il ſavoit en jouir. Il fuit le ſoleil & le jour, qu'il n'eſt plus digne de voir ; il s'enterre tout vivant, & fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumiere du jour. Là des carrieres, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée & de feu, ſuccedent aux douces images des travaux champêtres. Les viſages hâvres des malheureux qui languiſſent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux ciclopes, ſont le ſpectacle que l'appareil des mines ſubſtitue, au ſein de la terre, à celui de la verdure & des fleurs, du ciel azuré, des Bergers amoureux, & des Laboureurs robuſtes, ſur ſa ſurface.

Il eſt aiſé, je l'avoue, d'aller ramaſſant du ſable & des pierres, d'en remplir ſes poches & ſon cabinet, & de ſe donner avec cela les airs d'un Naturaliſte : mais ceux qui s'attachent & ſe bornent à ces ſortes de collections, ſont pour l'ordinaire de riches ignorans, qui ne cherchent à cela que le plaiſir de l'étalage. Pour profiter dans l'étude des minéraux, il faut être Chymiſte & Phy-

ſcien ; il faut faire des expériences pénibles & coûteuſes, travailler dans des laboratoires, dépenſer beaucoup d'argent & de tems, parmi le charbon, les creuſets, les fourneaux, les cornues, dans la fumée, & les vapeurs étouffantes, toujours au riſque de ſa vie, & ſouvent aux dépens de ſa ſanté. De tout ce triſte & fatiguant travail réſulte pour l'ordinaire beaucoup moins de ſavoir que d'orgueil ; & où eſt le plus médiocre Chymiſte, qui ne croye pas avoir pénétré toutes les grandes opérations de la nature, pour avoir trouvé, par haſard peut-être, quelques petites combinaiſons de l'art ?

Le regne animal eſt plus à notre portée & certainement mérite encore mieux d'être étudié ; mais enfin cette étude n'a-t-elle pas auſſi ſes difficultés, ſes embarras, ſes dégoûts & ſes peines ? ſur-tout pour un ſolitaire qui n'a ni dans ſes yeux, ni dans ſes travaux d'aſſiſtance à eſpérer de perſonne ; comment obſerver, diſſéquer, étudier, connoître, les oiſeaux dans les airs, les poiſſons dans les eaux, les quadrupedes plus légers que le vent, plus forts que l'homme, & qui

ne sont pas plus disposés à venir s'offrir à mes recherches, que moi de courir après eux pour les y soumettre de force? J'aurois donc pour ressource des escargots, des vers, des mouches, & je passerois ma vie à me mettre hors d'haleine pour courir après des papillons, à empaler de pauvres insectes, à disséquer des souris quand j'en pourrois prendre, ou les charognes des bêtes que par hasard je trouverois mortes. L'étude des animaux n'est rien sans l'anatomie; c'est par elle qu'on apprend à les classer, à distinguer les genres, les especes. Pour les étudier par leurs mœurs, par leurs caracteres, il faudroit avoir des volieres, des viviers, des ménageries; il faudroit les contraindre en quelque maniere que ce pût être à rester assemblés autour de moi; je n'ai le moyen de les tenir en captivité, ni l'agileté nécessaire pour les suivre dans leurs allures quand ils sont en liberté. Il faudra donc les étudier morts, les déchirer, les désosser, fouiller à loisir dans leurs entrailles palpitantes! Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique, des cadavres puans, de baveuses & livides

chairs, du ſang, des inteſtins dégoûtans, des ſquelettes affreux, des vapeurs peſtilentielles! Ce n'eſt pas-là, ſur ma parole que J. J. ira chercher ſes amuſemens.

Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruiſſeaux, boſquets, verdure, venez purifier mon imagination ſalie par tous ces hideux objets. Mon ame morte à tous les grands mouvemens ne peut plus s'affecter que par des objets ſenſibles; je n'ai plus que des ſenſations, & ce n'eſt plus que par elles que la peine ou le plaiſir peuvent m'atteindre ici-bas. Attiré par les riants objets qui m'entourent, je les conſidere, je les contemple, je les compare, j'apprends enfin à les claſſer, & me voilà tout d'un coup auſſi botaniſte qu'a beſoin de l'être celui qui ne veut étudier la nature que pour trouver ſans ceſſe de nouvelles raiſons de l'aimer.

Je ne cherche point à m'inſtruire : il eſt trop tard. D'ailleurs je n'ai jamais vu que tant de ſcience contribuât au bonheur de la vie; mais je cherche à me donner des amuſemens doux & ſimples que je puiſſe goûter ſans peine, & qui me diſtraiſent de mes

malheurs. Je n'ai ni dépenſe à faire, ni peine à prendre pour errer nonchalamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner, pour comparer leurs divers caracteres, pour marquer leurs rapports & leurs différences; enfin pour obſerver l'organiſation végétale de maniere à ſuivre la marche & le jeu de ces machines vivantes, à chercher quelquefois avec ſuccès leurs loix générales, la raiſon & la fin de leurs ſtructures diverſes, & à me livrer aux charmes de l'admiration reconnoiſſante, pour la main qui me fait jouir de tout cela.

Les plantes ſemblent avoir été ſemées avec profuſion ſur la terre comme les étoiles dans le ciel, pour inviter l'homme par l'attrait du plaiſir & de la curioſité à l'étude de la nature; mais les aſtres ſont placés loin de nous; il faut des connoiſſances préliminaires, des inſtrumens, des machines, de bien longues échelles pour les atteindre & les rapprocher à notre portée. Les plantes y ſont naturellement. Elle naiſſent ſous nos pieds, & dans nos mains pour ainſi dire, & ſi la petiteſſe de leurs parties eſſentielles les dérobe quelquefois à la ſimple vue, les inſtrumens

qui les y rendent ſont d'un beaucoup plus facile uſage que ceux de l'aſtronomie: La botanique eſt l'étude d'un oiſif & pareſſeux ſolitaire : une pointe & une loupe ſont tout l'appareil dont il a beſoin pour les obſerver. Il ſe promene, il erre librement d'un objet à l'autre, il fait la revue de chaque fleuravec intérêt & curioſité, & ſi-tôt qu'il commence à ſaiſir les loix de leur ſtructure, il goûte à les obſerver un plaiſir ſans peine, auſſi vif que s'il lui en coûtoit beaucoup. Il y a dans cette oiſeuſe occupation un charme qu'on ne ſent que dans le plein calme des paſſions, mais qui ſuffit ſeul alors pour rendre la vie heureuſe & douce : mais ſi-tôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité, ſoit pour remplir des places, ou pour faire des livres, ſi-tôt qu'on ne veut apprendre que pour inſtruire, qu'on n'herboriſe que pour devenir auteur, ou profeſſeur, tout ce doux charme s'évanouit; on ne voit plus dans les plantes que des inſtrumens de nos paſſions, on ne trouve plus aucun vrai plaiſir dans leur étude, on ne veut plus ſavoir, mais montrer qu'on ſait; & dans les

bois on n'eſt que ſur le théâtre du monde, occupé du ſoin de s'y faire admirer; ou bien ſe bornant à la botanique de cabinet & de jardin tout au plus, au lieu d'obſerver les végétaux dans la nature, on ne s'occupe que de ſyſtêmes & de méthodes; matiere éternelle de diſpute qui ne fait pas connoître une plante de plus, & ne jette aucune véritable lumiere ſur l'hiſtoire naturelle & le regne végétal. De-là les haines, les jalouſies que la concurrence de célébrité excite chez les botaniſtes auteurs, autant & plus que chez les autres ſavans. En dénaturant cette aimable étude, ils la tranſplantent au milieu des villes & des académies, où elle ne dégénere pas moins que les plantes exotiques dans les jardins des curieux.

Des diſpoſitions bien différentes ont fait pour moi de cette étude une eſpece de paſſion qui remplit le vide de toutes celles que je n'ai plus. Je gravis les rochers, les montagnes, je m'enfonce dans les vallons, dans les bois pour me dérober autant qu'il eſt poſſible au ſouvenir des hommes, & aux atteintes des méchans. Il me ſem-

ble que ſous les ombrages d'une forêt, je ſuis oublié, libre & paiſible comme ſi je n'avois plus d'ennemis, ou que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes comme il les éloigne de mon ſouvenir; & je m'imagine dans ma bêtiſe, qu'en ne penſant point à eux, ils ne penſeront point à moi. Je trouve une ſi grande douceur dans cette illuſion que je m'y livrerois tout entier ſi ma ſituation, ma foibleſſe & mes beſoins me le permettoient. Plus la ſolitude où je vis alors eſt profonde, plus il faut que quelque objet en rempliſſe le vide, & ceux que mon imagination me refuſe ou que ma mémoire repouſſe ſont ſuppléés par les productions ſpontanées que la terre non forcée par les hommes, offre à mes yeux de toutes parts. Le plaiſir d'aller dans un déſert chercher de nouvelles plantes, couvre celui d'échapper à mes perſécuteurs; & parvenu dans des lieux où je ne vois nulles traces d'hommes, je reſpire plus à mon aiſe comme dans un aſyle où leur haine ne me pourſuit plus.

Je me rappellerai toute ma vie une herboriſation que je fis un jour du

côté de la Robaila, montagne du justicier *Clerc.* J'étois seul, je m'enfonçai dans les anfractuosités de la montagne, & de bois en bois, de roche en roche, je parvins à un réduit si caché que je n'ai vu de ma vie un aspect plus sauvage. De noirs sapins entremêlés de hêtres prodigieux, dont plusieurs tombés de vieillesses & entrelacés les uns dans les autres, fermoient ce réduit de barrieres impénétrables; quelques intervalles que laissoit cette sombre enceinte n'offroient au-delà que des roches coupées à pic & d'horribles précipices que je n'osois regarder qu'en me couchant sur le ventre. Le Duc, la Chevêche & l'Orfraye faisoient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne, quelques petits oiseaux rares, mais familiers, tempéroient cependant l'horreur de cette solitude; là je trouvai la Dentaire *heptaphyllos*, le *Ciclamen*, le *Nidus avis*, le grand *Laserpitium* & quelques autres plantes qui me charmerent & m'amuserent long-tems: mais insensiblement dominé par la forte impression des objets, j'oubliai la botanique & les plantes, je m'assis sur des oreilliers de *Lycopo-*

dium & de Mousses, & je me mis à rêver plus à mon aise en pensant que j'étois-là dans un refuge ignoré de tout l'univers où les persécuteurs ne me déterreroient pas. Un mouvement d'orgueil se mêla bientôt à cette rêverie. Je me comparois à ces grands voyageurs qui découvrent une isle déserte, & je me disois avec complaisance, sans doute je suis le premier mortel qui ait pénétré jusqu'ici; je me regardois presque comme un autre Colomb. Tandis que je me pavanois dans cette idée, j'entendis peu loin de moi, un certain cliquetis que je crus reconnoître; j'écoute: le même bruit se répète & se multiplie. Surpris & curieux, je me leve, je perce à travers un fourré de broussailles du côté d'où venoit le bruit; & dans une combe à vingt pas du lieu même où je croyois être parvenu le premier, j'apperçois une manufacture de bas.

Je ne saurois exprimer l'agitation confuse & contradictoire que je sentis dans mon cœur à cette découverte. Mon premier mouvement fut un sentiment de joie de me retrouver parmi des humains où je m'étois cru totale-

ment ſeul : mais ce mouvement plus rapide que l'éclair, fit bientôt place à un ſentiment douloureux plus durable, comme ne pouvant dans les antres mêmes des Alpes, échapper aux cruelles mains des hommes acharnés à me tourmenter. Car j'étois bien ſûr qu'il n'y avoit peut-être pas deux hommes dans cette fabrique qui ne fuſſent initiés dans le complot dont le prédicant Montmollin s'étoit fait le chef, & qui tiroit de plus loin ſes premiers mobiles. Je me hâtai d'écarter cette triſte idée & je finis par rire en moi-même, & de ma vanité puérile, & de la maniere comique dont j'en avois été puni.

Mais en effet, qui jamais eût dû s'attendre à trouver une manufacture dans un précipice ! Il n'y a que la Suiſſe au monde qui préſente ce mélange de la nature ſauvage, & de l'induſtrie humaine. La Suiſſe entiere n'eſt pour ainſi dire qu'une grande Ville dont les rues larges & longues plus que celles de St. Antoine, ſont ſemées de forêts, coupées de montagnes, & dont les maiſons éparſes & iſolées ne communiquent entr'elles que par des jar-

dins anglois. Je me rappellai à ce fujet une autre herborifation que *Du Peyrou*, *Defcherny*, le Colonel *Pury*, le Jufticier *Clerc* & moi avions faite il y avoit quelque tems fur la montagne de Chafferon, du fommet de laquelle on découvre fept lacs. On nous dit qu'il n'y avoit qu'une feule maifon fur cette montagne, & nous n'euffions furement pas deviné la profeffion de celui qui l'habitoit fi l'on n'eût ajouté que c'étoit un Libraire, & qui même faifoit fort bien fes affaires dans le pays (*). Il me femble qu'un feul fait de cette efpece fait mieux connoître la Suiffe que toutes les defcriptions des voyageurs.

En voici une autre de même nature, ou à peu-près qui ne fait pas moins connoître un peuple fort différent. Durant mon féjour à Grenoble je faifois fouvent de petites herborifations hors de la Ville avec le fieur *Bovier*, Avocat de ce pays-là, non pas qu'il aimât ni fût la botanique, mais parce

(*) C'eft, fans doute, la reffemblance des noms qui a entraîné M. Rouffeau à appliquer l'anecdote du Libraire à *Chafferon*, au lieu de *Chafferal*, autre montagne très-élevée fur les frontieres de la Principauté de Neufchatel.

que s'étant fait mon garde de la manche, il se faisoit, autant que la chose étoit possible, une loi de ne pas me quitter d'un pas. Un jour nous nous promenions le long de l'Isere, dans un lieu tout plein de saules épineux. Je vis sur ces arbrisseaux des fruits mûrs, j'eus la curiosité d'en goûter, & leur trouvant une petite acidité très-agréable, je me mis à manger de ces grains pour me rafraîchir; le sieur *Bovier* se tenoit à côté de moi sans m'imiter & sans rien dire. Un de ses amis survint qui me voyant picorer ces grains, me dit: eh! Monsieur, que faites-vous là? ignorez-vous que ce fruit empoisonne? Ce fruit empoisonne, m'écriai-je tout surpris! Sans doute, reprit-il, & tout le monde sait si bien cela, que personne dans le pays ne s'avise d'en goûter. Je regardois le sieur *Bovier* & je lui dis, pourquoi donc ne m'avertissiez-vous pas? Ah, Monsieur, me répondit-il d'un ton respectueux, je n'osois pas prendre cette liberté. Je me mis à rire de cette humilité Dauphinoise, en discontinuant néanmoins ma petite collation. J'étois persuadé,

comme je le ſuis encore, que toute production naturelle agréable au goût, ne peut-être nuiſible au corps, ou ne l'eſt du moins que par ſon excès. Cependant j'avoue que je m'écoutai un peu tout le reſte de la journée: mais j'en fus quitte pour un peu d'inquiétude; je ſoupai très-bien, dormis mieux & me levai le matin en parfaite ſanté, après avoir avalé la veille, quinze ou vingt grains de ce terrible *hippophæe*, qui empoiſonne, à très-petite doſe, à ce que tout le monde me dit à Grenoble le lendemain. Cette aventure me parut ſi plaiſante, que je ne me la rappelle jamais ſans rire de la ſinguliere diſcrétion de M. l'Avocat *Bovier*.

Toutes mes courſes de botanique, les diverſes impreſſions du local des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidens qui s'y ſont mêlés, tout cela m'a laiſſé des impreſſions qui ſe renouvellent par l'aſpect des plantes herboriſées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux payſages, ces forêts, ces lacs, ces boſquets, ces rochers, ces montagnes, dont l'aſpect a toujours touché

mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuſes contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier, & bientôt il m'y tranſporte. Les fragmens des plantes que j'y ai cueillies ſuffiſent pour me rappeller tout ce magnifique ſpectacle. Cet herbier eſt pour moi un journal d'herboriſations, qui me les fait recommencer avec un nouveau charme, & produit l'effet d'un optique qui les peindroit de rechef à mes yeux.

C'eſt la chaîne des idées acceſſoires qui m'attache à la botanique. Elle raſſemble & rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent davantage ; les prés, les eaux, les bois, la ſolitude, la paix ſur-tout, & le repos qu'on trouve au milieu de tout cela, ſont retracés par elle inceſſamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les perſécutions des hommes, leur haine, leur mépris, leurs outrages, & tous les maux dont ils ont payé mon tendre & ſincere attachement pour eux. Elle me tranſporte dans des habitations paiſibles, au milieu de gens ſimples & bons, tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle

me rappelle & mon jeune âge, & mes innocens plaiſirs, elle m'en fait jouir de rechef, & me rend heureux bien ſouvent encore, au milieu du plus triſte ſort qu'ait ſubi jamais un mortel.





HUITIEME PROMENADE.

EN méditant ſur les diſpoſitions de mon ame dans toutes les ſituations de ma vie, je ſuis extrêmement frappé de voir ſi peu de proportion entre les diverſes combinaiſons de ma deſtinée, & les ſentimens habituels de bien ou mal-être dont elles m'ont affecté. Les divers intervalles de mes courtes proſpérités ne m'ont laiſſé preſqu'aucun ſouvenir agréable de la maniere intime & permanente dont elles m'ont affecté ; & au contraire dans toutes les miſeres de ma vie, je me ſentois conſtamment rempli de ſentimens tendres, touchans, délicieux, qui, verſant un baume ſalutaire ſur les bleſſures de mon cœur navré, ſembloient en convertir la douleur en volupté, & dont l'aimable ſouvenir me revient ſeul, dégagé de celui des maux que j'éprouvois en même-tems. Il me ſemble que j'ai plus goûté la douceur de l'exiſtence ; que j'ai réellement plus vécu quand mes ſenti-

mens resserrés, pour ainsi dire, autour de mon cœur par ma destinée, n'alloient point s'évaporant au-dehors, sur tous les objets de l'estime des hommes qui en méritent si peu par eux-mêmes; & qui font l'unique occupation des gens que l'on croit heureux.

Quand tout étoit dans l'ordre autour de moi; quand j'étois content de tout ce qui m'entouroit & de la sphere dans laquelle j'avois à vivre, je la remplissois de mes affections. Mon ame expansive s'étendoit sur d'autres objets. Et toujours attiré loin de moi par des goûts de mille especes, par des attachemens aimables qui sans cesse occupoient mon cœur, je m'oublioiș en quelque façon moi-même, j'étois tout entier à ce qui m'étoit étranger, & j'éprouvois dans la continuelle agitation de mon cœur, toute la vicissitude des choses humaines. Cette vie orageuse ne me laissoit ni paix au-dedans, ni repos au-dehors. Heureux en apparence, je n'avois pas un sentiment qui pût soutenir l'épreuve de la réflexion, & dans lequel je pusse vraiment me complaire. Jamais

je n'étois parfaitement content ni d'autrui ni de moi-même. Le tumulte du monde m'étourdiſſoit, la ſolitude m'ennuyoit; j'avois ſans ceſſe beſoin de changer de place, & je n'étois bien nulle part. J'étois fêté pourtant, bien voulu, bien reçu, careſſé partout; je n'avois pas un ennemi, pas un malveuillant, pas un envieux; comme on ne cherchoit qu'à m'obliger, j'avois ſouvent le plaiſir d'obliger moi-même beaucoup de monde; & ſans bien, ſans emploi, ſans fauteurs, ſans grands talens bien développés ni bien connus, je jouiſſois des avantages attachés à tout cela, & je ne voyois perſonne dans aucun état dont le ſort me parût préférable au mien. Que me manquoit-il donc pour être heureux? je l'ignore; mais je ſais que je ne l'étois pas. Que me manque-t-il aujourd'hui pour être le plus infortuné des mortels? rien de tout ce que les hommes ont pu mettre du leur pour cela. Hé bien! dans cet état déplorable, je ne changerois pas encore d'être & de deſtinée contre le plus fortuné d'entr'eux, & j'aime encore mieux être moi dans toute ma miſere,

que d'être aucun de ces gens-là dans toute leur prosperité. Réduit à moi seul, je me nourris, il est vrai, de ma propre substance, mais elle ne s'épuise pas; je me suffis à moi-même, quoique je rumine, pour ainsi dire, à vide, & que mon imagination tarie, & mes idées éteintes ne fournissent plus d'alimens à mon cœur. Mon ame offusquée, obstruée par mes organes, s'affaisse de jour en jour, &, sous le poids de ces lourdes masses, n'a plus assez de vigueur pour s'élancer comme autrefois hors de sa vieille enveloppe.

C'est à ce retour sur nous-mêmes, que nous force l'adversité ; & c'est peut-être là ce qui la rend le plus insupportable à la plupart des hommes. Pour moi qui ne trouve à me reprocher que des fautes, j'en accuse ma foiblesse, & je me console, car jamais mal prémédité n'approcha de mon cœur.

Cependant à moins d'être stupide, comment contempler un moment ma situation, sans la voir aussi horrible qu'ils l'ont rendue, & sans périr de douleur & de désespoir. Loin de cela, moi le plus sensible des êtres, je la

contemple & ne m'en émeus pas; & ſans combats, ſans efforts ſur moi-même, je me vois preſque avec indifférence dans un état dont nul autre homme, peut-être, ne ſupporteroit l'aſpect ſans effroi.

Comment en ſuis-je venu là? car j'étois bien loin de cette diſpoſition paiſible au premier ſoupçon du complot dont j'étois enlaſſé depuis longtems ſans m'en être aucunement apperçu. Cette découverte nouvelle me bouleverſa. L'infamie & la trahiſon me ſurprirent au dépourvu. Quelle ame honnête eſt préparée à de tels genres de peines? Il faudroit les mériter pour les prévoir. Je tombai dans tous les piéges qu'on creuſa ſous mes pas. L'indignation, la fureur, le délire s'emparerent de moi: je perdis la tramontane. Ma tête ſe bouleverſa, & dans les ténébres horribles où l'on n'a ceſſé de me tenir plongé, je n'apperçus plus ni lueur pour me conduire, ni appui, ni priſe où je puſſe me tenir ferme, & réſiſter au déſeſpoir qui m'entraînoit.

Comment vivre heureux & tranquille dans cet état affreux? J'y ſuis

pourtant encore & plus enfoncé que jamais, & j'y ai retrouvé le calme & la paix, & j'y vis heureux & tranquille; & j'y ris des incroyables tourmens que mes perſécuteurs ſe donnent ſans ceſſe, tandis que je reſte en paix, occupé de fleurs, d'étamines, & d'enfantillages, & que je ne ſonge pas même à eux.

Comment s'eſt fait ce paſſage? naturellement, inſenſiblement, & ſans peine. La premiere ſurpriſe fut épouvantable. Moi qui me ſentois digne d'amour & d'eſtime; moi qui me croyois honoré, chéri comme je méritois de l'être, je me vis traveſti tout d'un coup en un monſtre affreux tel qu'il n'en exiſta jamais. Je vois toute une génération ſe précipiter toute entiere dans cette étrange opinion, ſans explication, ſans doute, ſans honte, & ſans que je puiſſe parvenir à ſavoir jamais la cauſe de cette étrange révolution. Je me débattis avec violence & ne fis que mieux m'enlacer. Je voulus forcer mes perſécuteurs à s'expliquer avec moi; ils n'avoient garde. Après m'être long-tems tourmenté ſans ſuccès, il fallut bien prendre haleine. Cepen-

dant j'efpérois toujours, je me difois: un aveuglement fi ftupide, une fi abfurde prévention ne fauroit gagner tout le genre humain. Il y a des hommes de fens qui ne partagent pas le délire; il y a des ames juftes qui déteftent la fourberie & les traîtres. Cherchons, je trouverai peut être enfin un homme; fi je le trouve, ils font confondus. J'ai cherché vainement; je ne l'ai point trouvé. La ligue eft univerfelle, fans exception, fans retour, & je fuis fûr d'achever mes jours dans cette affreufe profcription, fans jamais en pénétrer le myftere.

C'eft dans cet état déplorable qu'àprès de longues angoiffes, au lieu du défefpoir qui fembloit devoir être enfin mon partage, j'ai retrouvé la férénité, la tranquillité, la paix, le bonheur même puifque chaque jour de ma vie me rappelle avec plaifir celui de la veille, & que je n'en defire point d'autre pour le lendemain.

D'où vient cette différence? d'une feule chofe; c'eft que j'ai appris à porter le joug de la néceffité fans murmure. C'eft que je m'efforçois de tenir encore à mille chofes, & que toutes ces prifes

m'ayant ſucceſſivement échappé, réduit à moi ſeul, j'ai repris enfin mon aſſiette. Preſſé de tous cotés, je demeure en équilibre, parce que je ne m'attache plus à rien, je ne m'appuye que ſur moi.

Quand je m'élevois avec tant d'ardeur contre l'opinion, je portois encore ſon joug, ſans que je m'en apperçuſſe. On veut être eſtimé des gens qu'on eſtime, & tant que je pus juger avantageuſement des hommes ou du moins de quelques hommes, les jugemens qu'ils portoient de moi ne pouvoient m'être indifférens. Je voyois que ſouvent les jugemens du public ſont équitables; mais je ne voyois pas que cette équité même étoit l'effet du haſard, que les regles ſur leſquelles les hommes fondent leurs opinions ne ſont tirées que de leurs paſſions ou de leurs préjugés, qui en ſont l'ouvrage, & que lors même qu'ils jugent bien, ſouvent encore ces bons jugemens naiſſent d'un mauvais principe, comme lorſqu'ils feignent d'honorer en quelque ſuccès le mérite d'un homme, non par eſprit de juſtice, mais pour ſe donner un air impartial, en calom-

niant tout à leur aiſe le même homme ſur d'autres points.

Mais quand après de ſi longues & vaines recherches, je les vis tous reſter ſans exception dans le plus inique & abſurde ſyſtême que l'eſprit infernal pût inventer; quand je vis qu'à mon égard la raiſon étoit bannie de toutes les têtes & l'équité de tous les cœurs; quand je vis une génération frénétique ſe livrer toute entiere à l'aveugle fureur de ſes guides contre un infortuné qui jamais ne fit, ne voulut, ne rendit de mal à perſonne; quand après avoir vainement cherché un homme, il fallut éteindre enfin ma lanterne, & m'écrier, il n'y en a plus; alors je commençai à me voir ſeul ſur la terre, & je compris que mes contemporains n'étoient par rapport à moi, que des êtres méchaniques, qui n'agiſſoient que par impulſion, & dont je ne pouvois calculer l'action que par les loix du mouvement. Quelque intention, quelque paſſion que j'euſſe pu ſuppoſer dans leurs ames, elles n'auroient jamais expliqué leur conduite à mon égard, d'une façon que je puſſe entendre. C'eſt ainſi que leurs diſpoſitions inté-

rieures cesserent d'être quelque chose pour moi. Je ne vis plus en eux que des masses différemment mues, dépourvues à mon égard de toute moralité.

Dans tous les maux qui nous arrivent, nous regardons plus à l'intention qu'à l'effet. Une tuile qui tombe d'un toît peut nous blesser davantage, mais ne nous navre pas tant qu'une pierre lancée à dessein par une main malveuillante. Le coup porte à faux quelquefois, mais l'intention ne manque jamais son atteinte. La douleur matérielle est ce qu'on sent le moins dans les atteintes de la fortune ; & quand les infortunés ne savent à qui s'en prendre de leurs malheurs, ils s'en prennent à la destinée qu'ils personnifient, & à laquelle ils prêtent des yeux & une intelligence pour les tourmenter à dessein. C'est ainsi qu'un joueur dépité par ses pertes, se met en fureur sans savoir contre qui. Il imagine un sort qui s'acharne à dessein contre lui pour le tourmenter ; & trouvant un aliment à sa colere, il s'anime & s'enflamme contre l'ennemi qu'il s'est créé. L'homme sage qui ne voit dans tous

les malheurs qui lui arrivent que les coups de l'aveugle néceſſité, n'a point ces agitations inſenſées; il crie dans ſa douleur, mais ſans emportement, ſans colere, il ne ſent du mal dont il eſt la proie, que l'atteinte matérielle; & les coups qu'il reçoit ont beau bleſſer ſa perſonne, pas un n'arrive juſqu'à ſon cœur.

C'eſt beaucoup que d'en être venu là, mais ce n'eſt pas tout. Si l'on s'arrête, c'eſt bien avoir coupé le mal, mais c'eſt avoir laiſſé la racine. Car cette racine n'eſt pas dans les êtres qui nous ſont étrangers, elle eſt en nous-mêmes, & c'eſt-là qu'il faut travailler pour l'arracher tout-à-fait. Voilà ce que je ſentis parfaitement dès que je commençai de revenir à moi. Ma raiſon ne me montrant qu'abſurdités dans toutes les explications que je cherchois à donner à ce qui m'arrive, je compris que les cauſes, les inſtrumens, les moyen de tout cela m'étant inconnus & inexplicables, devoient être nuls pour moi; que je devois regarder tous les détails de ma deſtinée, comme autant d'actes d'une pure fatalité, où je ne devois ſuppoſer ni direction, ni in-

tention, ni cauſe morale; qu'il falloit m'y ſoumettre ſans raiſonner & ſans regimber, parce que cela étoit inutile; que tout ce que j'avois à faire encore ſur la terre étant de m'y regarder comme un être purement paſſif, je ne devois point uſer, à réſiſter inutilement à ma deſtinée, la force qui me reſtoit pour la ſupporter. Voilà ce que je me diſois; ma raiſon, mon cœur y acquieſçoient, & néanmoins je ſentois ce cœur murmurer encore. D'où venoit ce murmure? Je le cherchai, je le trouvai; il venoit de l'amour propre qui après s'être indigné contre les hommes, ſe ſoulevoit encore contre la raiſon.

Cette découverte n'étoit pas ſi facile à faire qu'on pourroit croire, car un innocent perſécuté prend long-tems pour un pur amour de la juſtice l'orgueil de ſon petit individu. Mais auſſi la véritable ſource une fois bien connue, eſt facile à tarir ou du moins à détourner. L'eſtime de ſoi-même eſt le plus grand mobile des ames fieres, l'amour propre fertile en illuſions ſe déguiſe & ſe fait prendre pour cette eſtime; mais quand la fraude enfin ſe

découvre, & que l'amour-propre ne peut plus ſe cacher, dès-lors il n'eſt plus à craindre; & quoiqu'on l'étouffe avec peine, on le ſubjugue au moins aiſément.

Je n'eus jamais beaucoup de pente à l'amour-propre. Mais cette paſſion factice s'étoit exaltée en moi dans le monde, & ſur-tout quand je fus auteur; j'en avois peut-être encore moins qu'un autre, mais j'en avois prodigieuſement. Les terribles leçons que j'ai reçues l'ont bientôt renfermé dans ſes premieres bornes; il commença par ſe révolter contre l'injuſtice, mais il a fini par la dédaigner : en ſe repliant ſur mon ame, en coupant les relations extérieures qui le rendent exigeant, en renonçant aux comparaiſons, aux préférences, il s'eſt contenté que je fuſſe bon pour moi; alors redevenant amour de moi-même, il eſt rentré dans l'ordre de la nature, & m'a délivré du joug de l'opinion.

Dès-lors j'ai retrouvé la paix de l'ame, & preſque la félicité. Car dans quelque ſituation qu'on ſe trouve, ce n'eſt que par lui qu'on eſt conſtamment malheureux. Quand il ſe taît, & que la raiſon parle, elle nous con-

ſole enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. Elle les anéantit même, autant qu'ils n'agiſſent pas immédiatement ſur nous ; car on eſt ſûr alors d'éviter leurs plus poignantes atteintes en ceſſant de s'en occuper. Ils ne ſont rien pour celui qui n'y penſe pas. Les offenſes, les vengeances, les paſſe-droits, les outrages, les injuſtices ne ſont rien pour celui qui ne voit dans les maux qu'il endure, que le mal même & non pas l'intention, pour celui dont la place ne dépend pas dans ſa propre eſtime de celle qu'il leur plaît aux autres de lui accorder. De quelque façon que les hommes veuillent me voir, ils ne ſauroient changer mon être ; & malgré leur puiſſance, & malgré toutes leurs ſourdes intrigues, je continuerai, quoi qu'ils faſſent, d'être en dépit d'eux ce que je ſuis. Il eſt vrai que leurs diſpoſitions à mon égard influent ſur ma ſituation réelle. La barriere qu'ils ont miſe entr'eux & moi m'ôte toute reſſource de ſubſiſtance & d'aſſiſtance dans ma vieilleſſe & mes beſoins. Elle me rend l'argent même inutile, puiſqu'il ne peut me procurer les ſervices qui me

ſont néceſſaires, il n'y a plus ni commerce, ni ſecours réciproque, ni correſpondance entre eux & moi. Seul au milieu d'eux, je n'ai que moi ſeul pour reſſource, & cette reſſource eſt bien foible à mon âge & dans l'état où je ſuis. Ces maux ſont grands, mais ils ont perdu ſur moi toute leur force, depuis que j'ai ſu les ſupporter ſans m'en irriter. Les points où le vrai beſoin ſe fait ſentir ſont toujours rares. La prévoyance & l'imagination les multiplient, & c'eſt par cette continuité de ſentimens qu'on s'inquiéte & qu'on ſe rend malheureux. Pour moi j'ai beau ſavoir que je ſouffrirai demain, il me ſuffit de ne pas ſouffrir aujourd'hui pour être tranquille. Je ne m'affecte point du mal que je prévois, mais ſeulement de celui que je ſens, & cela le réduit à très-peu de choſe. Seul, malade & délaiſſé dans mon lit, j'y peux mourir d'indigence, de froid & de faim, ſans que perſonne s'en mette en peine. Mais qu'importe ſi je ne m'en mets pas en peine moi-même, & ſi je m'affecte auſſi peu que les autres de mon deſtin quel qu'il ſoit. N'eſt-ce rien ſur-tout à mon âge que

d'avoir appris à voir la vie & la mort, la maladie & la ſanté, la richeſſe & la miſere, la gloire & la diffamation avec la même indifférence? Tous les autres vieillards s'inquiétent de tout, moi je ne m'inquiéte de rien; quoi qu'il puiſſe arriver tout m'eſt indifférent, & cette indifférence n'eſt pas l'ouvrage de ma ſageſſe, elle eſt celui de mes ennemis, & devient une compenſation des maux qu'ils me font. En me rendant inſenſible à l'adverſité, ils m'ont fait plus de bien, que s'ils m'euſſent épargné ſes atteintes. En ne l'éprouvant pas je pouvois toujours la craindre, au lieu qu'en la ſubjuguant, je ne la crains plus.

Cette diſpoſition me livre au milieu des traverſes de ma vie, à l'incurie de mon naturel, preſqu'auſſi pleinement que ſi je vivois dans la plus complette proſpérité. Hors les courts momens où je ſuis rappellé par la préſence des objets aux plus douloureuſes inquiétudes, tout le reſte du tems, livré par mes penchans aux affections qui m'attirent, mon cœur ſe nourrit encore des ſentimens pour leſquels il étoit né, & j'en jouis avec les étres imaginaires qui

les produiſent, & qui les partagent, comme ſi ces êtres exiſtoient réellement. Ils exiſtent pour moi qui les ai créés, & je ne crains ni qu'ils me trahiſſent ni qu'ils m'abandonnent. Ils dureront autant que mes malheurs mêmes & ſuffiront pour me les faire oublier.

Tout me ramene à la vie heureuſe & douce pour laquelle j'étois né ; je paſſe les trois quarts de ma vie, ou occupé d'objets inſtructifs & même agréables, auxquels je livre avec délices mon eſprit & mes ſens; ou avec les enfans de mes fantaiſies que j'ai créés ſelon mon cœur, & dont le commerce en nourrit les ſentimens; ou avec moi ſeul, content de moi-même & déjà plein du bonheur que je ſens m'être dû. En tout ceci l'amour de moi-même fait toute l'œuvre, l'amour-propre n'y entre pour rien. Il n'en eſt pas ainſi des triſtes momens que je paſſe encore au milieu des hommes, jouet de leurs careſſes traîtreſſes, de leurs complimens empoulés & dériſoires, de leur mielleuſe malignité. De quelque façon que je m'y ſuis pu prendre, l'amour-propre alors fait ſon jeu. La haine & l'animoſité que je vois dans leurs cœurs, à travers cette

groffiere enveloppe, déchirent le mien de douleur, & l'idée d'être ainfi fottement pris pour dupe, ajoute encore à cette douleur un dépit très-puérile, fruit d'un fot amour-propre dont je fens toute la bétife, mais que je ne puis fubjuguer. Les efforts que j'ai faits pour m'aguerrir à ces regards infultans & moqueurs, font incroyables. Cent fois j'ai paffé par les promenades publiques & par les lieux les plus fréquentés, dans l'unique deffein de m'exercer à ces cruelles lutes. Nonfeulement je n'y ai pu parvenir, mais je n'ai même rien avancé; & tous mes pénibles, mais vains efforts, m'ont laiffé tout auffi facile à troubler, à navrer, & à indigner qu'auparavant.

Dominé par mes fens, quoi que je puiffe faire, je n'ai jamais fu réfifter à leurs impreffions, & tant que l'objet agit fur eux, mon cœur ne ceffe d'en être affecté; mais ces affections paffageres ne durent qu'autant que la fenfation qui les caufe. La préfence de l'homme haineux m'affecte violemment; mais fitôt qu'il difparoît, l'impreffion ceffe; à l'inftant que je ne le vois plus, je n'y penfe plus. J'ai beau

ſavoir qu'il va s'occuper de moi, je ne ſaurois m'occuper de lui. Le mal que je ne ſens point actuellement ne m'affecte en aucune ſorte, le perſécuteur que je ne vois point eſt nul pour moi. Je ſens l'avantage que cette poſition donne à ceux qui diſpoſent de ma deſtinée. Qu'ils en diſpoſent donc tout à leur aiſe. J'aime encore mieux qu'ils me tourmentent ſans réſiſtance, que d'être forcé de penſer à eux pour me garantir de leurs coups.

Cette action de mes ſens ſur mon cœur fait le ſeul tourment de ma vie. Les lieux où je ne vois perſonne, je ne penſe plus à ma deſtinée. Je ne la ſens plus, je ne ſouffre plus. Je ſuis heureux & content ſans diverſion, ſans obſtacle. Mais j'échappe rarement à quelque atteinte ſenſible; & lorſque j'y penſe le moins, un geſte, un regard ſiniſtre que j'apperçois, un mot envenimé que que j'entends, un malveuillant que je rencontre, ſuffit pour me bouleverſer. Tout ce que je puis faire en pareil cas eſt d'oublier bien vîte & de fuir. Le trouble de mon cœur diſparoît avec l'objet qui l'a cauſé, & je rentre dans le calme auſſi-tôt que je ſuis ſeul. Ou ſi

quelque chose m'inquiéte, c'est la crainte de rencontrer sur mon passage quelque nouveau sujet de douleur. C'est-là ma seule peine; mais elle suffit pour altérer mon bonheur. Je loge au milieu de Paris. En sortant de chez moi je soupire après la campagne & la solitude, mais il faut l'aller chercher si loin, qu'avant de pouvoir respirer à mon aise, je trouve en mon chemin mille objets qui me serrent le cœur, & la moitié de la journée se passe en angoisses, avant que j'aye atteint l'asyle que je vais chercher. Heureux du moins quand on me laisse achever ma route. Le moment où j'échappe au cortege des méchans est délicieux, & si-tôt que je me vois sous les arbres, au milieu de la verdure, je crois me voir dans le paradis terrestre, & je goûte un plaisir interne aussi vif que si j'étois le plus heureux des mortels.

Je me souviens parfaitement que durant mes courtes prospérités, ces mêmes promenades solitaires qui me sont aujourd'hui si délicieuses, m'étoient insipides & ennuyeuses. Quand j'étois chez quelqu'un à la campagne, le besoin de faire de l'exercice & de

respirer le grand air, me faisoit souvent sortir seul, & m'échappant comme un voleur, je m'allois promener dans le parc ou dans la campagne. Mais loin d'y trouver le calme heureux que j'y goûte aujourd'hui, j'y portois l'agitation des vaines idées qui m'avoient occupé dans le salon, le souvenir de la compagnie que j'y avois laissée m'y suivoit. Dans la solitude, les vapeurs de l'amour-propre & le tumulte du monde ternissoient à mes yeux la fraîcheur des bosquets, & troubloient la paix de la retraite. J'avois beau fuir au fond des bois, une foule importune m'y suivoit par-tout, & violoit pour moi toute la nature. Ce n'est qu'après m'être détaché des passions sociales & de leur triste cortege, que je l'ai retrouvée avec tous ses charmes.

Convaincu de l'impossibilité de contenir ces premiers mouvemens involontaires, j'ai cessé tous mes efforts pour cela. Je laisse, à chaque atteinte, mon sang s'allumer, la colere & l'indignation s'emparer de mes sens; je cede à la nature cette premiere explosion que toutes mes forces ne pourroient arrêter ni suspendre. Je tâche seulement

touchoit mon cœur. Je m'arrêtois quelquefois, ſans y prendre garde, à regarder les petits manéges de ces bonnes gens, & je me ſentois ſoupirer ſans ſavoir pourquoi. J'ignore ſi l'on m'a vu ſenſible à ce petit plaiſir, & ſi l'on a voulu me l'ôter encore; mais au changement que j'apperçois ſur les phyſionomies à mon paſſage, & à l'air dont je ſuis regardé, je ſuis bien forcé de comprendre qu'on a pris grand ſoin de m'ôter cet incognito. La même choſe m'eſt arrivée d'une façon plus marquée encore aux Invalides. Ce bel établiſſement m'a toujours intéreſſé. Je ne vois jamais ſans attendriſſement & vénération ces groupes de bons vieillards, qui peuvent dire comme ceux de Lacédémone :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans, & hardis.

Une de mes promenades favorites, étoit autour de l'Ecole Militaire, & je rencontrois avec plaiſir çà & là quelques Invalides qui, ayant conſervé l'ancienne honnêteté militaire, me ſaluoient en paſſant. Ce ſalut, que mon cœur leur rendoit au centuple, me flattoit & augmentoit le plaiſir que j'avois à les voir.

Comme je ne ſais rien cacher de ce qui me touche, je parlois ſouvent des Invalides & de la façon dont leur aſpect m'affectoit. Il n'en fallut pas davantage. Au bout de quelque tems je m'apperçus que je n'étois plus un inconnu pour eux, ou plutôt que je le leur étois bien davantage, puiſqu'ils me voyoient du même œil que fait le public. Plus d'honnêteté, plus de ſalutation. Un air repouſſant, un regard farouche avoit ſuccédé à leur premiere urbanité. L'ancienne franchiſe de leur métier ne leur laiſſant pas comme aux autres, couvrir leur animoſité d'un maſque ricaneur & traître, ils me montrerent tout ouvertement la plus violente haine; & tel eſt l'excès de ma miſere, que je ſuis forcé de diſtinguer dans mon eſtime ceux qui me déguiſent le moins leur fureur.

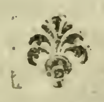
Depuis lors je me promene avec moins de plaiſir du côté des Invalides; cependant comme mes ſentimens pour eux ne dépendent pas des leurs pour moi, je ne vois jamais ſans reſpect & ſans intérêt, ces anciens défenſeurs de leur patrie: mais il m'eſt bien dur de me voir ſi mal payé de leur part, de la juſtice que je leur rends. Quand par

hasard j'en rencontre quelqu'un qui a échappé aux instructions communes, ou qui, ne connoissant pas ma figure, ne me montre aucune aversion, l'honnête salutation de ce seul-là me dédommage du maintien rébarbatif des autres. Je les oublie pour ne m'occuper que de lui, & je m'imagine qu'il a une de ces ames comme la mienne, où la haine ne sauroit pénétrer. J'eus encore ce plaisir l'année derniere en passant l'eau pour m'aller promener à l'isle aux Cygnes. Un pauvre vieux Invalide dans un bateau attendoit compagnie pour traverser. Je me présentai, je dis au Batelier de partir. L'eau étoit forte, & la traversée fut longue. Je n'osois presque pas adresser la parole à l'Invalide, de peur d'être rudoyé & rebuté comme à l'ordinaire; mais son air honnête me rassura. Nous causâmes. Il me parut homme de sens & de mœurs. Je fus surpris & charmé de son ton ouvert & affable. Je n'étois pas accoutumé à tant de faveur. Ma surprise cessa quand j'appris qu'il arrivoit tout nouvellement de province. Je compris qu'on ne lui avoit pas encore montré ma figure & donné ses instructions. Je profitai de

cet incognito pour converſer quelque moment avec un homme, & je ſentis, à la douceur que j'y trouvois, combien la rareté des plaiſirs les plus communs eſt capable d'en augmenter le prix. En ſortant du bateau il préparoit ſes deux pauvres liards. Je payai le paſſage & le priai de les reſſerrer, en tremblant de le cabrer. Cela n'arriva point, au contraire il parut ſenſible à mon attention, & ſur-tout à celle que j'eus encore, comme il étoit plus vieux que moi, de lui aider à ſortir du bateau. Qui croiroit que je fus aſſez enfant pour en pleurer d'aiſe ? Je mourois d'envie de lui mettre une piece de vingt-quatre ſols dans la main pour avoir du tabac ; je n'oſai jamais. La même honte qui me retint, m'a ſouvent empêché de faire de bonnes actions qui m'auroient comblé de joie, & dont je ne me ſuis abſtenu qu'en déplorant mon imbécillité. Cette fois après avoir quitté mon vieux Invalide, je me conſolai bientôt en penſant que j'aurois, pour ainſi dire, agi contre mes propres principes, en mêlant aux choſes honnêtes un prix d'argent qui dégrade leur nobleſſe & ſouille leur déſintéreſſement. Il faut

s'empreſſer de ſecourir ceux qui en ont beſoin; mais dans le commerce ordinaire de la vie, laiſſons la bienveillance naturelle & l'urbanité faire chacune leur œuvre, ſans que jamais rien de vénal & de mercantille oſe approcher d'une ſi pure ſource pour la corrompre ou pour l'altérer. On dit qu'en Hollande le peuple ſe fait payer pour vous dire l'heure & pour vous montrer le chemin. Ce doit être un bien mépriſable peuple que celui qui trafique ainſi des plus ſimples devoirs de l'humanité.

J'ai remarqué qu'il n'y a que l'Europe ſeule où l'on vende l'hoſpitalité. Dans toute l'Aſie on vous loge gratuitement. Je comprends qu'on n'y trouve pas ſi bien toutes ſes aiſes. Mais n'eſt-ce rien que de ſe dire, je ſuis homme & reçu chez des humains? C'eſt l'humanité pure qui me donne le couvert. Les petites privations s'endureut ſans peine, quand le cœur eſt mieux traité que le corps.





DIXIEME PROMENADE.

Aujourd'hui jour de Pâques fleuries, il y a précisement cinquante ans de ma premiere connoissance avec Madame de *Warens*. Elle avoit vingt-huit ans alors, étant née avec le siecle. Je n'en avois pas encore dix-sept, & mon tempéramment naissant, mais que j'ignorois encore, donnoit une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'étoit pas étonnant qu'elle conçut de la bienveillance pour un jeune homme vif, mais doux & modeste, d'une figure assez agréable, il l'étoit encore moins qu'une femme charmante, pleine d'esprit & de graces, m'inspirât avec la reconnoissance, des sentimens plus tendres que je n'en distinguois pas. Mais ce qui est moins ordinaire, est que ce premier moment décida de moi pour toute ma vie, & produisit par un enchaînement inévitable le destin du reste de mes jours. Mon ame dont mes organes n'avoient point développé les plus pré-

cieuſes facultés, n'avoit encore aucune forme déterminée. Elle attendoit dans une ſorte d'impatience le moment qui devoit la lui donner, & ce moment accéléré par cette rencontre ne vint pourtant pas ſi-tôt; & dans la ſimplicité de mœurs que l'éducation m'avoit donnée, je vis long-tems prolonger pour moi cet état délicieux mais rapide, où l'amour & l'innocence habitent le même cœur. Elle m'avoit éloigné. Tout me rappelloit à elle. Il y fallut revenir. Ce retour fixa ma deſtinée, & long-tems encore avant de la poſſéder, je ne vivois plus qu'en elle & pour elle. Ah! ſi j'avois ſuffi à ſon cœur, comme elle ſuffiſoit au mien! Quels paiſibles & délicieux jours nous euſſions coulés enſemble! Nous en avons paſſés de tels, mais qu'ils ont été courts & rapides, & quel deſtin les a ſuivis! Il n'y a pas de jours où je ne me rappelle avec joie & attendriſſement cet unique & court tems de ma vie où je fus moi pleinement, ſans mélange, & ſans obſtacle, & où je puis véritablement dire avoir vécu. Je puis dire, à peu-près comme ce Préfet du Prétoire qui, diſgracié ſous Veſ-

paſien, s'en alla finir paiſiblement ſes jours à la campagne; *j'ai paſſé ſoixante & dix ans ſur la terre & j'en ai vécu ſept.* Sans ce court mais précieux eſpace, je ſerois reſté peut-être incertain ſur moi; car tout le reſte de ma vie, facile & ſans réſiſtance, j'ai été tellement agité, ballotté, tiraillé par les paſſions d'autrui que, preſque paſſif dans une vie auſſi orageuſe, j'aurois peine à démêler ce qu'il y a du mien dans ma propre conduite, tant la dure néceſſité n'a ceſſé de s'appeſantir ſur moi. Mais durant ce petit nombre d'années, aimé d'une femme pleine de complaiſance & de douceur, je fis ce que je voulois faire, je fus ce que je voulois être; & par l'emploi que je fis de mes loiſirs, aidé de ſes leçons & de ſon exemple, je ſus donner à mon ame, encore ſimple & neuve, la forme qui lui convenoit davantage, & qu'elle a gardée toujours. Le goût de la ſolitude & de la contemplation naquit dans mon cœur avec les ſentimens expanſifs & tendres faits pour être ſon aliment. Le tumulte & le bruit les reſſerrent & les étouffent, le calme & la paix les raniment

& les exaltent. J'ai besoin de me recueillir pour aimer. J'engageai Maman à vivre à la campagne. Une maison isolée au penchant d'un vallon fut notre asyle, & c'est-là que dans l'espace de quatre ou cinq ans j'ai joui d'un siecle de vie, & d'un bonheur pur & plein qui couvre de son charme tout ce que mon sort présent a d'affreux. J'avois besoin d'une amie selon mon cœur, je la possédois. J'avois desiré la campagne, je l'avois obtenu. Je ne pouvois souffrir l'assujettissement, j'étois parfaitement libre & mieux que libre; car assujetti par mes seuls attachemens, je ne faisois que ce que je voulois faire. Tout mon tems étoit rempli par des soins affectueux ou par des occupations champêtres. Je ne desirois rien que la continuation d'un état si doux; ma seule peine étoit la crainte qu'il ne durât pas long-tems, & cette crainte née de la gêne de notre situation n'étoit pas sans fondement. Dès-lors je songeai à me donner en même tems des diversions sur cette inquiétude, & des ressources pour en prévenir l'effet. Je pensai qu'une provision de talens étoit la plus sure ref-

ſource contre la miſere, & je réſolus d'employer mes loiſirs à me mettre en état, s'il étoit poſſible, de rendre un jour à la meilleure des femmes, l'aſſiſtance que j'en avois reçue. . . . . .

. . . .

. . . .

FIN.

ment d'en arrêter les ſuites avant qu'elle ait produit aucun effet. Les yeux étincelans, le feu du viſage, le tremblement des membres, les ſuffocantes palpitations, tout cela tient au ſeul phyſique, & le raiſonnement n'y peut rien. Mais après avoir laiſſé faire a unaturel ſa premiere exploſion, l'on peut redevenir ſon propre maître en reprenant peu-à-peu ſes ſens; c'eſt ce que j'ai tâché de faire long-tems ſans ſuccès, mais enfin plus heureuſement; & ceſſant d'employer ma force en vaine réſiſtance, j'attends le moment de vaincre en laiſſant agir ma raiſon, car elle ne me parle que quand elle peut ſe faire écouter. Eh! que dis-je, hélas! ma raiſon? j'aurois grand tort encore de lui faire l'honneur de ce triomphe, car elle n'y a gueres de part; tout vient également d'un tempérament verſatile qu'un vent impétueux agite, mais qui rentre dans le calme à l'inſtant que le vent ne ſouffle plus; c'eſt mon naturel ardent qui m'agite, c'eſt mon naturel indolent qui m'appaiſe. Je cede à toutes les impulſions préſentes, tout choc me donne un mouvement vif & court;

ſi-tôt qu'il n'y a plus de choc, le mouvement ceſſe, rien de communiqué ne peut ſe prolonger en moi. Tous les événemens de la fortune, toutes les machines des hommes ont peu de priſe ſur un homme ainſi conſtitué. Pour m'affecter de peines durables, il faudroit que l'impreſſion ſe renouvellât à chaque inſtant. Car les intervalles, quelque courts qu'ils ſoient, ſuffiſent pour me rendre à moi-même. Je ſuis ce qu'il plaît aux hommes tant qu'ils peuvent agir ſur mes ſens, mais au premier inſtant de relâche, je redeviens ce que la nature a voulu; c'eſt là, quoi qu'on puiſſe faire, mon état le plus conſtant, & celui par lequel, en dépit de la deſtinée, je goûte un bonheur pour lequel je me ſens conſtitué. J'ai décrit cet état dans une de mes rêveries; il me convient ſi bien que je ne deſire autre choſe que ſa durée, & ne crains que de le voir troubler. Le mal que m'ont fait les hommes ne me touche en aucune ſorte; la crainte ſeule de celui qu'ils peuvent me faire encore eſt capable de m'agiter; mais certain qu'ils n'ont plus de nouvelle priſe par la-

quelle ils puissent m'affecter d'un sentiment permanent, je me ris de toutes leurs trames, & je jouis de moi-même en dépit d'eux.





NEUVIEME PROMENADE.

LE bonheur eſt un état permanent, qui ne ſemble pas fait ici-bas pour l'homme. Tout eſt ſur la terre dans un flux continuel qui ne permet à rien d'y prendre une forme conſtante. Tout change autour de nous. Nous changeons nous-mêmes, & nul ne peut s'aſſurer qu'il aimera demain ce qu'il aime aujourd'hui. Ainſi tous nos projets de félicité pour cette vie ſont des chimeres. Profitons du contentement d'eſprit quand il vient; gardons-nous de l'éloigner par notre faute, mais ne faiſons pas des projets pour l'enchaîner, car ces projets-là ſont de pures folies. J'ai peu vu d'hommes heureux, peut-être point; mais j'ai ſouvent vu des cœurs contens, & de tous les objets qui m'ont frappé, c'eſt celui qui m'a le plus contenté moi-même. Je crois que c'eſt une ſuite naturelle du pouvoir des ſenſations ſur mes ſentimens internes. Le bonheur n'a point d'enſeigne extérieure; pour le connoître il faudroit lire dans le cœur de l'homme

heureux; mais le contentement ſe lit dans les yeux, dans le maintien, dans l'accent, dans la démarche, & ſemble ſe communiquer à celui qui l'apperçoit. Eſt-il une jouiſſance plus douce que de voir un peuple entier ſe livrer à la joie un jour de fête, & tous les cœurs s'épanouir aux rayons expanſifs du plaiſir qui paſſe rapidement, mais vivement, à travers les nuages de la vie?

. . . .

Il y a trois jours que M. P. vint avec un empreſſement extraordinaire me montrer l'éloge de Madame Geoffrin, par M. D. La lecture fut précédée de longs & grands éclats de rire ſur le ridicule néologiſme de cette piece, & ſur les badins jeux de mots dont il la diſoit remplie. Il commença de lire en riant toujours. Je l'écoutois d'un ſérieux qui le calma, & voyant que je ne l'imitois point, il ceſſa enfin de rire. L'article le plus long & le plus recherché de cette piece, rouloit ſur le plaiſir que prenoit Madame Geoffrin à voir les enfans & à les faire cauſer. L'Auteur tiroit, avec raiſon, de cette diſpoſition, une preuve de bon naturel. Mais il ne s'arrêtoit pas-là, & il accuſoit décidé-

ment de mauvais naturel & de méchanceté, tous ceux qui n'avoient pas le même goût, au point de dire que si l'on interrogeoit là-dessus ceux qu'on mene au gibet ou à la roue, tous conviendroient qu'ils n'avoient pas aimé les enfans. Ces assertions faisoient un effet singulier dans la place où elles étoient. Supposant tout cela vrai, étoit-ce-là l'occasion de le dire, & falloit-il souiller l'éloge d'une femme estimable des images de supplice & de malfaiteurs ? Je compris aisément le motif de cette affectation vilaine ; & quand M. P. eut fini de lire, en relevant ce qui m'avoit paru bien dans l'éloge, j'ajoutai que l'Auteur en l'écrivant, avoit dans le cœur moins d'amitié que de haine.

Le lendemain le tems étant assez beau quoique froid, j'allai faire une course ju qu'à l'Ecole Militaire, comptant d'y trouver des mousses en pleine fleur ; en allant je rêvois sur la visite de la veille, & sur l'écrit de M. D., où je pensois bien que le placage épisodique n'avoit pas été mis sans dessein ; & la seule affectation de m'apporter cette brochure, à moi, à qui l'on cache tout, m'apprenoit assez quel en étoit l'objet. J'avois mis

mes enfans aux enfans trouvés. C'en étoit assez pour m'avoir travesti en pere dénaturé, & de-là en étendant & caressant cette idée, on avoit peu-à-peu tiré la conséquence évidente que je haïssois les enfans; en suivant par la pensée la chaîne de ces gradations, j'admirois avec quel art l'industrie humaine sait changer les choses du blanc au noir. Car je ne crois pas que jamais homme ait plus aimé que moi à voir de petits bambins folâtrer & jouer ensemble, & souvent, dans la rue & aux promenades, je m'arrête à regarder leur espiéglerie & leurs petits jeux, avec un intérêt que je ne vois partager à personne. Le jour même où vint M. P., une heure avant sa visite, j'avois eu celle des deux petits du Souffoi, les plus jeunes enfans de mon hôte, dont l'aîné peut avoir sept ans. Ils étoient venus m'embrasser de si bon cœur, & je leur avois rendu si tendrement leurs caresses, que malgré la disparité des âges, ils avoient paru se plaire avec moi sincerement; & pour moi j'étois transporté d'aise de voir que ma vieille figure ne les avoit pas rebutés; le cadet même paroissoit venir à moi si volontiers, que, plus enfant qu'eux,

je me ſentois attacher à lui déja par préférence, & je le vis partir avec autant de regret que s'il m'eût appartenu.

Je comprends que le reproche d'avoir mis mes enfans aux enfans trouvés, a facilement dégénéré, avec un peu de tournure, en celui d'être un pere dénaturé & de haïr les enfans. Cependant il eſt ſûr que c'eſt la crainte d'une deſtinée pour eux mille fois pire, & preſque inévitable par toute autre voie, qui m'a le plus déterminé dans cette démarche. Plus indifférent ſur ce qu'ils deviendroient, & hors d'état de les élever moi-même, il auroit fallu, dans ma ſituation, les laiſſer élever par leur mere, qui les auroit gâtés, & par ſa famille, qui en auroit fait des monſtres. Je frémis encore d'y penſer. Ce que Mahomet fit de Seïde n'eſt rien auprès de ce qu'on auroit fait d'eux à mon égard, & les piéges qu'on m'a tendus là-deſſus, dans la ſuite, me confirment aſſez que le projet en avoit été formé. A la vérité j'étois bien éloigné de prévoir alors ces trames atroces : mais je ſavois que l'éducation pour eux la moins périlleuſe étoit celle des enfans trouvés ; & je les y mis. Je le ferois encore, avec bien moins de

doute auſſi, ſi la choſe étoit à faire, & je ſais bien que nul pere n'eſt plus tendre que je l'aurois été pour eux, pour peu que l'habitude eut aidé la nature.

Si j'ai fait quelque progrès dans la connoiſſance du cœur humain, c'eſt le plaiſir que j'avois à voir & obſerver les enfans qui m'a valu cette connoiſſance. Ce même plaiſir dans ma jeuneſſe y a mis une eſpece d'obſtacle, car je jouois avec les enfans ſi gaiement & de ſi bon cœur, que je ne ſongeois guères à les étudier. Mais quand en vieilliſſant j'ai vu que ma figure caduque les inquiétoit, je me ſuis abſtenu de les importuner, j'ai mieux aimé me priver d'un plaiſir, que de troubler leur joie; & content alors de me ſatisfaire en regardant leurs jeux, & tous leurs petits manéges, j'ai trouvé le dédommagement de mon ſacrifice, dans les lumieres que ces obſervations m'ont fait acquérir ſur les premiers & vrais mouvemens de la nature, auxquels tous nos Savans ne connoiſſent rien. J'ai conſigné dans mes écrits la preuve que je m'étois occupé de cette recherche trop ſoigneuſement, pour ne l'avoir pas faite avec plaiſir, & ce ſeroit aſſurément la choſe du monde

la plus incroyable, que l'Héloïſe & l'Emile fuſſent l'ouvrage d'un homme qui n'aimoit pas les enfans.

Je n'eus jamais ni préſence d'eſprit ni facilité de parler; mais depuis mes malheurs, ma langue & ma tête ſe ſont de plus en plus embarraſſées. L'idée & le mot propre m'échappent également, & rien n'exige un meilleur diſcernement & un choix d'expreſſions plus juſtes, que les propos qu'on tient aux enfans. Ce qui augmente encore en moi cet embarras, eſt l'attention des écoutans, les interprétations & le poids qu'ils donnent à tout ce qui part d'un homme qui, ayant écrit expreſſément pour les enfans, eſt ſuppoſé ne devoir leur parler que par oracles. Cette gêne extrême, & l'inaptitude que je me ſens, me trouble, me déconcerte ; & je ſerois bien plus à mon aiſe devant un Monarque d'Aſie, que devant un bambin qu'il faut faire babiller.

Un autre inconvénient me tient maintenant plus éloigné d'eux, & depuis mes malheurs je les vois toujours avec le même plaiſir, mais je n'ai plus avec eux la même familiarité. Les enfans n'aiment pas la vieilleſſe. L'aſpect

de la nature défaillante eſt hideux à leurs yeux. Leur répugnance que j'apperçois me navre, & j'aime mieux m'abſtenir de les careſſer que de leur donner de la géne & du dégoût. Ce motif qui n'agit que ſur les ames vraiment aimantes, eſt nul pour tous nos Docteurs & Doctoreſſes. Madame Geoffrin s'embarraſſoit fort peu que les enfans euſſent du plaiſir avec elle, pourvu qu'elle en eût avec eux. Mais pour moi ce plaiſir eſt pis que nul; il eſt négatif quand il n'eſt pas partagé, & je ne ſuis plus dans la ſituation ni dans l'âge où je voyois le petit cœur d'un enfant s'épanouir avec le mien. Si cela pouvoit m'arriver encore, ce plaiſir devenu plus rare n'en ſeroit pour moi que plus vif; je l'éprouvois bien l'autre matin, par celui que je prenois à careſſer les petits du Souſſoi, non-ſeulement parce que la Bonne qui les conduiſoit ne m'en impoſoit pas beaucoup, & que je ſentois moins le beſoin de m'écouter devant elle; mais encore parce que l'air jovial avec lequel ils m'aborderent ne les quitta point, & qu'ils ne parurent ni ſe déplaire, ni s'ennuyer avec moi.

Oh! ſi j'avois encore quelques mo-

mens de pures careſſes qui vinſſent du cœur, ne fût-ce que d'un enfant encore en jaquette, ſi je pouvois voir encore dans quelques yeux la joie & le contentement d'être avec moi, de combien de maux & de peines ne me dédommageroient pas ces courts, mais doux épanchemens de mon cœur ? Ah ! je ne ſerois pas obligé de chercher parmi les animaux le regard de la bienveillance qui m'eſt déſormais refuſé parmi les humains. J'en puis juger ſur bien peu d'exemples, mais toujours chers à mon ſouvenir. En voici un qu'en tout autre état j'aurois oublié preſque, & dont l'impreſſion qu'il a fait ſur moi, peint bien toute ma miſere.

Il y a deux ans, que m'étant allé promener du côté de la Nouvelle France, je pouſſai plus loin ; puis tirant à gauche & voulant tourner autour de Montmartre, je traverſai le village de Clignancourt. Je marchois diſtrait & rêvant ſans regarder autour de moi, quand tout-à-coup je me ſentis ſaiſir les genoux. Je regarde, & je vois un petit enfant de cinq ou ſix ans qui ſerroit mes genoux de toute ſa force, en me regardant d'un air ſi familier & ſi careſ-

ſant, que mes entrailles s'émurent. Je me diſois, c'eſt ainſi que j'aurois été traité des miens. Je pris l'enfant dans mes bras, je le baiſai pluſieurs fois dans une eſpece de tranſport, & puis je continuai mon chemin. Je ſentois en marchant qu'il me manquoit quelque choſe. Un beſoin naiſſant me ramenoit ſur mes pas. Je me reprochois d'avoir quitté ſi bruſquement cet enfant; je croyois voir dans ſon action, ſans cauſe apparente, une ſorte d'inſpiration qu'il ne falloit pas dédaigner. Enfin cédant à la tentation, je reviens ſur mes pas, je cours à l'enfant, je l'embraſſe de nouveau, & je lui donne de quoi acheter des petits pains de Nanterre, dont le Marchand paſſoit par-là par haſard, & je commençai à le faire jaſer; je lui demandai qui étoit ſon pere: il me le montra qui relioit des tonneaux. J'étois prêt à quitter l'enfant pour aller lui parler, quand je vis que j'avois été prévenu par un homme de mauvaiſe mine, qui me parut être de ces mouches qu'on tient ſans ceſſe à mes trouſſes. Tandis que cet homme lui parloit à l'oreille, je vis les regards du Tonnelier ſe fixer attentivement ſur moi d'un air qui n'avoit rien d'amical. Cet

objet me resserra le cœur à l'instant, & je quittai le pere & l'enfant avec plus de promptitude encore que je n'en avois mis à revenir sur mes pas, mais dans un trouble moins agréable, qui changea toutes mes dispositions. Je les ai pourtant senti renaître souvent depuis lors; je suis repassé plusieurs fois par Clignancourt, dans l'espérance d'y revoir cet enfant; mais je n'ai plus revu ni lui ni le pere, & il ne m'est plus resté de cette rencontre qu'un souvenir assez vif, mêlé toujours de douceur & de tristesse, comme toutes les émotions qui pénétrent encore quelquefois jusques à mon cœur.

Il y a compensation à tout; si mes plaisirs sont rares & courts, je les goûte aussi plus vivement quand ils viennent, que s'ils m'étoient plus familiers; je les rumine, pour ainsi dire, par de fréquens souvenirs; & quelque rares qu'ils soient, s'ils étoient purs & sans mélange, je serois plus heureux, peut-être, que dans ma prospérité. Dans l'extrême misere, on se trouve riche de peu. Un gueux qui trouve un écu en est plus affecté que ne le seroit un riche en trouvant une bourse d'or, On riroit si l'on voyoit

dans mon ame l'impreſſion qu'y font les moindres plaiſirs de cette eſpece, que je puis dérober à la vigilance de mes perſécuteurs. Un des plus doux s'offrit il y a quatre ou cinq ans, que je ne me rappelle jamais ſans me ſentir ravi d'aiſe, d'en avoir ſi bien profité.

Un Dimanche nous étions allés, ma femme & moi, dîner à la Porte Maillot. Après le dîné nous traverſâmes le bois de Boulogne juſqu'à la Muette. Là nous nous aſsîmes ſur l'herbe à l'ombre, en attendant que le ſoleil fût baiſſé, pour nous en retourner enſuite tout doucement par Paſſy. Une vingtaine de petites filles, conduites par une maniere de Religieuſe, vinrent les unes s'aſſeoir, les autres folâtrer aſſez près de nous. Durant leurs jeux vint à paſſer un Oublieur, avec ſon tambour & ſon tourniquet, qui cherchoit pratique. Je vis que les petites filles convoitoient fort les oublies, & deux ou trois d'entr'elles, qui apparemment poſſédoient quelques liards, demanderent la permiſſion de jouer. Tandis que la Gouvernante héſitoit & diſputoit, j'appellai l'Oublieur, & je lui dis : faites tirer toutes ces Demoiſelles chacune à ſon tour, & je vous

paierai le tout. Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui ſeule eût plus que payé ma bourſe, quand je l'aurois toute employée à cela.

Comme je vis qu'elles s'empreſſoient avec un peu de confuſion, avec l'agrément de la Gouvernante, je les fis ranger toutes d'un côté, & puis paſſer de l'autre côté l'une après l'autre, à meſure qu'elles avoient tiré. Quoiqu'il n'y eût point de billet blanc, & qu'il revint au moins une oublie à chacune de celles qui n'auroient rien, qu'aucune d'elles ne pouvoit donc être abſolument mécontente; afin de rendre la fête encore plus gaie, je dis en ſecret à l'Oublieur d'uſer de ſon adreſſe ordinaire en ſens contraire, en faiſant tomber autant de bons lots qu'il pourroit, & que je lui en tiendrois compte. Au moyen de cette prévoyance, il y eut près d'une centaine d'oublies diſtribuées, quoique les jeunes filles ne tiraſſent chacune qu'une ſeule fois; car là-deſſus je fus inexorable, ne voulant ni favoriſer des abus, ni marquer des préférences qui produiroient des mécontentemens. Ma femme inſinua à celles qui avoient de bons lots d'en faire part à leurs camarades, au moyen

de quoi le partage devint presque égal, & la joie plus générale.

Je priai la Religieuse de tirer à son tour, craignant fort qu'elle ne rejettât dédaigneusement mon offre; elle l'accepta de bonne grace, tira comme les Pensionnaires, & prit sans façon ce qui lui revint. Je lui en sus un gré infini, & je trouvai à cela une sorte de politesse qui me plut fort, & qui vaut bien, je crois, celle des simagrées. Pendant toute cette opération, il y eut des disputes qu'on porta devant mon tribunal; & ces petites filles venant plaider tour-à-tour leur cause, me donnerent occasion de remarquer, que, quoiqu'il n'y en eût aucune de jolie, la gentillesse de quelques-unes faisoient oublier leur laideur.

Nous nous quittâmes enfin très-contens les uns des autres, & cet après-midi fut un de ceux de ma vie dont je me rappelle le souvenir avec le plus de satisfaction. La fête au reste ne fut pas ruineuse. Pour trente sols qu'il m'en coûta tout au plus, il y eut pour plus de cent écus de contentement; tant il est vrai que le plaisir ne se mesure pas sur la dépense, & que la joie est plus

amie des liards que des louis. Je suis revenu plusieurs autres fois à la même place, à la même heure, espérant d'y rencontrer encore la petite troupe; mais cela n'est plus arrivé.

Ceci me rappelle un autre amusement à-peu-près de même espece, dont le souvenir m'est resté de beaucoup plus loin. C'étoit dans le malheureux tems où, faufilé parmi les riches & les gens de lettres, j'étois quelquefois réduit à partager leurs tristes plaisirs. J'étois à la Chevrette, au tems de la fête du maître de la maison; toute sa famille s'étoit réunie pour la célébrer; & tout l'éclat des plaisirs bruyans fut mis en œuvre pour cet effet. Spectacles, festins, feux d'artifice, rien ne fut épargné. L'on n'avoit pas le tems de prendre haleine, & l'on s'étourdissoit au lieu de s'amuser. Après le dîner on alla prendre l'air dans l'avenue, où se tenoit une espece de foire. On dansoit; les Messieurs daignerent danser avec les Paysannes, mais les Dames garderent leur dignité. On vendoit-là des pains d'épice. Un jeune homme de la compagnie s'avisa d'en acheter pour les lancer l'un après l'autre au milieu de la foule, &

l'on prit tant de plaiſir à voir tous ces manans ſe précipiter, ſe battre, ſe renverſer pour en avoir, que tout le monde voulut ſe donner le même plaiſir. Et pains d'épice de voler à droite & à gauche, & filles & garçons de courir, d'entaſſer, & s'eſtropier; cela paroiſſoit charmant à tout le monde. Je fis comme les autres par mauvaiſe honte, quoiqu'en dedans je ne m'amuſaſſe pas autant qu'eux. Mais bientôt ennuyé de vider ma bourſe pour faire écraſer les gens, je laiſſai là la bonne compagnie, & je fus me promener ſeul dans la foire. La variété des objets m'amuſa longtems. J'apperçus entr'autres cinq ou ſix Savoyards autour d'une petite fille, qui avoit encore ſur ſon inventaire une douzaine de chétives pommes, dont elle auroit bien voulu ſe débarraſſer. Les Savoyards de leur côté auroient bien voulu l'en débarraſſer, mais ils n'avoient que deux ou trois liards à eux tous, & ce n'étoit pas de quoi faire une grande brêche aux pommes. Cet inventaire étoit pour eux le jardin des Heſpérides, & la petite fille étoit le dragon qui les gardoit. Cette comédie m'amuſa long-tems; j'en fis enfin le

dénouement en payant les pommes à la petite fille, & les lui faiſant diſtribuer aux petits garçons. J'eus alors un des plus doux ſpectacles qui puiſſent flatter un cœur d'homme, celui de voir la joie, unie avec l'innocence de l'âge, ſe répandre tout autour de moi. Car les ſpectateurs même en la voyant, la partatagerent, & moi qui la partageois à ſi bon marché cette joie, j'avois de plus celle de ſentir qu'elle étoit mon ouvrage.

En comparant cet amuſement avec ceux que je venois de quitter, je ſentois avec ſatisfaction la différence qu'il y a des goûts ſains & des plaiſirs naturels, à ceux que fait naître l'opulence, & qui ne ſont guères que des plaiſirs de moquerie, & des goûts excluſifs engendrés par le mépris. Car quelle ſorte de plaiſir pouvoit-on prendre à voir des troupeaux d'hommes, avilis par la miſere, s'entaſſer, s'étouffer, s'eſtropier brutalement pour s'arracher avidement quelques morceaux de pains d'épice, foulés aux pieds & couverts de boue?

De mon côté quand j'ai bien réfléchi ſur l'eſpece de volupté que je goûtois dans ces ſortes d'occaſions, j'ai trouvé qu'elle conſiſtoit moins dans un ſenti-

ment de bienfaiſance, que dans le plaiſir de voir des viſages contens. Cet aſpect a pour moi un charme qui, bien qu'il pénetre juſqu'à mon cœur, ſemble être uniquement de ſenſation. Si je ne vois la ſatisfaction que je cauſe, quand même j'en ſerois ſûr, je n'en jouirois qu'à-demi. C'eſt même pour moi un plaiſir déſintéreſſé qui ne dépend pas de la part que j'y puis avoir. Car dans les fêtes du peuple, celui de voir des viſages gais m'a toujours vivement attiré. Cette attente a pourtant été ſouvent fruſtrée en France, où cette nation, qui ſe prétend ſi gaie, montre peu cette gaieté dans ſes jeux. Souvent j'allois jadis aux guinguettes pour y voir danſer le menu peuple : mais ſes danſes étoient ſi mauſſades, ſon maintien ſi dolent, ſi gauche, que j'en ſortois plutôt contriſté que réjoui. Mais à Geneve & en Suiſſe, où le rire ne s'évapore pas ſans ceſſe en folles malignités, tout reſpire le contentement & la gaieté dans les fetes. La miſere n'y porte point ſon hideux aſpect. Le faſte n'y montre pas non plus ſon inſolence. Le bien-être, la fraternité, la concorde y diſpoſent les cœurs à s'épanouir, & ſouvent dans

les transports d'une innocente joie, les inconnus s'acostent, s'embrassent & s'invitent à jouir de concert des plaisirs du jour. Pour jouir moi-même de ces aimables fêtes, je n'ai pas besoin d'en être. Il me suffit de les voir; en les voyant je les partage: & parmi tant de visages gais, je suis bien sûr qu'il n'y a pas un cœur plus gai que le mien.

Quoique ce ne soit-là qu'un plaisir de sensation, il a certainement une cause morale, & la preuve en est, que ce même aspect, au lieu de me flatter, de me plaire, peut me déchirer de douleur & d'indignation, quand je sais que ces signes de plaisir & de joie sur les visages des méchans, ne sont que des marques que leur malignité est satisfaite. La joie innocente est la seule dont les signes flattent mon cœur. Ceux de la cruelle & moqueuse joie le navrent & l'affligent, quoiqu'elle n'ait nul rapport à moi. Ces signes, sans doute, ne sauroient être exactement les mêmes, partans de principes si différens: mais enfin ce sont également des signes de joie, & leurs différences sensibles ne sont assurément pas proportionnelles à celles des mouvemens qu'ils excitent en moi.

Ceux de douleur & de peine me ſont encore plus ſenſibles, au point qu'il m'eſt impoſſible de les ſoutenir ſans être agité moi-même d'émotions peut-être encore plus vives que celles qu'ils repréſentent. L'imagination renforçant, la ſenſation m'identifie avec l'être ſouffrant, & me donne ſouvent plus d'angoiſſe qu'il n'en ſent lui-même. Un viſage mécontent eſt encore un ſpectacle qu'il m'eſt impoſſible de ſoutenir, ſur-tout ſi j'ai lieu de penſer que ce mécontement me regarde. Je ne ſaurois dire combien l'air grognard & mauſſade des Valets qui ſervent en rechignant, m'a arraché d'écus dans les maiſons où j'avois autrefois la ſotiſe de me laiſſer entraîner, & où les domeſtiques m'ont toujours fait payer bien cherement l'hoſpitalité des maîtres. Toujours trop affecté des objets ſenſibles, & ſur-tout de ceux qui portent ſigne de plaiſir ou de peine, de bienveillance ou d'averſion, je me laiſſe entraîner par ces impreſſions extérieures, ſans pouvoir jamais m'y dérober autrement que par la fuite. Un ſigne, un geſte, un coup-d'œil d'un inconnu ſuffit pour troubler mes plaiſirs, ou calmer mes peines. Je

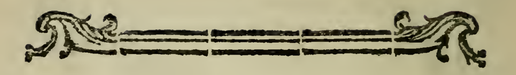
ne ſuis à moi que quand je ſuis ſeul ; hors de-là je ſuis le jouet de tous ceux qui m'entourent.

Je vivois jadis avec plaiſir dans le monde, quand je ne voyois dans tous les yeux que bienveillance, ou tout au pis indifférence dans ceux à qui j'étois inconnu ; mais aujourd'hui qu'on ne prend pas moins de peine à montrer mon viſage au peuple, qu'à lui maſquer mon naturel, je ne puis mettre le pied dans la rue ſans m'y voir entouré d'objets déchirans. Je me hâte de gagner à grands pas la campagne ; ſitôt que je vois la verdure, je commence à reſpirer. Faut-il s'étonner ſi j'aime la ſolitude, je ne vois qu'animoſité ſur les viſages des hommes, & la nature me rit toujours.

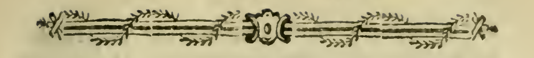
Je ſens pourtant encore, il faut l'avouer, du plaiſir à vivre au milieu des hommes tant que mon viſage leur eſt inconnu. Mais c'eſt un plaiſir qu'on ne me laiſſe guères. J'aimois encore, il y a quelques années, à traverſer les villages, & à voir au matin les Laboureurs raccommoder leurs fléaux, ou les femmes ſur leur porte avec leurs enfans. Cette vue avoit je ne ſais quoi qui

touchoit

ROUSSEAU
JUGE
DE
JEAN-JACQUES.



Qui que vous ſoyez que le Ciel a fait l'arbitre de cet Ecrit, quelque uſage que vous ayez réſolu d'en faire, & quelque opinion que vous ayez de l'Auteur ; cet Auteur infortuné vous conjure par vos entrailles humaines, & par les angoiſſes qu'il a ſouffertes en l'écrivant, de n'en diſpoſer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grace que vous demande un cœur briſé de douleur, eſt un devoir d'équité que le Ciel vous impoſe.



DU SUJET

ET DE LA FORME

DE CET ÉCRIT.

J'ai ſouvent dit que ſi l'on m'eût donné d'un autre homme les idées qu'on a données de moi à mes contemporains, je ne me ſerois pas conduit avec lui comme ils font avec moi. Cette aſſertion a laiſſé tout le monde fort indifférent ſur ce point, & je n'ai vu chez perſonne la moindre curioſité de ſavoir en quoi ma conduite eût différé de celle des autres, & qu'elles euſſent été mes raiſons. J'ai conclu de-là que le public, parfaitement ſûr de l'impoſſibilité d'en uſer plus juſtement, ni plus honnêtement qu'il ne fait à mon égard, l'étoit par conſéquent que dans ma ſuppoſition j'aurois eu tort de ne

pas l'imiter. J'ai cru même appercevoir dans sa confiance une hauteur dédaigneuse qui ne pouvoit venir que d'une grande opinion de la vertu de ses guides & de la sienne dans cette affaire. Tout cela, couvert pour moi d'un mystere impénétrable, ne pouvant s'accorder avec mes raisons, m'a engagé à les dire pour les soumettre aux réponses de quiconque auroit la charité de me détromper ; car mon erreur, si elle existe, n'est pas ici sans conséquence : elle me force à mal penser de tous ceux qui m'entourent ; & comme rien n'est plus éloigné de ma volonté que d'être injuste & ingrat envers eux, ceux qui me désabuseroient, en me ramenant à de meilleurs jugemens, substitueroient dans mon cœur la gratitude à l'indignation, & me rendroient sensible & reconnoissant en me montrant mon devoir à l'être : ce n'est pas-là, cependant, le seul motif qui m'ait mis la plume à la main. Un autre encore plus fort & non moins légitime se fera sentir dans cet écrit. Mais je proteste qu'il n'entre plus dans ces motifs l'espoir, ni presque le desir,

d'obtenir enfin de ceux qui m'ont jugé la justice qu'ils me refusent, & qu'ils sont bien déterminés à me refuser toujours.

En voulant exécuter cette entreprise, je me suis vu dans un bien singulier embarras. Ce n'étoit pas de trouver des raisons en faveur de mon sentiment, c'étoit d'en imaginer de contraires, c'étoit d'établir sur quelque apparence d'équité des procédés où je n'en appercevois aucune. Voyant cependant tout Paris, toute la France, toute l'Europe se conduire à mon égard avec la plus grande confiance sur des maximes si nouvelles, si peu concevables pour moi, je ne pouvois supposer que cet accord unanime n'eût aucun fondement raisonnable ou du moins apparent, & que toute une génération s'accordât à vouloir éteindre à plaisir toutes les lumieres naturelles, violer toutes les loix de la justice, toutes les regles du bon sens, sans objet, sans profit, sans prétexte, uniquement pour satisfaire une fantaisie dont je ne pouvois pas même appercevoir le but & l'occasion. Le silence profond, uni-

verſel, non moins inconcevable que le myſtere qu'il couvre, myſtere que depuis quinze ans on me cache avec un ſoin que je m'abſtiens de qualifier, & avec un ſuccès qui tient du prodige ; ce ſilence effrayant & terrible ne m'a pas laiſſé ſaiſir la moindre idée qui pût m'éclairer ſur ces étranges diſpoſitions. Livré pour toute lumiere à mes conjectures, je n'en ai ſu former aucune qui pût expliquer ce qui m'arrive de maniere à pouvoir croire avoir démêlé la vérité. Quand de forts indices m'ont fait penſer quelquefois avoir découvert avec le fond de l'intrigue ſon objet & ſes auteurs, les abſurdités ſans nombre que j'ai vu naître de ces ſuppoſitions m'ont bientôt contraint de les abandonner, & toutes celles que mon imagination s'eſt tourmentée à leur ſubſtituer n'ont pas mieux ſoutenu le moindre examen.

Cependant pour ne pas combattre une chimere, pour ne pas outrager toute une génération, il falloit bien ſuppoſer des raiſons dans le parti approuvé & ſuivi par tout le monde. Je n'ai rien épargné pour en chercher,

pour en imaginer de propres à séduire la multitude ; & si je n'ai rien trouvé qui dût avoir produit cet effet, le Ciel m'est témoin que ce n'est faute ni de volonté ni d'efforts, & que j'ai rassemblé soigneusement toutes les idées que mon entendement m'a pu fournir pour cela. Tous mes soins n'aboutissant à rien qui pût me satisfaire, j'ai pris le seul parti qui me restoit à prendre pour m'expliquer : c'étoit, ne pouvant raisonner sur des motifs particuliers qui m'étoient inconnus & incompréhensibles, de raisonner sur une hypothese générale qui pût tous les rassembler ; c'étoit, entre toutes les suppositions possibles, de choisir la pire pour moi, la meilleure pour mes adversaires ; & dans cette position, ajustée autant qu'il m'étoit possible aux manoeuvres dont je me suis vu l'objet, aux allures que j'ai entrevues, aux propos mystérieux que j'ai pu saisir çà & là, d'examiner quelle conduite de leur part eût été la plus raisonnable & la plus juste. Epuiser tout ce qui se pouvoit dire en leur faveur, étoit le seul moyen que j'eusse de trouver

ce qu'ils disenten effet ; & c'est ce que j'ai tâché de faire, en mettant de leur côté tout ce que j'y ai pu mettre de motifs plausibles & d'arguments spécieux, & cumulant contre moi toutes les charges imaginables. Malgré tout cela, j'ai souvent rougi, je l'avoue, des raisons que j'étois forcé de leur prêter. Si j'en avois trouvé de meilleures, je les aurois employées de tout mon cœur & de toute ma force, & cela avec d'autant moins de peine qu'il me paroît certain qu'aucune n'auroit pu tenir contre mes réponses; parce que celles-ci dérivent immédiatement des premiers principes de la justice, des premiers élémens du bon sens & qu'elles sont applicables à tous les cas possibles d'une situation pareille à celle où je suis.

La forme du dialogue m'ayant paru la plus propre à discuter le pour & le contre, je l'ai choisie pour cette raison. J'ai pris la liberté de reprendre dans ces entretiens, mon nom de famille que le public a jugé à propos de m'ôter, & je me suis désigné en tiers à son exemple par celui de bap-

tême auquel il lui a plu de me réduire. En prenant un François pour mon autre interlocuteur, je n'ai rien fait que d'honnête & d'obligeant pour le nom qu'il porte, puisque je me suis abstenu de le rendre complice d'une conduite que je désapprouve, & je n'aurois rien fait d'injuste en lui donnant ici le personnage que toute sa nation s'empresse de faire à mon égard. J'ai même eu l'attention de le ramener à des sentimens plus raisonnables que je n'en ai trouvé dans aucun de ses compatriotes, & celui que j'ai mis en scene est tel, qu'il seroit aussi heureux pour moi qu'honorable à son pays, qu'il s'y en trouvât beaucoup qui l'imitassent. Que si quelquefois je l'engage en des raisonnemens absurdes, je proteste de rechef en sincérité de cœur, que c'est toujours malgré moi, & je crois pouvoir défier toute la France d'en trouver de plus solides pour autoriser les singulieres pratiques dont je suis l'objet, & dont elle paroît se glorifier si fort.

Ce que j'avois à dire étoit si clair & j'en étois si pénétré, que je ne puis

aſſez m'étonner des longueurs, des redites, du verbiage & du déſordre de cet écrit. Ce qui l'eût rendu vif & véhément ſous la plume d'un autre, eſt préciſément ce qui l'a rendu tiede & languiſſant ſous la mienne. C'étoit de moi qu'il s'agiſſoit, & je n'ai plus trouvé pour mon propre intérêt cè zele & cette vigueur de courage qui ne peut exalter une ame généreuſe que pour la cauſe d'autrui. Le rôle humiliant de ma propre défenſe eſt trop au-deſſous de moi, trop peu digne des ſentimens qui m'animent pour que j'aime à m'en charger. Ce n'eſt pas non plus, on le ſentira bientôt, celui que j'ai voulu remplir ici. Mais je ne pouvois examiner la conduite du public à mon égard, ſans me contempler moi-même dans la poſition du monde la plus déplorable & la plus cruelle. Il falloit m'occuper d'idées triſtes & déchirantes, de ſouvenirs amers & révoltans, de ſentimens les moins faits pour mon cœur ; & c'eſt en cet état de douleur & de détreſſe qu'il a fallu me remettre, chaque fois que quelque nouvel outrage forçant ma répugnan-

ce, m'a fait faire un nouvel effort pour reprendre cet écrit si souvent abandonné. Ne pouvant souffrir la continuité d'une occupation si douloureuse, je ne m'y suis livré que durant des momens très-courts, écrivant chaque idée quand elle me venoit & m'en tenant là, écrivant dix fois la même quand elle m'est venue dix fois, sans me rappeller jamais ce que j'avois précédemment écrit, & ne m'en appercevant qu'à la lecture du tout, trop tard pour pouvoir rien corriger, comme je le dirai tout-à-l'heure. La colere anime quelquefois le talent, mais le dégoût & le serrement de cœur l'étouffent; & l'on sentira mieux, après m'avoir lu, que c'étoient là les dispositions constantes où j'ai dû me trouver durant ce pénible travail.

Une autre difficulté me l'a rendu fatiguant; c'étoit, forcé de parler de moi sans cesse, d'en parler avec justice & vérité, sans louange & sans dépression. Cela n'est pas difficile à un homme à qui le public rend l'honneur qui lui est dû : il est par-là dispensé d'en prendre le soin lui-même. Il peut

également & se taire sans s'avilir, & s'attribuer avec franchise les qualités que tout le monde reconnoît en lui. Mais celui qui se sent digne d'honneur & d'estime, & que le public défigure & diffame à plaisir, de quel ton se rendra-t-il seul la justice qui lui est due ? Doit-il se parler de lui-même avec des éloges mérités, mais généralement démentis ? Doit-il se vanter des qualités qu'il sent en lui, mais que tout le monde refuse d'y voir ? Il y auroit moins d'orgueil que de bassesse à prostituer ainsi la vérité. Se louer alors, même avec la plus rigoureuse justice, seroit plutôt se dégrader que s'honorer, & ce seroit bien mal connoître les hommes que de croire les ramener d'une erreur dans laquelle ils se complaisent, par de telles protestations. Un silence fier & dédaigneux est en pareil cas plus à sa place, & eût été bien plus de mon goût; mais il n'auroit pas rempli mon objet, & pour le remplir il falloit nécessairement que je disse de quel œil, si j'étois un autre, je verrois un homme tel que je suis. J'ai tâché de m'acquit-

ter équitablement & impartialement d'un ſi difficile devoir, ſans inſulter à l'incroyable aveuglement du public, ſans me vanter fierement des vertus qu'il me refuſe, ſans m'accuſer non plus des vices que je n'ai pas & dont il lui plaît de me charger, mais en expliquant ſimplement ce que j'aurois déduit d'une conſtitution ſemblable à la mienne, étudiée avec ſoin dans un autre homme. Que ſi l'on trouve dans mes deſcriptions de la retenue & de la modération, qu'on n'aille pas m'en faire un mérite. Je déclare qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus de modeſtie pour parler de moi beaucoup plus honorablement.

Voyant l'exceſſive longueur de ces Dialogues, j'ai tenté pluſieurs fois de les élaguer, d'en ôter les fréquentes répétitions, d'y mettre un peu d'ordre & de ſuite ; jamais je n'ai pu ſoutenir ce nouveau tourment. Le vif ſentiment de mes malheurs, ranimé par cette lecture, étouffe toute l'attention qu'elle exige. Il m'eſt impoſſible de rien retenir, de rapprocher deux phraſes & de comparer deux idées. Tan-

dis que je force mes yeux à ſuivre les lignes, mon cœur ſerré gémit & ſoupire. Après de fréquens & vains efforts, je renonce à ce travail dont je me ſens incapable ; &, faute de pouvoir faire mieux, je me borne à tranſcrire ces informes eſſais que je ſuis hors d'état de corriger. Si tels qu'ils ſont, l'entrepriſe en étoit encore à faire, je ne la ferois pas quand tous les biens de l'univers y feroient attachés ; je ſuis même forcé d'abandonner des multitudes d'idées meilleures & mieux rendues que ce qui tient ici leur place, & que j'avois jettées ſur des papiers détachés dans l'eſpoir de les encadrer aiſément ; mais l'abattement m'a gagné au point de me rendre même impoſſible ce léger travail. Après tout, j'ai dit à-peu-près ce que j'avois à dire ; il eſt noyé dans un cahos de déſordre & de redites ; mais il y eſt : les bons eſprits ſauront l'y trouver. Quant à ceux qui ne veulent qu'une lecture agréable & rapide, ceux qui n'ont cherché, qui n'ont trouvé que cela dans mes confeſſions, ceux qui ne peuvent ſouffrir un peu

de fatigue, ni ſoutenir une attention ſuivie pour l'intérêt de la juſtice & de la vérité, ils feront bien de s'épargner l'ennui de cette lecture ; ce n'eſt pas à eux que j'ai voulu parler, & loin de chercher à leur plaire, j'éviterai du moins cette derniere indignité, que le tableau des miſeres de ma vie ſoit pour perſonne un objet d'amuſement.

Que deviendra cet écrit ? Quel uſage en pourrai-je faire ? Je l'ignore ; & cette incertitude a beaucoup augmenté le découragement qui ne m'a point quitté en y travaillant. Ceux qui diſpoſent de moi en ont eu connoiſſance auſſi-tôt qu'il a été commencé, & je ne vois dans ma ſituation aucun moyen poſſible d'empêcher qu'il ne tombe entre leurs mains tôt ou tard. Ainſi ſelon le cours naturel des choſes, toute la peine que j'ai priſe eſt à pure perte. Je ne ſais quel parti le Ciel me ſuggérera ; mais j'eſpérerai juſqu'à la fin qu'il n'abandonnera point la cauſe juſte. Dans quelques mains qu'il faſſe tomber ces feuilles, ſi parmi ceux qui les liront, peut-

être il est encore un cœur d'homme, cela me suffit, & je ne mépriserai jamais assez l'espece humaine pour ne trouver dans cette idée aucun sujet de confiance & d'espoir.





ROUSSEAU *JUGE* DE JEAN-JACQUES.

DIALOGUE.

Barbarus hic ego ſum quia non intelligor illis.
OVID. TRIS.

PREMIER DIALOGUE.

ROUSSEAU.

QUELLES incroyables choſes je viens d'apprendre ! Je n'en reviens pas : non, je n'en reviendrai jamais.

Juste Ciel ! quel abominable homme ! qu'il m'a fait de mal ! que je le vais détester !

UN FRANÇOIS.

Et notez bien que c'est ce même homme dont les pompeuses productions vous ont si charmé, si ravi par les beaux préceptes de vertu qu'il y étale avec tant de faste.

ROUSSEAU.

Dites, de force. Soyons justes, même avec les méchans. Le faste n'excite tout au plus qu'une admiration froide & stérile, & sûrement ne me charmera jamais. Des écrits qui élevent l'ame & enflamment le cœur, méritent un autre mot.

LE FRANÇOIS.

Faste ou force, qu'importe le mot, si l'idée est toujours la même ? Si ce sublime jargon tiré par l'hypocrisie d'une tête exaltée n'en est pas moins dicté par une ame de boue ?

ROUSSEAU.

Ce choix du mot me paroît moins indifférent qu'à vous. Il change pour

moi beaucoup les idées ; & s'il n'y avoit que du faste & du jargon dans les écrits de l'Auteur que vous m'avez peint, il m'inspireroit moins d'horreur. Tel homme pervers s'endurcit à la sécheresse des sermons & des prônes, qui rentreroit peut-être en lui-même & deviendroit honnête-homme, si l'on savoit chercher & ranimer dans son cœur ces sentimens de droiture & d'humanité que la nature y mit en réserve & que les passions étouffent. Mais celui qui peut contempler de sang-froid la vertu dans toute sa beauté, celui qui sait la peindre avec ses charmes les plus touchans sans en être ému, sans se sentir épris d'aucun amour pour elle : un tel être, s'il peut exister, est un méchant sans ressource, c'est un cadavre moral.

LE FRANÇOIS.

Comment, s'il peut exister? Sur l'effet qu'ont produit en vous les écrits de ce misérable, qu'entendez vous par ce doute, après les entretiens que nous venons d'avoir? Expliquez-vous.

ROUSSEAU.

Je m'expliquerai. Mais ce sera pren-

dre le ſoin le plus inutile ou le plus ſuperflu : car tout ce que je vous dirai ne ſauroit être entendu que par ceux à qui l'on n'a pas beſoin de le dire.

Figurez-vous donc un monde idéal, ſemblable au nôtre, & néanmoins tout différent. La nature y eſt la même que ſur notre terre, mais l'économie en eſt plus ſenſible, l'ordre en eſt plus marqué, le ſpectacle plus admirable ; les formes ſont plus élégantes, les couleurs plus vives, les odeurs plus ſuaves, tous les objets plus intéreſſans. Toute la nature y eſt ſi belle que ſa contemplation, enflammmant les âmes d'amour pour un ſi touchant tableau, leur inſpire, avec le deſir de concourir à ce beau ſyſtême, la crainte d'en troubler l'harmonie ; & de-là naît une exquiſe ſenſibilité, qui donne à ceux qui en ſont doués, des jouiſſances immédiates, inconnues aux cœurs que les mêmes contemplations n'ont point avivés.

Les paſſions y ſont, comme ici, le mobile de toute action, mais plus vives, plus ardentes, ou ſeulement plus ſimples & plus pures, elles prennent par cela ſeul un caractere tout diffé-

rent. Tous les premiers mouvemens de la nature sont bons & droits. Ils tendent, le plus directement qu'il est possible, à notre conservation & à notre bonheur : mais bientôt, manquant de force pour suivre, à travers tant de résistance, leur premiere direction, ils se laissent défléchir par mille obstacles qui, les détournant du vrai but, leur font prendre des routes obliques, où l'homme oublie sa premiere destination. L'erreur du jugement, la force des préjugés, aident beaucoup à nous faire prendre ainsi le change ; mais cet effet vient principalement de la foiblesse de l'ame qui, suivant mollement l'impulsion de la nature, se détourne au choc d'un obstacle, comme une boule prend l'angle de réflexion; au lieu que celle qui suit plus vigoureusement sa course, ne se détourne point ; mais, comme un boulet de canon, force l'obstacle, ou s'amortit & tombe à sa rencontre.

Les habitans du monde idéal dont je parle ont le bonheur d'être maintenus par la nature, à laquelle ils sont plus attachés, dans cet heureux point de vue où elle nous a placés tous, &

par cela ſeul leur ame garde toujours ſon caractere originel. Les paſſions primitives, qui toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent, & n'ayant que l'amour de ſoi pour principe, ſont toutes aimantes & douces par leur eſſence; mais quand, détournées de leur objet par des obſtacles, elles s'occupent plus de l'obſtacle pour l'écarter, que de l'objet pour l'atteindre, alors elles changent de nature, & deviennent iraſcibles & haineuſes; & voilà comment l'amour de ſoi, qui eſt un ſentiment bon & abſolu, devient amour-propre, c'eſt-à-dire, un ſentiment relatif, par lequel on ſe compare, qui demande des préférences, dont la jouiſſance eſt purement négative, & qui ne cherche plus à ſe ſatisfaire par notre propre bien, mais ſeulement par le mal d'autrui.

Dans la ſociété humaine, ſi-tôt que la foule des paſſions & des préjugés qu'elle engendre a fait prendre le change à l'homme, & que les obſtacles qu'elle entaſſe l'ont détourné du vrai but de notre vie, tout ce que peut faire le ſage, battu du choc continuel des paſ-

ſions d'autrui & des ſiennes ; & , parmi tant de directions qui l'égarent, ne pouvant plus démêler celle qui le conduiroit bien, c'eſt de ſe tirer de la foule, autant qu'il lui eſt poſſible, & de ſe tenir ſans impatience à la place où le haſard l'a poſé ; bien ſûr qu'en n'agiſſant point, il évite au moins de courir à ſa perte, & d'aller chercher de nouvelles erreurs. Comme il ne voit dans l'agitation des hommes que la folie qu'il veut éviter, il plaint leur aveuglement encore plus qu'il ne haït leur malice ; il ne ſe tourmente point à leur rendre mal pour mal, outrage pour outrage ; & ſi quelquefois il cherche à repouſſer les atteintes de ſes ennemis, c'eſt ſans chercher à les leur rendre, ſans ſe paſſionner contre eux, ſans ſortir ni de ſa place, ni du calme où il veut reſter.

Nos habitans, ſuivant des vues moins profondes, arrivent preſque au même but par la route contraire, & c'eſt leur ardeur même qui les tient dans l'inaction. L'état céleſte auquel ils aſpirent & qui fait leur premier beſoin par la force avec la laquelle il s'offre à leur cœur, leur fait raſſembler & tendre ſans ceſſe toutes les puiſſances de leur

ame, pour y parvenir. Les obſtacles qui les retiennent ne ſauroient les occuper au point de le leur faire oublier un moment; & de-là ce mortel dégoût pour tout le reſte, & cette inaction totale, quand ils déſeſperent d'atteindre au ſeul objet de tous leurs vœux.

Cette différence ne vient pas ſeulement du genre des paſſions, mais auſſi de leur force; car les paſſions fortes ne ſe laiſſent pas dévoyer comme les autres. Deux amans, l'un très-épris, l'autre aſſez tiede, ſouffriront néanmoins un rival avec la même impatience, l'un à cauſe de ſon amour; l'autre à cauſe de ſon amour-propre. Mais il peut très-bien arriver que la haine du ſecond, devenue ſa paſſion principale, ſurvive à ſon amour, & même s'accroiſſe, après qu'il eſt éteint; au lieu que le premier, qui ne haît qu'à cauſe qu'il aime, ceſſe de haïr ſon rival, ſi-tôt qu'il ne le craint plus. Or, ſi les ames foibles & tiedes ſont plus ſujettes aux paſſions haineuſes, qui ne ſont que des paſſions ſecondaires & défléchies, & ſi les ames grandes & fortes, ſe tenant dans leur premiere direction, conſervent mieux les paſ-

ſions

ſions douces & primitives, qui naiſſent directement de l'amour de ſoi, vous voyez comment d'une plus grande énergie dans les facultés, & d'un premier rapport mieux ſenti, dérivent dans les habitans de cet autre monde des paſſions bien différentes de celles qui déchirent ici-bas les malheureux humains. Peut être n'eſt-on pas dans ces contrées plus vertueux qu'on ne l'eſt autour de nous, mais on y ſait mieux aimer la vertu. Les vrais penchans de la nature étant tous bons, en s'y livrant ils ſont bons eux-mémes : mais la vertu parmi nous oblige ſouvent à combattre & vaincre la nature, & rarement ſont-ils capables de pareils efforts. La longue inhabitude de réſiſter peut même amollir leurs ames, au point de faire le mal par foibleſſe, par crainte, par néceſſité : ils ne ſont exempts ni de fautes ni de vices; le crime même ne leur eſt pas étranger, puiſqu'il eſt des ſituations déplorables où la plus haute vertu ſuffit à peine pour s'en défendre, & qui forcent au mal l'homme foible, malgré ſon cœur. Mais l'expreſſe volonté de nuire, la haine envenimée, l'envie, la noirceur,

la trahiſon, la fourberie y ſont inconnues; trop ſouvent on y voit des coupables, jamais on n'y vit un méchant. Enfin s'ils ne ſont pas plus vertueux qu'on ne l'eſt ici, du moins par cela ſeul qu'ils ſavent mieux s'aimer eux-mêmes, ils ſont moins malveillans pour autrui.

Ils ſont auſſi moins actifs, ou, pour mieux dire, moins remuans. Leurs efforts pour atteindre à l'objet qu'ils contemplent, conſiſtent en des élans vigoureux; mais ſitôt qu'ils en ſentent l'impuiſſance, ils s'arrêtent, ſans chercher à leur portée des équivalens à cet objet unique, lequel ſeul peut les tenter.

Comme ils ne cherchent pas leur bonheur dans l'apparence, mais dans le ſentiment intime, en quelque rang que les ait placés la fortune, ils s'agitent peu pour en ſortir; ils ne cherchent gueres à s'élever, & deſcendroient ſans répugnance à des relations plus de leur goût, ſachant bien que l'état le plus heureux n'eſt pas le plus honoré de la foule, mais celui qui rend le cœur plus content. Les préjugés ont ſur eux très-peu de priſe, l'opinion ne les mene

point, & quand ils en ſentent l'effet, ce n'eſt pas eux qu'elle ſubjugue, mais ceux qui influent ſur leur ſort.

Quoique ſenſuels & voluptueux, ils font peu de cas de l'opulence, & ne font rien pour y parvenir, connoiſſant trop bien l'art de jouir, pour ignorer que ce n'eſt pas à prix d'argent que le vrai plaiſir s'achete; & quant au bien que peut faire un riche, ſachant auſſi que ce n'eſt pas lui qui le fait, mais ſa richeſſe, qu'elle le feroit ſans lui mieux encore, répartie entre plus de mains, ou plutôt anéantie par ce partage, & que tout ce bien qu'il croit faire par elle, équivaut rarement au mal réel qu'il faut faire pour l'acquérir. D'ailleurs, aimant encore plus leur liberté que leurs aiſes, ils craindroient de les acheter par la fortune, ne fût-ce qu'à cauſe de la dépendance & des embarras attachés au ſoin de la conſerver. Le cortege inſéparable de l'opulence leur feroit cent fois plus à charge que les biens qu'elle procure ne feroient doux. Le tourment de la poſſeſſion empoiſonneroit pour eux tout le plaiſir de la jouiſſance.

Ainſi bornés de toutes parts par la

nature & par la raiſon, ils s'arrêtent, & paſſent la vie à en jouir, en faiſant chaque jour ce qui leur paroît bon pour eux & bien pour autrui, ſans égard à l'eſtimation des hommes & aux caprices de l'opinion.

LE FRANÇOIS.

Je cherche inutilement dans ma tête ce qu'il peut y avoir de commun entre les êtres fantaſtiques que vous décrivez, & le monſtre dont nous parlions tout-à-l'heure.

ROUSSEAU.

Rien ſans doute, & je le crois ainſi : mais, permettez que j'acheve.

Des êtres ſi ſingulierement conſtitués doivent néceſſairement s'exprimer autrement que les hommes ordinaires. Il eſt impoſſible qu'avec des ames ſi différemment modifiées, ils ne portent pas dans l'expreſſion de leurs ſentimens & de leurs idées, l'empreinte de ces modifications. Si cette empreinte échappe à ceux qui n'ont aucune notion de cette maniere d'être, elle ne peut échapper à ceux qui la connoiſſent & qui en ſont affectés eux-

mêmes. C'eſt un ſigne caractériſtique, auquel les initiés s'uniſſent entr'eux ; & ce qui donne un grand prix à ce ſigne ſi peu connu & encore moins employé, eſt qu'il ne peut ſe contrefaire, que jamais il n'agit qu'au niveau de ſa ſource, & que quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent, il n'arrive pas non plus aux cœurs faits pour le diſtinguer ; mais ſitôt qu'il y parvient, on ne ſauroit s'y méprendre ; il eſt vrai dès qu'il eſt ſenti. C'eſt dans toute la conduite de la vie, plutôt que dans quelques actions éparſes, qu'il ſe manifeſte le plus ſûrement. Mais dans des ſituations vives, où l'ame s'exalte involontairement, l'initié diſtingue bientôt ſon frere de celui qui, ſans l'être, veut ſeulement en prendre l'accent, & cette diſtinction ſe fait ſentir également dans les écrits. Les habitans du monde enchanté font généralement peu de livres, & ne s'arrangent point pour en faire ; ce n'eſt jamais un métier pour eux. Quand ils en font, il faut qu'ils y ſoient forcés par un ſtimulant plus fort que l'intérêt & même que la gloire. Ce ſtimulant, difficile à contenir, impoſſible à contrefaire, ſe

fait sentir dans tout ce qu'il produit. Quelque heureuse découverte à publier, quelque belle & grande vérité à répandre, quelque erreur générale & pernicieuse à combattre, enfin quelque point d'utilité publique à établir ; voilà les seuls motifs qui puissent leur mettre la plume à la main : encore faut-il que les idées en soient assez neuves, assez belles, assez frappantes, pour mettre leur zele en effervescence, & le forcer à s'exhaler. Il n'y a point pour cela chez eux de tems ni d'âge propre. Comme écrire n'est point pour eux un métier, ils commenceront ou cesseront de bonne heure ou tard, selon que le stimulant les poussera. Quand chacun aura dit ce qu'il avoit à dire, il restera tranquille comme auparavant, sans s'aller fourrer dans le tripot littéraire, sans sentir cette ridicule démangeaison de rabâcher, & barbouiller éternellement du papier, qu'on dit être attachée au métier d'auteur; & tel, né peut-être avec du génie ne s'en doutera pas lui-même, & mourra sans être connu de personne, si nul objet ne vient animer son zele au point de le contraindre à se montrer.

LE FRANÇOIS.

Mon cher Monſieur Rouſſeau, vous m'avez bien l'air d'être un des habitans de ce monde-là!

ROUSSEAU.

J'en reconnois un du moins, ſans le moindre doute, dans l'Auteur d'Emile & d'Héloïſe.

LE FRANÇOIS.

J'ai vu venir cette concluſion; mais pour vous paſſer toutes ces fictions peu claires, il faudroit premierement pouvoir vous accorder avec vous-même: mais après avoir paru convaincu des abominations de cet homme, vous voilà maintenant le plaçant dans les aſtres, parce qu'il a fait des romans. Pour moi je n'entends rien à ces énigmes. De grace, dites-moi donc une fois votre vrai ſentiment ſur mon compte.

ROUSSEAU.

Je vous l'ai dit ſans myſtere, & je vous le répéterai ſans détour. La force de vos preuves ne me laiſſe pas douter un moment des crimes qu'elles atteſtent, & là-deſſus je penſe exactement

comme vous : mais vous uniſſez des choſes que je ſépare. L'Auteur des livres & celui des crimes vous paroît la même perſonne; je me crois fondé à en faire deux. Voilà, Monſieur, le mot de l'énigme.

LE FRANÇOIS.

Comment cela, je vous prie? Voici qui me paroît tout nouveau.

ROUSSEAU.

A tort, ſelon moi; car ne m'avez-vous pas dit qu'il n'eſt pas l'Auteur du Devin du Village?

LE FRANÇOIS.

Il eſt vrai, & c'eſt un fait dont perſonne ne doute plus : mais quant à ſes autres ouvrages, je n'ai point encore ouï les lui diſputer.

ROUSSEAU.

Le ſecond dépouillement me paroît pourtant une conſéquence aſſez prochaine de l'autre. Mais pour mieux juger de leur liaiſon, il faudroit connoître la preuve qu'on a qu'il n'eſt pas l'Auteur du Devin.

LE FRANÇOIS.

La preuve! Il y en a cent, toutes péremptoires.

ROUSSEAU.

C'eſt beaucoup. Je me contente d'une; mais je la veux, & pour cauſe, indépendante du témoignage d'autrui.

LE FRANÇOIS.

Ah, très-volontiers! Sans vous parler donc des pillages bien atteſtés dont on a prouvé d'abord que cette piece étoit compoſée, ſans même inſiſter ſur le doute s'il ſait faire des vers, & par conſéquent s'il a pu faire ceux du Devin du Village, je me tiens à une choſe plus poſitive & plus ſûre, c'eſt qu'il ne ſait pas la muſique; d'où l'on peut, à mon avis, conclure avec certitude, qu'il n'a pas fait celle de cet Opéra.

ROUSSEAU.

Il ne ſait pas la muſique! Voilà encore une de ces découvertes auxquelles je ne me ferois pas attendu.

LE FRANÇOIS.

N'en croyez là-deſſus ni moi ni perſonne, mais vérifiez par vous-même.

ROUSSEAU.

Si j'avois à ſurmonter l'horreur d'approcher du perſonnage que vous venez de peindre, ce ne ſeroit aſſurément pas pour vérifier s'il fait la muſique : la queſtion n'eſt pas aſſez intéreſſante, lorſqu'il s'agit d'un pareil ſcélérat.

LE FRANÇOIS.

Il faut qu'elle ait paru moins indifférente à nos Meſſieurs qu'à vous : car les peines incroyables qu'ils ont priſes & prennent encore tous les jours pour établir de mieux en mieux dans le public cette preuve, paſſent encore ce qu'ils ont fait pour mettre en évidence celle de ſes crimes.

ROUSSEAU.

Cela me paroît aſſez bizarre ; car quand on a ſi bien prouvé le plus, d'ordinaire on ne s'agite pas ſi fort pour prouver le moins.

LE FRANÇOIS.

Oh ! vis-à-vis d'un tel homme, on ne peut négliger ni le plus ni le moins. A l'horreur du vice ſe joint l'amour de la vérité, pour détruire dans toutes

ſes branches une réputation uſurpée ; & ceux qui ſe ſont empreſſés de montrer en lui un monſtre exécrable, ne doivent pas moins s'empreſſer aujourd'hui d'y montrer un petit pillard ſans talent.

ROUSSEAU.

Il faut avouer que la deſtinée de cet homme a des ſingularités bien frappantes : ſa vie eſt compoſée en deux parties, qui peuvent appartenir à deux individus différens, dont l'époque qui les ſépare, c'eſt-à-dire, le tems où il a publié des livres, marque la mort de l'un & la naiſſance de l'autre.

Le premier homme, paiſible & doux, fut bien voulu de tous ceux qui le connurent, & ſes amis lui reſterent toujours. Peu propre aux grandes ſociétés par ſon humeur timide & ſon naturel tranquille, il aima la retraite, non pour y vivre ſeul, mais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité. Il conſacra ſa jeuneſſe à la culture des belles connoiſſances & des talens agréables ; & quand il ſe vit forcé de faire uſage de cet acquis pour ſubſiſter, ce fut avec ſi peu d'oſtenta-

tation & de prétention, que les perſonnes auprès deſquelles il vivoit le plus, n'imaginoient pas même qu'il eût aſſez d'eſprit pour faire des livres. Son cœur, fait pour s'attacher, ſe donnoit ſans réſerve; complaiſant pour ſes amis juſqu'à la foibleſſe, il ſe laiſſoit ſubjuguer par eux, au point de ne pouvoir plus ſecouer ce joug impunément.

Le ſecond, homme dur, farouche & noir, ſe fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit, & dan ſon affreuſe miſantropie, ne ſe plaît qu'à marquer ſa haine pour le genre humain. Le premier, ſeul, ſans étude & ſans Maître, vainquit toutes les difficultés, à force de zele, & conſacra ſes loiſirs, non à l'oiſiveté, encore moins à des travaux nuiſibles, mais à remplir ſa tête d'idées charmantes, ſon cœur de ſentimens délicieux, & à former des projets, chimériques peut-être à force d'être utiles, mais dont l'exécution, ſi elle eût été poſſible, eût fait le bonheur du genre humain. Le ſecond, tout occupé de ſes odieuſes trames, n'a ſu rien donner de ſon tems ni de ſon eſprit à d'agréables occupations, encore

moins à des vues utiles. Plongé dans les plus brutales débauches, il a passé sa vie dans les tavernes & les mauvais lieux ; chargé de tous les vices qu'on y porte ou qu'on y contracte, n'ayant nourri que les goûts crapuleux & bas qui en sont inséparables, il fait ridiculement contraster ses inclinations rampantes, avec les altieres productions qu'il a l'audace de s'attribuer. En vain a-t-il paru feuilleter des livres, & s'occuper des recherches philosophiques, il n'a rien saisi, rien conçu que ses horribles systêmes ; & après de prétendus essais qui n'avoient pour but que d'en imposer au genre humain, il a fini comme il avoit commencé, par ne rien savoir que mal faire.

Enfin, sans vouloir suivre cette opposition dans toutes ses branches, & pour m'arrêter à celle qui m'y a conduit; le premier, d'une timidité qui alloit jusqu'à la bêtise, osoit à peine montrer à ses amis les productions de ses loisirs : le second, d'une impudence encore plus bête, s'approprioit fierement & publiquement les productions d'autrui sur les choses qu'il entendoit le moins. Le premier aima passion-

nément la musique, en fit son occupation favorite, & avec assez de succès pour y faire des découvertes, trouver les défauts, indiquer les corrections. Il passa une grande partie de sa vie parmi les artistes & les amateurs, tantôt composant la musique dans tous les genres en diverses occasions, tantôt écrivant sur cet Art, proposant des vues nouvelles, donnant des leçons de composition, constatant par des épreuves l'avantage des méthodes qu'il proposoit, & toujours se montrant instruit dans toutes les parties de l'Art, plus que la plupart de ses contemporains, dont plusieurs étoient, à la vérité, plus versés que lui dans quelque partie, mais dont aucun n'en avoit si bien saisi l'ensemble & suivi la liaison. Le second, inepte au point de s'être occupé de musique pendant quarante ans, sans pouvoir l'apprendre, s'est réduit à l'occupation d'en copier, faute d'en savoir faire; encore lui-même ne se trouve-t-il pas assez savant pour le métier qu'il a choisi, ce qui ne l'empêche pas de se donner, avec la plus stupide effronterie, pour l'auteur des choses qu'il ne peut exécuter. Vous m'avoue-

rez que voilà des contradictions difficiles à concilier.

LE FRANÇOIS.

Moins que vous ne croyez, & si nos autres énigmes ne m'étoient pas plus obscures que celle-là, vous me tiendriez moins en haleine.

ROUSSÈAU.

Vous m'éclaircirez donc celle-ci quand il vous plaira, car pour moi, je déclare que je n'y comprends rien.

LE FRANÇOIS.

De tout mon cœur, & très-facilement; mais commencez vous-même par m'éclaircir votre question.

ROUSSEAU.

Il n'y a plus de question sur le fait que vous venez d'exposer. A cet égard nous sommes parfaitement d'accord, & j'adopte pleinement votre conséquence, mais je la porte plus loin. Vous dites qu'un homme qui ne sait faire ni musique ni vers, n'a pas fait le Devin du Village, & cela est incontestable : moi j'ajoute que celui qui se donne faussement pour l'auteur de cet Opéra, n'est

pas même l'auteur des autres écrits qui portent ſon nom, & cela n'eſt gueres moins évident; car s'il n'a pas fait les paroles du Devin, puiſqu'il ne ſait pas faire des vers, il n'a pas fait non plus l'Allée de Sylvie, qui difficilement en effet peut être l'ouvrage d'un ſcélérat; & s'il n'en a pas fait la muſique, puiſqu'il ne ſait pas la muſique, il n'a pas fait non plus la lettre ſur la Muſique Françoiſe, encore moins le Dictionnaire de Muſique, qui ne peut être que l'ouvrage d'un homme verſé dans cet Art, & ſachant la compoſition.

LE FRANÇOIS.

Je ne ſuis pas là-deſſus de votre ſentiment, non plus que le public, & nous avons pour ſurcroît celui d'un grand Muſicien étranger venu depuis peu dans ce pays.

ROUSSEAU.

Et, je vous prie, le connoiſſez-vous bien ce grand Muſicien étranger? Savez-vous par qni & pourquoi il a été appellé en France, quels motifs l'ont porté tout-d'un-coup à ne faire que de la Muſique Françoiſe, & à venir s'établir à Paris?

LE FRANÇOIS.

Je ſoupçonne quelque choſe de tout cela; mais il n'en eſt pas moins vrai que J. J. étant plus que perſonne ſon admirateur, donne lui-même du poids à ſon ſuffrage.

ROUSSEAU.

Admirateur de ſon talent, d'accord, je le ſuis auſſi; mais quant à ſon ſuffrage, il faudroit premierement être au fait de bien des choſes, avant de ſavoir quelle autorité l'on doit lui donner.

LE FRANÇOIS.

Je veux bien, puiſqu'il vous eſt ſuſpect, ne m'en pas étayer ici, ni même de celui d'aucun Muſicien. Mais je n'en dirai pas moins de moi-même, que pour compoſer de la muſique, il faut la ſavoir, ſans doute; mais qu'on peut bavarder tant qu'on veut ſur cet Art, ſans y rien entendre, & que tel qui ſe mêle d'écrire fort doctement ſur la muſique, ſeroit bien embarraſſé de faire une bonne baſſe ſous un menuet, & même de le noter.

ROUSSEAU.

Je me doute bien auſſi de cela. Mais

votre intention eſt-elle d'appliquer cette idée au Dictionnaire & à ſon Auteur?

LE FRANÇOIS.

Je conviens que j'y penſois.

ROUSSEAU.

Vous y penſiez ! Cela étant, permettez-moi de grace encore une queſtion. Avez-vous lu ce livre ?

LE FRANÇOIS.

Je ſerois bien fâché d'en avoir lu jamais une ſeule ligne, non plus que d'aucun de ceux qui portent cet odieux nom.

ROUSSEAU.

En ce cas, je ſuis moins ſurpris que nous penſions vous & moi ſi différemment ſur les points qui s'y rapportent. Ici, par exemple, vous ne confondriez pas ce livre avec ceux dont vous parlez, & qui, ne roulant que ſur des principes généraux, ne contiennent que des idées vagues, ou des notions élémentaires, tirées peut-être d'autres écrits, & qu'ont tous ceux qui ſavent un peu de muſique; au lieu que le Dictionnaire entre dans le détail des regles pour en montrer la raiſon, l'applica-

tion, l'exception, & tout ce qui doit guider le Compoſiteur dans leur emploi. L'Auteur s'attache même à éclaircir de certaines parties qui juſqu'alors étoient reſtées confuſes dans la tête des Muſiciens, & preſque inintelligibles dans leurs écrits. L'article *Enharmonique*, par exemple, explique ce genre avec une ſi grande clarté, qu'on eſt étonné de l'obſcurité avec laquelle en avoient parlé tous ceux qui juſqu'alors avoient écrit ſur cette matiere. On ne me perſuadera jamais que cet article, ceux *d'expreſſion*, *fugue*, *harmonie*, *licence*, *mode*, *modulation*, *préparation*, *récitatif*, *trio* (*), & grand nombre d'au-

(*) Tous les articles de muſique que j'avois promis pour l'Encyclopédie, furent faits dès l'année 1749, & remis par M. Diderot, l'année ſuivante, à M. d'Alembert, comme entrant dans la partie de Mathématique dont il étoit chargé; quelque tems après parurent ſes Élémens de muſique, qu'il n'eut pas beaucoup de peine à faire. En 1768, parut mon Dictionnaire, & quelque tems après, une nouvelle édition de ſes Élémens, avec des augmentations. Dans l'intervalle avoit auſſi paru

tres, répandus dans ce Dictionnaire ; & qui sûrement ne sont pillés de personne, soient l'ouvrage d'un ignorant en musique, qui parle de ce qu'il n'entend point, ni qu'un livre, dans lequel on peut apprendre la composition, soit l'ouvrage de quelqu'un qui ne la savoit pas.

Il est vrai que plusieurs autres articles également importans sont restés seulement indiqués, pour ne pas laisser le vocabulaire imparfait, comme il en avertit dans sa Préface. Mais seroit-il raisonnable de le juger sur les articles qu'il n'a pas eu le tems de faire, plutôt que sur ceux où il a mis la derniere main, & qui demandoient assurément autant de savoir que les autres? L'Auteur convient, il avertit même de ce qui manque à son livre, & il dit la

---

un Dictionnaire des beaux-arts, où je reconnus plusieurs des articles que j'avois faits pour l'Encyclopédie. M. d'Alembert avoit des bontés si tendres pour mon Dictionnaire, encore manuscrit, qu'il offrit obligeamment au sieur Guy d'en revoir les épreuves, faveur que, sur l'avis que celui-ci m'en donna, je le priai de ne pas accepter.

raiſon de ce défaut. Mais tel qu'il eſt, il feroit cent fois plus croyable encore qu'un homme qui ne ſait pas la muſique eût fait le Devin que le Dictionnaire. Car, combien ne voit-on pas, ſur-tout en Suiſſe & en Allemagne, de gens qui, ne ſachant pas une note de muſique, & guidés uniquement par leur oreille & leur goût, ne laiſſent pas de compoſer des choſes très-agréables, & même très-régulieres, quoiqu'ils n'aient nulle connoiſſance des regles, & qu'ils ne puiſſent dépoſer leur compoſition que dans leur mémoire. Mais il eſt abſurde de penſer qu'un homme puiſſe enſeigner & même éclaircir dans un livre une ſcience qu'il n'entend point, & bien plus encore dans un Art dont la ſeule langue exige une étude de pluſieurs années, avant qu'on puiſſe l'entendre & la parler. Je conclus donc qu'un homme qui n'a pu faire le Devin du Village, parce qu'il ne ſavoit pas la muſique, n'a pu faire, à plus forte raiſon, le Dictionnaire, qui demandoit beaucoup plus de ſavoir.

LE FRANÇOIS.

Ne connoiſſant ni l'un ni l'autre ou-

vrage, je ne puis par moi-même juger de votre raiſonnement. Je ſais ſeulement qu'il y a une différence extrême à cet égard dans l'eſtimation du public; que le Dictionnaire paſſe pour un ramaſſis de phraſes ſonores & inintelligibles; qu'on en cite un article *Génie*, que tout le monde prône, & qui ne dit rien ſur la muſique. Quant à votre article *Enharmonique* & aux autres qui, ſelon vous, traitent pertinemment de l'Art, je n'en ai jamais ouï parler à perſonne, ſi ce n'eſt à quelques Muſiciens ou Amateurs étrangers, qui paroiſſoient en faire cas, avant qu'on les eût mieux inſtruits; mais les nôtres diſent & ont toujours dit ne rien entendre au jargon de ce livre.

Pour le Devin, vous avez vu les tranſports d'admiration excités par la derniere repriſe; l'enthouſiaſme du public, pouſſé juſqu'au délire, fait foi de la ſublimité de cet ouvrage. C'étoit le divin J. J. c'étoit le moderne Orphée; cet Opéra étoit le chef-d'œuvre de l'art & de l'eſprit humain, & jamais cet enthouſiaſme ne fut ſi vif, que lorſqu'on ſut que le divin J. J. ne ſavoit

pas la musique. Or, quoi que vous en puissiez dire, de ce qu'un homme qui ne sait pas la musique n'a pu faire un prodige de l'Art universellement admiré, il ne s'ensuit pas, selon moi, qu'il n'a pu faire un livre peu lu, peu entendu, & encore moins estimé.

ROUSSEAU.

Dans les choses dont je peux juger par moi-même, je ne prendrai jamais pour regles de mes jugemens ceux du public, & sur-tout quand il s'engouë, comme il a fait tout-d'un coup pour le Devin du Village, après l'avoir entendu pendant vingt ans avec un plaisir plus modéré. Cet engoüement subit, quelle qu'en ait été la cause, au moment où le soi-disant Auteur étoit l'objet de la dérision publique, n'a rien eu d'assez naturel pour faire autorité chez les gens sensés. Je vous ai dit ce que je pensois du Dictionnaire, & cela, non pas sur l'opinion publique, ni sur ce célebre article *Génie*, qui, n'ayant nulle application particuliere à l'Art, n'est là que pour la plaisanterie; mais après avoir lu attentivement l'ouvrage entier, dont la plupart des articles

feront faire de meilleure muſique, quand les Artiſtes en ſauront profiter.

Quant au Devin, quoique je ſois bien ſûr que perſonne ne ſent mieux que moi les véritables beautés de cet ouvrage, je ſuis fort éloigné de voir ces beautés où le public engoüé les place. Ce ne ſont point de celles que l'étude & le ſavoir produiſent, mais de celles qu'inſpirent le goût & la ſenſibilité ; & l'on prouveroit beaucoup mieux qu'un ſavant Compoſiteur n'a point fait cette piece, ſi la partie du beau chant & de l'invention lui manque, qu'on ne prouveroit qu'un ignorant ne l'a pu faire, parce qu'il n'a pas cet acquis qui ſupplée au génie, & ne fait rien qu'à force de travail. Il n'y a rien dans le Devin du Village qui paſſe, quant à la partie ſcientifique, les principes élémentaires de la compoſition ; & non-ſeulement il n'y a point d'écolier de trois mois qui, dans ce ſens, ne fût en état d'en faire autant ; mais on peut bien douter qu'un ſavant Compoſiteur pût ſe réſoudre à être auſſi ſimple. Il eſt vrai que l'Auteur de cet ouvrage y a ſuivi un principe caché, qui ſe fait ſentir ſans qu'on le

le remarque, & qui donne à ſes chants un effet qu'on ne ſent dans aucune autre Muſique Françoiſe. Mais ce principe, ignoré de tous nos Compoſiteurs, dédaigné de ceux qui en ont entendu parler, poſé ſeulement par l'Auteur de la lettre ſur la Muſique Françoiſe, qui en a fait enſuite un article du Dictionnaire, & ſuivi ſeulement par l'Auteur du Devin, eſt une grande preuve de plus que ces deux Auteurs ſont le même. Mais tout cela montre l'invention d'un amateur, qui a réfléchi ſur l'Art, plutôt que la routine d'un profeſſeur qui le poſſede ſupérieurement. Ce qui peut faire honneur au Muſicien dans cette piece eſt le récitatif : il eſt bien modulé, bien ponctué, bien accentué, autant que du récitatif François peut l'être. Le tour en eſt neuf, du moins il l'étoit alors à tel point qu'on ne voulut point haſarder ce récitatif à la Cour, quoiqu'adapté à la langue plus qu'aucun autre. J'ai peine à concevoir comment du récitatif peut être pillé, à moins qu'on ne pille auſſi les paroles ; & quand il n'y auroit que cela de la main de l'Auteur de la piece, j'aimerois mieux,

quant à moi, avoir fait le récitatif sans les airs, que les airs sans le récitatif; mais je sens trop bien la même main dans le tout, pour pouvoir le partager à différens Auteurs. Ce qui rend même cet Opéra prisable pour les gens de goût, c'est le parfait accord des paroles & de la musique, c'est l'étroite liaison des parties qui le composent; c'est l'ensemble exact du tout, qui en fait l'ouvrage le plus uni que je connoisse en ce genre. Le Musicien a par-tout pensé, senti, parlé comme le Poëte; l'expression de l'un répond toujours si fidélement à celle de l'autre, qu'on voit qu'ils sont toujours animés du même esprit; & l'on me dit que cet accord si juste & si rare résulte d'un tas de pillages fortuitement rassemblés! Monsieur, il y auroit cent fois plus d'art à composer un pareil tout de morceaux épars & décousus, qu'à le créer soi-même d'un bout à l'autre.

LE FRANÇOIS.

Votre objection ne m'est pas nouvelle; elle paroît même si solide à beaucoup de gens, que, revenus des vols partiels, quoique tous si bien prouvés,

ils ſont maintenant perſuadés que la piece entiere, paroles & muſique, eſt d'une autre main, & que le Charlatan a eu l'adreſſe de s'en emparer, & l'impudence de ſe l'attribuer. Cela paroît même ſi bien établi que l'on n'en doute plus gueres; car enfin, il faut bien néceſſairement recourir à quelque explication ſemblable; il faut bien que cet ouvrage, qu'il eſt inconteſtablement hors d'état d'avoir fait, ait été fait par quelqu'un. On prétend même en avoir découvert le véritable Auteur.

ROUSSEAU.

J'entends: après avoir d'abord découvert & très bien prouvé les vols partiels dont le Devin du Village étoit compoſé, on prouve aujourd'hui non moins victorieuſement, qu'il n'y a point eu de vols partiels; que cette piece, toute de la même main, a été volée en entier par celui qui ſe l'attribue. Soit donc; car l'une & l'autre de ces vérités contradictoires eſt égale pour mon objet. Mais enfin, quel eſt-il donc, ce véritable Auteur? Eſt-il François, Suiſſe, Italien, Chinois?

LE FRANÇOIS.

C'eſt ce que j'ignore ; car on ne peut gueres attribuer cet ouvrage à Pergoleſe, comme un *Salve, Regina*.....

ROUSSEAU.

Oui, j'en connois un de cet Auteur, & qui même a été gravé.....

LE FRANÇOIS.

Ce n'eſt pas celui-là. Le *Salve* dont vous parlez, Pergoleſe l'a fait de ſon vivant, & celui dont je parle en eſt un autre, qu'il a fait vingt ans après ſa mort, & que J. J. s'approprioit, en diſant l'avoir fait pour Mlle Fel, comme beaucoup d'autres motets que le même J. J. dit ou dira de même avoir faits depuis-lors, & qui par autant de miracles de M. d'Alembert, ſont & ſeront toujours tous de Pergoleſe, dont il évoque l'ombre quand il lui plaît.

ROUSSEAU.

Voilà qui eſt vraiment admirable. Oh! je me doutois depuis long-tems que ce M. d'Alembert devoit être un ſaint à miracles, & je parierois bien qu'il ne

s'en tient pas à ceux-là. Mais, comme vous dites, il lui ſera néanmoins difficile, tout ſaint qu'il eſt, d'avoir auſſi fait faire le Devin du Village à Pergoleſe, & il ne faudroit pas multiplier les Auteurs ſans néceſſité.

LE FRANÇOIS.

Pourquoi non? Qu'un pillard prenne à droite & à gauche, rien au monde n'eſt plus naturel.

ROUSSEAU.

D'accord; mais dans toutes ces muſiques ainſi pillées, on ſent les coutures & les pieces de rapport, & il me ſemble que celle qui porte le nom de J. J. n'a pas cet air-là. On n'y trouve même aucune phyſionomie nationale. Ce n'eſt pas plus de la muſique Italienne que de la muſique Françoiſe. Elle a le ton de la choſe, & rien de plus.

LE FRANÇOIS.

Tout le monde convient de cela, Comment l'Auteur du Devin a-t-il pris dans cette piece un accent alors ſi neuf qu'il n'ait employé que là? & ſi c'eſt ſon unique ouvrage, comment en a-t-il tranquillement cédé la gloire à un autre,

ſans tenter de la revendiquer, ou du moins de la partager par un ſecond Opéra ſemblable ? On m'a promis de m'expliquer clairement tout cela ; car j'avoue de bonne foi y avoir trouvé juſqu'ici quelque obſcurité.

ROUSSEAU.

Bon ! vous voilà bien embarraſſé ! Le pillard aura fait accointance avec l'Auteur : il ſe ſera fait confier ſa piece, ou la lui aura volée, & puis il l'aura empoiſonné. Cela eſt tout ſimple.

LE FRANÇOIS.

Vraiment, vous avez là de jolies idées !

ROUSSEAU.

Ah ! ne me faites pas honneur de votre bien ! Ces idées vous appartiennent ; elles ſont l'effet naturel de tout ce que vous m'avez appris. Au reſte, & quoi qu'il en ſoit du véritable Auteur de la piece, il me ſuffit que celui qui s'eſt dit l'être, ſoit par ſon ignorance & ſon incapacité hors d'état de l'avoir faite, pour que j'en conclue à plus forte raiſon qu'il n'a fait ni le Dictionnaire qu'il s'attribue auſſi, ni la lettre ſur

la Muſique Françoiſe, ni aucun des autres livres qui portent ſon nom & dans leſquels il eſt impoſſible de ne pas ſentir qu'ils partent tous de la même main. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme doué d'aſſez de talens pour faire de pareils ouvrages, aille, au fort même de ſon efferveſcence, piller & s'attribuer ceux d'autrui, dans un genre qui non-ſeulement n'eſt pas le ſien, mais auquel il n'entend abſolument rien; qu'un homme qui, ſelon vous, eut aſſez de courage, d'orgueil, de fierté, de force pour réſiſter à la démangeaiſon d'écrire, ſi naturelle aux jeunes gens qui ſe ſentent quelque talent, pour laiſſer mûrir vingt ans ſa tête dans le ſilence, afin de donner plus de profondeur & de poids à ſes productions long-tems méditées, que ce même homme, l'ame toute remplie de ſes grandes & ſublimes vues, aille en interrompre le développement, pour chercher par des manœuvres auſſi lâches que puériles, une réputation uſurpée, & très-inférieure à celle qu'il peut obtenir légitimement? Ce ſont des gens pourvus de bien petits talens par eux-mêmes, qui ſe parent ainſi de ceux d'autrui; & quiconque avec une tête

active & penſante a ſenti le délire & l'attrait du travail d'eſprit, ne va pas ſervilement ſur la trace d'un autre, pour ſe parer ainſi de productions étrangeres, par préférence à celles qu'il peut tirer de ſon propre fonds. Allez, Monſieur, celui qui a pu être aſſez vil & aſſez ſot pour s'attribuer le Devin du Village, ſans l'avoir fait, ni même ſans ſavoir la muſique, n'a jamais fait une ligne du Diſcours ſur l'inégalité, ni de l'Emile, ni du Contrat Social. Tant d'audace & de vigueur d'un côté, tant d'ineptie & de lâcheté de l'autre, ne s'aſſocieront jamais dans la même ame.

Voilà une preuve qui parle à tout homme ſenſé. Que d'autres qui ne ſont pas moins fortes ne parlent qu'à moi, j'en ſuis fâché pour mon eſpece ; elles devroient parler à toute ame ſenſible & douée de l'inſtinct moral. Vous me dites que tous ces écrits qui m'échauffent, me touchent, m'attendriſſent, me donnent la volonté ſincere d'être meilleur, ſont uniquement des productions d'une tête exaltée conduite par un cœur hypocrite & fourbe. La figure de mes êtres ſurlunaires vous aura déja fait entendre que je n'étois pas là-deſ-

ſus de votre avis. Ce qui me confirma encore dans le mien eſt le nombre & l'étendue de ces mêmes écrits, où je ſens toujours & par-tout la même véhémence d'un cœur échauffé des mêmes ſentimens. Quoi ! ce fléau du genre-humain, cet ennemi de toute droiture, de toute juſtice, de toute bonté, s'eſt captivé dix à douze ans, dans le cours de quinze volumes, à parler toujours le plus doux, le plus pur, le plus énergique langage de la vertu, à plaindre les miſeres humaines, à en montrer la ſource dans les erreurs, dans les préjugés des hommes, à leur tracer la route du vrai bonheur, à leur apprendre à rentrer dans leurs propres cœurs pour y retrouver le germe des vertus ſociales qu'ils étouffent ſous un faux ſimulacre dans le progrès mal entendu des ſociétés, à conſulter toujours leur conſcience pour redreſſer les erreurs de leur raiſon, & à écouter dans le ſilence des paſſions cette voix intérieure que tous nos philoſophes ont tant à cœur d'étouffer, & qu'ils traitent de chimere parce qu'elle ne leur dit plus rien : il s'eſt fait ſiffler d'eux & de tout ſon ſiecle pour avoir

toujours ſoutenu que l'homme étoit bon, quoique les hommes fuſſent méchans ; que ſes vertus lui venoient de lui-même, que ſes vices lui venoient d'ailleurs : il a conſacré ſon plus grand & meilleur ouvrage à montrer comment s'introduiſent dans notre ame les paſſions nuiſibles, à montrer que la bonne éducation doit être purement négative, qu'elle doit conſiſter, non à guérir les vices du cœur humain, puiſqu'il n'y en a point naturellement, mais à les empêcher de naître, & à tenir exactement fermées les portes par leſquelles ils s'introduiſent. Enfin, il a établi tout cela avec une clarté ſi lumineuſe ; avec un charme ſi touchant, avec une vérité ſi perſuaſive, qu'une ame non dépravée ne peut réſiſter à l'attrait de ſes images & à la force de ſes raiſons ; & vous voulez que cette longue ſuite d'écrits où reſpirent toujours les mêmes maximes, où le langage ſe ſoutient toujours avec la même chaleur, ſoit l'ouvrage d'un fourbe qui parle toujours non-ſeulement contre ſa penſée, mais auſſi contre ſon intérêt, puiſque mettant tout ſon bonheur à remplir le monde de malheurs & de

crimes, il devoit conséquemment chercher à multiplier les scélérats pour se donner des aides & des complices dans l'exécution de ses horribles projets ; au lieu qu'il n'a travaillé réellement qu'à se susciter des obstacles & adversaires dans tous les prosélytes que ses livres feroient à la vertu.

Autres raisons non moins fortes dans mon esprit. Cet Auteur putatif, reconnu par toutes les preuves que vous m'avez fournies, le plus crapuleux, le plus vil débauché qui puisse exister, a passé sa vie avec les traînées des rues dans les plus infâmes réduits ; il est hébêté de débauche, il est pourri de vérole, & vous voulez qu'il ait écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour si brûlant & si pur qui ne germa jamais que dans des cœurs aussi chastes que tendres ? Ignorez-vous que rien n'est moins tendre qu'un débauché, que l'amour n'est pas plus connu des libertins que des femmes de mauvaise vie, que la crapule endurcit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens, grossiers, brutaux, cruels ; que leur sang appauvri, dépouillé de cet esprit de vie qui du cœur porte au

cerveau ces charmantes images d'où naît l'ivresse de l'amour, ne leur donne par l'habitude que les âcres picotemens du besoin, sans y joindre ces douces impressions qui rendent la sensualité aussi tendre que vive ? Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue, je suis assuré de connoître à sa lecture si celui qui l'écrit a des mœurs. Ce n'est qu'aux yeux de ceux qui en ont que les femmes peuvent briller de ces charmes touchans & chastes qui seuls font le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voient en elles que des instrumens de plaisir qui leur sont aussi méprisables que nécessaires, comme ces vases dont on se sert tous les jours pour les plus indispensables besoins. J'aurois défié tous les coureurs de filles de Paris d'écrire jamais une seule des lettres de l'Héloïse, & le livre entier ; ce livre dont la lecture me jette dans les plus angéliques extases seroit l'ouvrage d'un vil débauché ! comptez, Monsieur, qu'il n'en est rien : ce n'est pas avec de l'esprit & du jargon que ces choses-là se trouvent. Vous voulez qu'un hypocrite adroit qui ne marche à ses fins qu'à

force de ruse & d'astuce, aille étourdiment se livrer à l'impétuosité de l'indignation contre tous les états, contre tous les partis sans exception, & dire également les plus dures vérités aux uns & aux autres. Papistes, hugenots, grands, petits, hommes, femmes, robins, soldats, moines, prêtres, dévots, médecins, philosophes, *Tros Rutulusve fuat*, tout est peint, tout est démasqué sans jamais un mot d'aigreur ni de personnalité contre qui que ce soit, mais sans ménagement pour aucun parti. Vous voulez qu'il ait toujours suivi sa fougue au point d'avoir tout soulevé contre lui, tout réuni pour l'accabler dans sa disgrace, & tout cela sans se ménager ni défenseur ni appui, sans s'embarrasser même du succès de ses livres, sans s'informer au moins de l'effet qu'ils produisoient & de l'orage qu'ils attiroient sur sa tête, & sans en concevoir le moindre souci quand le bruit commença d'en arriver jusqu'à lui ? Cette intrépidité, cette imprudence, cette incurie est-elle de l'homme faux & fin que vous m'avez peint ? Enfin, vous voulez qu'un *misérable* à qui l'on a ôté le nom de *scé-*

lérat qu'on ne trouvoit pas encore aſſez abject, pour lui donner celui de *coquin*, comme exprimant mieux la baſſeſſe & l'indignité de ſon ame ; vous voulez que ce reptile ait pris & ſoutenu pendant quinze volumes le langage intrépide & fier d'un écrivain qui, conſacrant ſa plume à la vérité, ne quête point les ſuffrages du public & que le témoignage de ſon cœur met au deſſus des jugemens des hommes ? Vous voulez que parmi tant de ſi beaux livres modernes, les ſeuls qui pénétrent juſqu'à mon cœur, qui l'enflamment d'amour pour la vertu, qui l'attendriſſent ſur les miſeres humaines, ſoient précisément les jeux d'un déteſtable fourbe qui ſe moque de ſes lecteurs & ne croit pas un mot de ce qu'il leur dit avec tant de chaleur & de force ; tandis que tous les autres, écrits, à ce que vous m'aſſurez, par de vrais ſages dans de ſi pures intentions, me glacent le cœur, le reſſerrent, & ne m'inſpirent avec des ſentimens d'aigreur, de peine, & de haine, que le plus intolérant eſprit de parti ? Tenez, Monſieur, s'il n'eſt pas impoſſible que tout cela ſoit, il l'eſt du moins que

jamais je le croye, fût-il mille fois démontré. Encore un coup, je ne résiste point à vos preuves ; elles m'ont pleinement convaincu : mais ce que je ne crois ni ne croirai de ma vie, c'est que l'Emile, & sur-tout l'article du goût dans le quatrieme livre, soit l'ouvrage d'un cœur dépravé ; que l'Héloïse, & sur-tout la lettre sur la mort de Julie, ait été écrite par un scélérat ; que celle à M. d'Alembert sur les spectacles soit la production d'une ame double ; que le sommaire du projet de paix perpétuelle soit celle d'un ennemi du genre-humain ; que le recueil entier des écrits du même Auteur soit sorti d'une ame hypocrite & d'une mauvaise tête, non du pur zele d'un cœur brûlant d'amour pour la vertu. Non, Monsieur, non, Monsieur ; le mien ne se prêtera jamais à cette absurde & fausse persuasion. Mais je dis & je soutiendrai toujours qu'il faut qu'il y ait deux J. J. & que l'Auteur des livres & celui des crimes ne sont pas le même homme. Voilà un sentiment si bien enraciné dans le fond de mon cœur, que rien ne me l'ôtera jamais.

LE FRANÇOIS.

C'eſt pourtant une erreur ſans le moindre doute ; & une autre preuve qu'il a fait des livres, eſt qu'il en fait encore tous les jours.

ROUSSEAU.

Voilà ce que j'ignorois, & l'on m'avoit dit au contraire qu'il s'occupoit uniquement depuis quelques années à copier de la muſique.

LE FRANÇOIS.

Bon, copier ! Il en fait le ſemblant pour faire le pauvre quoiqu'il ſoit riche, & couvrir ſa rage de faire des livres & de barbouiller du papier. Mais perſonne ici n'en eſt la dupe, & il faut que vous veniez de bien loin pour l'avoir été.

ROUSSEAU.

Sur quoi, je vous prie, roulent ces nouveaux livres dont il ſe cache ſi bien, ſi à propos, & avec tant de ſuccès ?

LE FRANÇOIS.

Ce ſont des fadaiſes de toute eſpèce : des leçons d'Athéïſme, des éloges

de la philoſophie moderne, des oraiſons funebres, des traductions, des ſatyres.....

ROUSSEAU.

Contre ſes ennemis ſans doute?

LE FRANÇOIS.

Non, contre les ennemis de ſes ennemis.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne me ſerois pas douté.

LE FRANÇOIS.

Oh! vous ne connoiſſez pas la ruſe du drôle! Il fait tout cela pour ſe mieux déguiſer. Il fait de violentes ſorties contre la préſente adminiſtration (en 1772) dont il n'a point à ſe plaindre, en faveur du Parlement qui l'a ſi indignement traité, & de l'auteur de toutes ſes miſeres, qu'il devroit avoir en horreur. Mais à chaque inſtant ſa vanité ſe décele par les plus ineptes louanges de lui-même. Par exemple, il a fait dernierement un livre fort plat, intitulé l'an *deux mille deux cents quarante*, dans lequel il conſacre avec ſoin

tous ses écrits à la postérité, sans même excepter Narcisse, & sans qu'il en manque une seule ligne.

ROUSSEAU.

C'est en effet une bien étonnante balourdise. Dans les livres qui portent son nom, je ne vois pas un orgueil aussi bête.

LE FRANÇOIS.

En se nommant il se contraignoit ; à présent qu'il se croit bien caché, il ne se gêne plus.

ROUSSEAU.

Il a raison, cela lui réussit si bien ! Mais, Monsieur, quel est donc le vrai but de ses livres que cet homme si fin publie avec tant de mystere en faveur des gens qu'il devroit haïr, & de la doctrine à laquelle il a paru si contraire ?

LE FRANÇOIS.

En doutez-vous ? C'est de se jouer du public & de faire parade de son éloquence, en prouvant successivement le pour & le contre, & promenant ses

lecteurs du blanc au noir pour se moquer de leur crédulité.

ROUSSEAU.

Par ma foi ! voilà, pour la détresse où il se trouve, un homme de bien bonne humeur, & qui pour être aussi haineux que vous le faites, n'est guères occupé de ses ennemis ! Pour moi, sans être vain ni vindicatif, je vous déclare que si j'étois à sa place, & que je voulusse encore faire des livres, ce ne seroit pas pour faire triompher mes persécuteurs & leur doctrine aux dépens de ma réputation & de mes propres écrits. S'il est réellement l'Auteur de ceux qu'il n'avoue pas, c'est une forte & nouvelle preuve qu'il ne l'est pas de ceux qu'il avoue. Car assurément il faudroit le supposer bien stupide & bien ennemi de lui-même, pour chanter la palinodie si mal à propos.

LE FRANÇOIS.

Il faut avouer que vous êtes un homme bien obstiné, bien tenace dans vos opinions ; au peu d'autorité qu'ont sur vous celles du public, ont voit

bien que vous n'êtes pas François. Parmi tous nos ſages ſi vertueux, ſi juſtes, ſi ſupérieurs à toute partialité ; parmi toutes nos dames ſi ſenſibles, ſi favorables à un Auteur qui peint ſi bien l'amour, il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait fait la moindre réſiſtance aux argumens triomphans de nos Meſſieurs, perſonne qui ne ſe ſoit rendu avec empreſſement, avec joie, aux preuves que ce même Auteur qu'on diſoit tant aimé, que ce même J. J. ſi fêté, mais ſi rogue & ſi haïſſable, étoit la honte & l'opprobre du genre humain ; & maintenant qu'on s'eſt ſi bien paſſionné pour cette idée, qu'on n'en voudroit pas changer quand la choſe ſeroit poſſible ; vous ſeul, plus difficile que tout le monde, venez ici nous propoſer une diſtinction neuve & imprévue, qui ne le ſeroit pas ſi elle avoit la moindre ſolidité. Je conviens pourtant qu'à travers tout ce pathos, qui, ſelon moi, ne dit pas grand'choſe, vous ouvrez de nouvelles vues qui pourroient avoir leur uſage, communiquées à nos Meſſieurs. Il eſt certain que ſi l'on pouvoit prouver que J. J. n'a fait aucun des livres qu'il

s'attribue, comme on prouve qu'il n'a pas fait le Devin, on ôteroit une difficulté qui ne laiſſe pas d'arrêter, ou du moins d'embarraſſer encore bien des gens, malgré les preuves convaincantes des forfaits de ce miſérable. Mais je ſerois auſſi fort ſurpris, pour peu qu'on pût appuyer cette idée, qu'on ſe fût aviſé ſi tard de la propoſer. Je vois qu'en s'attachant à le couvrir de tout l'opprobre qu'il mérite, nos Meſſieurs ne laiſſent pas de s'inquiéter quelquefois de ces livres qu'ils déteſtent, qu'ils tournent même en ridicule de toute leur force; mais qui leur attirent ſouvent des objections incommodes, qu'on leveroit tout-d'un-coup en affirmant qu'il n'a pas écrit un ſeul mot de tout cela, & qu'il en eſt incapable comme d'avoir fait le Devin. Mais je vois qu'on a pris ici une route contraire qui ne peut gueres ramener à celle-là; & l'on croit ſi bien que ces écrits ſont de lui, que nos Meſſieurs s'occupent depuis long-tems à les éplucher, pour en extraire le poiſon.

ROUSSEAU.

Le poiſon!

LE FRANÇOIS.

Sans doute. Ces beaux livres vous ont ſéduit comme bien d'autres, & je ſuis peu ſurpris qu'à travers toute cette oſtentation de belle morale, vous n'ayez pas ſenti les doctrines pernicieuſes qu'il y répand ; mais je le ſerois fort qu'elles n'y fuſſent pas. Comment un tel ſerpent n'infecteroit-il pas de ſon venin tout ce qu'il touche ?

ROUSSEAU.

Eh bien, Monſieur, ce venin ! en a-t-on déja beaucoup extrait de ces livres ?

LE FRANÇOIS.

Beaucoup, à ce qu'on m'a dit ; & même il s'y met tout à découvert dans nombres de paſſages horribles, que l'extrême prévention qu'on avoit pour ces livres empêcha d'abord de remarquer ; mais qui frappent maintenant de ſurpriſe & d'effroi tous ceux qui, mieux inſtruits, les liſent comme il convient.

ROUSSEAU.

Des paſſages horribles ! J'ai lu ces

livres avec grand ſoin, mais je n'y en ai point trouvé de tel, je vous jure. Vous m'obligeriez de m'en indiquer quelqu'un.

LE FRANÇOIS.

Ne les ayant pas lus, c'eſt ce que je ne ſaurois faire ; mais j'en demanderai la liſte à nos Meſſieurs qui les ont recueillis, & je vous la communiquerai. Je me rappelle ſeulement qu'on cite une note de l'Emile, où il enſeigne ouvertement l'aſſaſſinat.

ROUSSEAU.

Comment, Monſieur, il enſeigne ouvertement l'aſſaſſinat, & cela n'a pas été remarqué de la premiere lecture ! Il falloit qu'il eût en effet des lecteurs bien prévenus ou bien diſtraits. Et où donc avoient les yeux les Auteurs de ces ſages & graves Réquiſitoires ſur leſquels on l'a ſi régulierement décrété ? Quelle trouvaille pour eux ! quel regret de l'avoir manquée !

LE FRANÇOIS.

Ah ! c'eſt que ces livres étoient

trop pleins de choſes à reprendre pour qu'on pût tout relever.

ROUSSEAU.

Il eſt vrai que le bon, le judicieux Joly de Fleury, tout plein de l'horreur que lui inſpiroit le *Syſtême criminel de la Religion naturelle*, ne pouvoit gueres s'arrêter à des bagatelles comme des leçons d'aſſaſſinat; ou peut-être, comme vous dites, ſon extrême prévention pour le livre l'empêchoit-elle de les remarquer. Dites, dites, Monſieur, que vos chercheurs de poiſon ſont bien plutôt ceux qui l'y mettent, & qu'il n'y en a point pour ceux qui n'en cherchent pas. J'ai lu vingt fois la note dont vous parlez, ſans y voir autre choſe qu'une vive indignation contre un préjugé gothique, non moins extravagant que funeſte, & je ne me ſerois jamais douté du ſens que vos Meſſieurs lui donnent, ſi je n'avois vu par haſard une lettre inſidieuſe qu'on a fait écrire à l'Auteur à ce ſujet, & la réponſe qu'il a eu la foibleſſe d'y faire, & où il explique le ſens de cette note, qui n'avoit pas be-
ſoin

ſoin d'autre explication que d'être lue à ſa place par d'honnêtes gens. Un Auteur qui écrit d'après ſon cœur, eſt ſujet en ſe paſſionnant, à des fougues qui l'entraînent au-delà du but, & à des écarts où ne tombent jamais ces écrivains ſubtils & méthodiſtes qui, ſans s'animer ſur rien au monde, ne diſent jamais que ce qu'il leur eſt avantageux de dire, & qu'ils ſavent tourner ſans ſe commettre, pour produire l'effet qui convient à leur intérêt. Ce ſont les imprudences d'un homme confiant en lui-même, & dont l'ame généreuſe ne ſuppoſe pas même que l'on puiſſe douter de lui. Soyez ſûr que jamais hypocrite ni fourbe n'ira s'expoſer à découvert. Nos Philoſophes ont bien ce qu'ils appellent leur doctrine intérieure; mais ils ne l'enſeignent au public qu'en ſe cachant, & à leurs amis qu'en ſecret. En prenant toujours tout à la lettre, on trouveroit peut-être en effet moins à reprendre dans les livres les plus dangereux, que dans ceux dont nous parlons ici, & en général que dans tous ceux où l'Auteur, ſûr de lui-même, & parlant d'abondance de cœur, s'abandonne à toute

ſa véhémence, ſans ſonger aux priſes qu'il peut laiſſer au méchant qui le guette de ſang-froid, & qui ne cherche dans tout ce qu'il offre de bon & d'utile qu'un côté mal gardé par lequel il puiſſe enfoncer le poignard. Mais liſez tous ces paſſages dans le ſens qu'ils préſentent naturellement à l'eſprit du lecteur, & qu'ils avoient dans celui de l'Auteur en les écrivant, liſez-les à leur place avec ce qui précede & ce qui ſuit, conſultez la diſpoſition de cœur où ces lectures vous mettent; c'eſt cette diſpoſition qui vous éclairera ſur leur véritable ſens. Pour toute réponſe à ces ſiniſtres interprétateurs & pour leur juſte peine, je ne voudrois que leur faire lire à haute voix l'ouvrage entier qu'ils déchirent ainſi par lambeaux pour les teindre de leur venin; je doute qu'en finiſſant cette lecture, il s'en trouvât un ſeul aſſez impudent pour oſer renouveller ſon accuſation.

LE FRANÇOIS.

Je ſais qu'on blâme en général cette maniere d'iſoler & défigurer les paſſages d'un Auteur pour les interpréter

au gré de la paſſion d'un cenſeur injuſte ; mais par vos propres principes, nos Meſſieurs vous mettront ici loin de votre compte, car c'eſt encore moins dans des traits épars que dans toute la ſubſtance des livres dont il s'agit, qu'ils trouvent le poiſon que l'Auteur a pris ſoin d'y répandre ; mais il y eſt fondu avec tant d'art, que ce n'eſt que par les plus ſubtiles analyſes qu'on vient à bout de le découvrir.

ROUSSEAU.

En ce cas il étoit fort inutile de l'y mettre ; car encore un coup, s'il faut chercher ce venin pour le ſentir, il n'y eſt que pour ceux qui l'y cherchent ou plutôt qui l'y mettent. Pour moi, par exemple, qui ne me ſuis point aviſé d'y en chercher, je puis bien jurer n'y en avoir point trouvé.

LE FRANÇOIS.

Eh ! qu'importe, s'il fait ſon effet ſans être apperçu ? Effet qui ne réſulte pas d'un tel ou d'un tel paſſage en particulier, mais de la lecture entiere du livre. Qu'avez-vous à dire cela ?

ROUSSEAU.

Rien, ſinon qu'ayant lu pluſieurs fois en entier les écrits que J. J. s'attribue, l'effet total qu'il en a réſulté dans mon ame, a toujours été de me rendre plus humain, plus juſte, meilleur que je n'étois auparavant; jamais je ne me ſuis occupé de ces livres ſans profit pour la vertu.

LE FRANÇOIS.

Oh, je vous certifie que ce n'eſt pas là l'effet que leur lecture a produit ſur nos Meſſieurs.

ROUSSEAU.

Ah, je le crois! mais ce n'eſt pas la faute des livres; car pour moi, plus j'y ai livré mon cœur, moins j'y ai ſenti ce qu'ils y trouvent de pernicieux; & je ſuis ſûr que cet effet qu'ils ont produit ſur moi, ſera le même ſur tout honnête homme qui les lira avec la même impartialité.

LE FRANÇOIS.

Dites, avec la même prévention; car ceux qui ont ſenti l'effet contraire, & qui s'occupent pour le bien public de

ces utiles recherches, ſont tous des hommes de la plus ſublime vertu & de grands philoſophes qui ne ſe trompent jamais.

ROUSSEAU.

Je n'ai rien encore à dire à cela. Mais faites une choſe ; imbu des principes de ces grands philoſophes qui ne ſe trompent jamais, mais ſincere dans l'amour de la vérité, mettez-vous en état de prononcer comme eux avec connoiſſance de cauſe, & de décider ſur cet articſe entr'eux d'un côté, eſcortés de tous leurs diſciples qui ne jurent que par les maîtres, & de l'autre tout le public avant qu'ils l'euſſent ſi bien endoctriné. Pour cela, liſez vous-même les livres dont il s'agit, & ſur les diſpoſitions où vous laiſſera leur lecture, jugez de celle où étoit l'Auteur en les écrivant, & de l'effet naturel qu'ils doivent produire quand rien n'agira pour le détourner. C'eſt, je crois, le moyen le plus ſûr de porter ſur ce point un jugement équitable.

LE FRANÇOIS.

Quoi ! vous voulez m'impoſer le

ſupplice de lire une immenſe compilation de préceptes de vertu rédigés par un coquin ?

ROUSSEAU.

Non, Monſieur, je veux que vous liſiez le vrai ſyſtême du cœur humain rédigé par un honnête homme, & publié ſous un autre nom. Je veux que vous ne vous préveniez point contre des livres bons & utiles, uniquement parce qu'un homme indigne de les lire a l'audace de s'en dire l'Auteur.

LE FRANÇOIS.

Sous ce point de vue, on pourroit ſe réſoudre à lire ces livres, ſi ceux qui les ont le mieux examinés ne s'accordoient tous, excepté vous ſeul, à les trouver nuiſibles & dangereux ; ce qui prouve aſſez que ces livres ont été compoſés, non comme vous dites, par un honnête homme dans des intentions louables, mais par un fourbe adroit, plein de mauvais ſentimens maſqués d'un extérieur hypocrite, à la faveur duquel ils ſurprennent, ſéduiſent, & trompent les gens.

ROUSSEAU.

Tant que vous continuerez de la ſorte à mettre en fait ſur l'autorité d'autrui l'opinion contraire à la mienne, nous ne ſaurions être d'accord. Quand vous voudrez juger par vous-même, nous pourrons alors comparer nos raiſons, & choiſir l'opinion la mieux fondée. Mais dans une queſtion de fait comme celle-ci, je ne vois pourquoi je ſerois obligé de croire, ſans aucune raiſon probante, que d'autres ont ici mieux vu que moi.

LE FRANÇOIS.

Comptez-vous pour rien le calcul des voix quand vous êtes ſeul à voir autrement que tout le monde?

ROUSSEAU.

Pour faire ce calcul avec juſteſſe, il faudroit auparavant ſavoir combien de gens dans cette affaire ne voyent, comme vous, que par les yeux d'autrui. Si du nombre de ces bruyantes voix on ôtoit les échos qui ne font que répéter celles des autres, & que l'on comptât celles qui reſtent dans le ſi-

lence, faute d'oser se faire entendre; il y auroit peut-être moins de disproportion que vous ne pensez. En réduisant toute cette multitude au petit nombre de gens qui menent les autres, il me resteroit encore une forte raison de ne pas préférer leur avis au mien. Car je suis ici parfaitement sûr de ma bonne foi, & je n'en puis dire autant avec la même assurance d'aucun de ceux qui, sur cet article, disent penser autrement que moi. En un mot, je juge ici par moi-même. Nous ne pouvons donc raisonner au pair vous & moi, que vous ne vous mettiez en état de juger par vous-même aussi.

LE FRANÇOIS.

J'aime mieux pour vous complaire faire plus que vous ne demandez, en adoptant votre opinion préférablement à l'opinion publique; car je vous avoue que le seul doute si ces livres ont été faits par ce misérable, m'empécheroit d'en supporter la lecture aisément.

ROUSSEAU.

Faites mieux encore. Ne songez point à l'Auteur en les lisant, & sans

vous prévenir ni pour ni contre, livrez votre ame aux impreſſions qu'elle en recevra. Vous vous aſſurerez ainſi par vous-même de l'intention dans laquelle ont été écrits ces livres, & s'ils peuvent être l'ouvrage d'un ſcélérat qui couvoit de mauvais deſſeins.

LE FRANÇOIS.

Si je fais pour vous cet effort, n'eſpérez pas du moins que ce ſoit gratuitement. Pour m'engager à lire ces livres malgré ma répugnance, il faut malgré la vôtre, vous engager vous-même à voir l'Auteur, ou ſelon vous, celui qui ſe donne pour tel, à l'examiner avec ſoin, & à démêler à travers ſon hypocriſie, le fourbe adroit qu'elle a maſqué ſi long-tems.

ROUSSEAU.

Que m'oſez-vous propoſer ? Moi que j'aille chercher un pareil homme ! que je le voye ! que je le hante ! Moi qui m'indigne de reſpirer l'air qu'il reſpire, moi qui voudrois mettre le diamètre de la terre entre lui & moi, & m'en trouverois trop près encore ! Rouſſeau vous a-t-il donç paru facile en liai-

ſons, au point d'aller chercher la fréquentation des méchans ? Si jamais j'avois le malheur de trouver celui-ci ſur mes pas, je ne m'en conſolerois qu'en le chargeant des noms qu'il mérite, en confondant ſa morgue hypocrite par les plus cruels reproches, en l'accablant de l'affreuſe liſte de ſes forfaits.

LE FRANÇOIS.

Que dites-vous là ? Que vous m'effrayez ! Avez-vous oublié l'engagement ſacré que vous avez pris de garder avec lui le plus profond ſilence, & de ne lui jamais laiſſer connoître que vous ayez même aucun ſoupçon de tout ce que je vous ai dévoilé ?

ROUSSEAU.

Comment ? vous m'étonnez. Cet engagement regardoit uniquement, du moins je l'ai cru, le tems qu'il a fallu mettre à m'expliquer les ſecrets affreux que vous m'avez révélés. De peur d'en brouiller le fil, il falloit ne pas l'interrompre juſqu'au bout, & vous ne vouliez pas que je m'expoſaſſe à des diſcuſſions avec un fourbe, avant d'a-

voir toutes les instructions nécessaires pour le confondre pleinement. Voilà ce que j'ai compris de vos motifs dans le silence que vous m'avez imposé, & je n'ai pu supposer que l'obligation de ce silence allât plus loin que ne le permettent la justice & la loi.

LE FRANÇOIS.

Ne vous y trompez donc plus. Votre engagement, auquel vous ne pouvez manquer sans violer votre foi, n'a, quant à sa durée, d'autres bornes que celles de la vie. Vous pouvez, vous devez même répandre, publier partout l'affreux détail de ses vices & de ses crimes, travailler avec zele à étendre & accroître de plus en plus sa diffamation, le rendre autant qu'il est possible, odieux, méprisable, exécrable à tout le monde. Mais il faut toujours mettre à cette bonne œuvre un air de mystere & de commisération qui en augmente l'effet; & loin de lui donner jamais aucune explication qui le mette à portée de répondre & de se défendre, vous devez concourir avec tout le monde à lui faire igno-

rer toujours ce qu'on ſait, & comment on le ſait.

ROUSSEAU.

Voilà des devoirs que j'étois bien éloigné de comprendre, quand vous me les avez impoſés, & maintenant qu'il vous plaît de me les expliquer, vous ne pouvez douter qu'ils ne me ſurprennent, & que je ne ſois curieux d'apprendre ſur quels principes vous les fondez. Expliquez-vous donc, je vous prie, & comptez ſur toute mon attention.

LE FRANÇOIS.

O mon bon ami ! Qu'avec plaiſir votre cœur navré du déshonneur que fait à l'humanité cet homme qui n'auroit jamais dû naître, va s'ouvrir à des ſentimens qui en font la gloire dans les nobles ames de ceux qui ont démaſqué ce malheureux ; ils étoient ſes amis, ils faiſoient profeſſion de l'être. Séduits par un extérieur honnête & ſimple, par une humeur crue alors facile & douce, par la meſure de talens qu'il falloit pour ſentir les leurs, ſans prétendre à la concurrence, ils le re-

chercherent, se l'attacherent, & l'eurent bientôt subjugué, car il est certain que cela n'étoit pas difficile. Mais quand ils virent que cet homme si simple & si doux, prenant tout-d'un-coup l'essor, s'élevoit d'un vol rapide à une réputation à laquelle ils ne pouvoient atteindre, eux qui avoient tant de hautes prétentions si bien fondées, ils se douterent bientôt qu'il y avoit là-dessous quelque chose qui n'alloit pas bien, que cet esprit bouillant n'avoit pas si long-tems contenu son ardeur sans mystere, & dès-lors, persuadés que cette apparente simplicité n'étoit qu'un voile qui cachoit quelque projet dangereux, ils formerent la ferme résolution de trouver ce qu'ils cherchoient, & prirent à loisir les mesures les plus sures pour ne pas perdre leurs peines.

Ils se concerterent donc pour éclairer toutes ses allures, de maniere que rien ne leur pût échapper. Il les avoit mis lui-même sur la voie par la déclaration d'une faute grave qu'il avoit commise, & dont il leur confia le secret sans nécessité, sans utilité, non comme disoit l'hypocrite, pour ne rien

cacher à l'amitié, & ne pas paroître à leurs yeux meilleur qu'il n'étoit; mais plutôt, comme ils disent très-sensément eux-mêmes, pour leur donner le change, occuper ainsi leur attention, & les détourner de vouloir pénétrer plus avant dans le mystere obscur de son caractere. Cette étourderie de sa part fut sans doute un coup du Ciel qui voulut forcer le fourbe à se démasquer lui-même, ou du moins à leur fournir la prise dont ils avoient besoin pour cela. Profitant habilement de cette ouverture pour tendre leurs piéges autour de lui, ils passerent aisément de sa confidence à celle des complices de sa faute, desquels ils se firent bientôt autant d'instrumens pour l'exécution de leur projet. Avec beaucoup d'adresse, un peu d'argent & de grandes promesses, ils gagnerent tout ce qui l'entouroit, & parvinrent ainsi par degrés à être instruits de ce qui le regardoit aussi bien & mieux que lui-même. Le fruit de tous ces soins fut la découverte & la preuve de ce qu'ils avoient pressenti sitôt que ces livres firent du bruit, savoir, que ce grand prêcheur de vertu n'étoit qu'un

monſtre chargé de crimes cachés, qui depuis quarante ans maſquoit l'ame d'un ſcélérat ſous les dehors d'un honnête homme.

ROUSSEAU.

Continuez de grace. Voilà vraiment des choſes ſurprenantes que vous me racontez-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez vu en quoi conſiſtoient ces découvertes. Vous pouvez juger de l'embarras de ceux qui les avoient faites. Elles n'étoient pas de nature à pouvoir être tues, & l'on n'avoit pas pris tant de peines pour rien ; cependant, quand il n'y auroit eu à les publier d'autre inconvénient que d'attirer au coupable les peines qu'il avoit méritées, c'en étoit aſſez pour empêcher ces hommes généreux de l'y vouloir expoſer. Ils devoient, ils vouloient le démaſquer ; mais ils ne vouloient pas le perdre, & l'un ſembloit pourtant ſuivre néceſſairement de l'autre. Comment le confondre ſans le punir ? Comment l'épargner ſans ſe rendre reſponſable de la continuation de ſes cri-

mes ; car pour du repentir, ils ſavoient bien qu'ils n'en devoient point attendre de lui. Ils ſavoient ce qu'ils devoient à la juſtice, à la vérité, à la ſureté publique ; mais ils ne ſavoient pas moins ce qu'ils ſe devoient à eux-mêmes. Après avoir eu le malheur de vivre avec ce ſcélérat dans l'intimité, ils ne pouvoient le livrer à la vindicte publique ſans s'expoſer à quelque blâme, & leurs honnêtes ames, pleines encore de commiſération pour lui, vouloient ſur-tout éviter le ſcandale, & faire qu'aux yeux de toute la terre, il leur dût ſon bien-être & ſa conſervation. Ils concerterent donc ſoigneuſement leurs démarches, & réſolurent de graduer ſi bien le développement de leurs découvertes, que la connoiſſance ne s'en répandît dans le public qu'à meſure qu'on y reviendroit des préjugés qu'on avoit en ſa faveur. Car ſon hypocriſie avoit alors le plus grand ſuccès. La route nouvelle qu'il s'étoit frayée, & qu'il paroiſſoit ſuivre avec aſſez de courage pour mettre ſa conduite d'accord avec ſes principes, ſon audacieuſe morale qu'il ſembloit prêcher par ſon exemple encore plus que

par ſes livres, & ſur-tout ſon déſintéreſſement apparent dont tout le monde alors étoit la dupe ; toutes ces ſingularités qui ſuppoſoient du moins une ame ferme, excitoient l'admiration de ceux mêmes qui les déſapprouvoient. On applaudiſſoit à ſes maximes ſans les admettre, & à ſon exemple ſans vouloir le ſuivre.

Comme ces diſpoſitions du public auroient pu l'empêcher de ſe rendre aiſément à ce qu'on lui vouloit apprendre, il fallut commencer par les changer. Ses fautes, miſes dans le jour le plus odieux, commencerent l'ouvrage ; ſon imprudence à les déclarer auroit pu paroître franchiſe, il la fallut déguiſer. Cela paroiſſoit difficile; car on m'a dit qu'il en avoit fait dans l'Emile un aveu preſque formel, avec des regrets qui devoient naturellement lui épargner les reproches des honnêtes gens. Heureuſement le public, qu'on animoit alors contre lui, & qui ne voit rien que ce qu'on veut qu'il voie, n'apperçut point tout cela, & bientôt, avec les renſeignemens ſuffiſans pour l'accuſer & le convaincre, ſans qu'il parût que ce fût lui qui les eût fournis, on eut la priſe

néceſſaire pour commencer l'œuvre de ſa diffamation. Tout ſe trouvoit merveilleuſement diſpoſé pour cela. Dans ſes brutales déclamations il avoit, comme vous le remarquez vous-même, attaqué tous les états : tous ne demandoient pas mieux que de concourir à cette œuvre qu'aucun n'oſoit entamer, de peur de paroître écouter uniquement la vengeance. Mais, à la faveur de ce premier fait bien établi & ſuffiſamment aggravé, tout le reſte devint facile. On put, ſans ſoupçon d'animoſité, ſe rendre l'écho de ſes amis, qui même ne le chargeoient qu'en le plaignant, & ſeulement pour l'acquit de leur conſcience; & voilà comment, dirigé par des gens inſtruits du caractere affreux de ce monſtre, le public, revenu peu-à-peu des jugemens favorables qu'il en avoit portés ſi long-tems, ne vit plus que du faſte où il avoit vu du courage, de la baſſeſſe où il avoit vu de la ſimplicité, de la forfanterie où il avoit vu du déſintéreſſement, & du ridicule où il avoit vu de la ſingularité.

Voilà l'état où il fallut amener les choſes, pour rendre croyables, même avec toutes leurs preuves, les noirs

myſteres qu'on avoit à révéler, & pour le laiſſer vivre dans une liberté du moins apparente, & dans une abſolue impunité. Car, une fois bien connu, l'on n'avoit plus à craindre qu'il pût ni tromper ni ſéduire perſonne, & ne pouvant plus ſe donner des complices, il étoit hors d'état, ſurveillé comme il l'étoit par ſes amis & par leurs amis, de ſuivre ſes projets exécrables, & de faire aucun mal dans la ſociété. Dans cette ſituation, avant de révéler les découvertes qu'on avoit faites, on capitula qu'elles ne porteroient aucun préjudice à ſa perſonne, & que, pour le laiſſer même jouir d'une parfaite ſécurité, on ne lui laiſſeroit jamais connoître qu'on l'eût démaſqué. Cet engagement contracté avec toute la force poſſible, a été rempli juſqu'ici avec une fidélité qui tient du prodige. Voulez-vous être le premier à l'enfreindre, tandis que le public entier, ſans diſtinction de rang, d'âge, de ſexe, de caractere, & ſans aucune exception, pénétré d'admiration pour la généroſité de ceux qui ont conduit cette affaire, s'eſt empreſſé d'entrer dans leurs nobles vues, & de les favoriſer par pitié pour ce malheu-

reux : car vous devez ſentir que là-deſſus ſa ſûreté tient à ſon ignorance, & que s'il pouvoit jamais croire que ſes crimes ſont connus, il ſe prévaudroit infailliblement de l'indulgence dont on les couvre, pour en tramer de nouveaux avec la meme impunité ; que cette impunité ſeroit alors d'un trop dangereux exemple, & que ces crimes ſont de ceux qu'il faut, ou punir ſévérement, ou laiſſer dans l'obſcurité.

ROUSSEAU.

Tout ce que vous venez de me dire m'eſt ſi nouveau, qu'il faut que j'y rêve long-tems pour arranger là-deſſus mes idées. Il y a même quelques points ſur leſquels j'aurois beſoin de plus grande explication. Vous dites, par exemple, qu'il n'eſt pas à craindre que cet homme une fois bien connu ſéduiſe perſonne, qu'il ſe donne des complices, qu'il faſſe aucun complot dangereux. Cela s'accorde mal avec ce que vous m'avez raconté vous-même de la continuation de ſes crimes, & je craindrois fort, au contraire, qu'affiché de la ſorte, il ne ſervît d'enſeigne aux méchans pour former leurs aſſociations criminelles, &

pour employer ses funestes talens à les affermir. Le plus grand mal & la plus grande honte de l'état social est que le crime y fasse des liens plus indissolubles que n'en fait la vertu. Les méchans se lient entr'eux plus fortement que les bons, & leurs liaisons sont bien plus durables, parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément, que de la durée de ces liaisons dépend le secret de leurs trames, l'impunité de leurs crimes, & qu'ils ont le plus grand intérêt à se ménager toujours réciproquement : au lieu que les bons, unis ensemble par des affections libres, qui peuvent changer sans conséquence, rompent & se séparent sans crainte & sans risque, dès qu'ils cessent de se convenir. Cet homme, tel que vous me l'avez décrit, intrigant, actif, dangereux, doit être le foyer des complots de tous les scélérats. Sa liberté, son impunité, dont vous faites un si grand mérite aux gens de bien qui le ménagent, est un très-grand malheur public : ils sont responsables de tous les maux qui peuvent en arriver, & qui même en arrivent journellement, selon vos propres récits. Est-il donc louable à des hommes justes de

favoriser ainsi les méchans aux dépens des bons?

LE FRANÇOIS.

Votre objection pourroit avoir de la force, s'il s'agissoit ici d'un méchant d'une cathégorie ordinaire. Mais songez toujours qu'il s'agit d'un monstre, l'horreur du genre humain, auquel personne au monde ne peut se fier en aucune sorte, & qui n'est pas même capable du pacte que les scélérats font entr'eux. C'est sous cet aspect qu'également connu de tous, il ne peut être à craindre à qui que ce soit par ses trames. Détesté des bons pour ses œuvres, il l'est encore plus des méchans pour ses livres: par un juste châtiment de sa damnable hypocrisie, les fripons qu'il démasque pour se masquer, ont tous pour lui la plus invincible antipathie. S'ils cherchent à l'approcher, c'est seulement pour le surprendre & le trahir; mais comptez qu'aucun d'eux ne tentera jamais de l'associer à quelque mauvaise entreprise.

ROUSSEAU.

C'est en effet un méchant d'une es-

pece bien particuliere, que celui qui ſe rend encore plus odieux aux méchans qu'aux bons, & à qui perſonne au monde n'oſeroit propoſer une injuſtice.

LE FRANÇOIS.

Oui, ſans doute, d'une eſpece particuliere, & ſi particuliere que la nature n'en a jamais produit, & j'eſpere n'en reproduira plus un ſemblable. Ne croyez pourtant pas qu'on ſe repoſe avec une aveugle confiance ſur cette horreur univerſelle. Elle eſt un des principaux moyens employés par les ſages qui l'ont excitée, pour l'empêcher d'abuſer par des pratiques pernicieuſes de la liberté qu'on vouloit lui laiſſer, mais elle n'eſt pas le ſeul. Ils ont pris des précautions non moins efficaces, en le ſurveillant à tel point qu'il ne puiſſe dire un mot qui ne ſoit écrit, ni faire un pas qui ne ſoit marqué, ni former un projet qu'on ne pénétre à l'inſtant qu'il eſt conçu. Ils ont fait en ſorte que, libre en apparence au milieu des hommes, il n'eût avec eux aucune ſociété réelle; qu'il vécût ſeul dans la foule; qu'il ne ſût rien de ce qui ſe fait, rien de ce qui

ſe dit autour de lui, rien ſur-tout de ce qui le regarde & l'intéreſſe le plus, qu'il ſe ſentît par-tout chargé de chaînes dont il ne pût ni montrer ni voir le moindre veſtige. Ils ont élevé autour de lui des murs de ténebres impénétrables à ſes regards; ils l'ont enterré vif parmi les vivans. Voilà peut-être la plus ſinguliere, la plus étonnante entrepriſe qui jamais ait été faite. Son plein ſuccès atteſte la force du génie qui l'a conçue, & de ceux qui en ont dirigé l'exécution; &, ce qui n'eſt pas moins étonnant encore, eſt le zele avec lequel le public entier s'y prête, ſans appercevoir lui-même la grandeur, la beauté du plan dont il eſt l'aveugle & fidele exécuteur.

Vous ſentez bien néanmoins qu'un projet de cette eſpece, quelque bien concerté qu'il pût être, n'auroit pu s'exécuter ſans le concours du Gouvernement: mais on eut d'autant moins de peine à l'y faire entrer, qu'il s'agiſſoit d'un homme odieux à ceux qui en tenoient les rênes, d'un Auteur dont les ſéditieux écrits reſpiroient l'auſtérité républicaine, & qui, dit-on, haïſſoit le Viſirat, mépriſoit les Viſirs, vouloit qu'un

qu'un Roi gouvernât par lui-même, que les Princes fussent justes, que les peuples fussent libres, & que tout obéît à la loi. L'administration se préta donc aux manœuvres nécessaires pour l'enlacer & le surveiller; entrant dans toutes les vues de l'auteur du projet, elle pourvut à la sûreté du coupable, autant qu'à son avilissement; &, sous un air bruyant de protection, rendant sa diffamation plus solemnelle, parvint par degrés à lui ôter, avec toute espece de crédit, de considération, d'estime, tout moyen d'abuser de ses pernicieux talens pour le malheur du genre-humain.

Afin de le démasquer plus complétement, on n'a épargné ni soins, ni tems, ni dépense pour éclairer tous les momens de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à ce jour. Tous ceux dont les cajoleries l'ont attiré dans leurs pieges, tous ceux qui, l'ayant connu dans sa jeunesse, ont fourni quelque nouveau fait contre lui, quelque nouveau trait à sa charge; tous ceux, en un mot, qui ont contribué à le peindre comme on le vouloit, ont été récompensés de maniere ou d'autre, & plusieurs ont été

avancés, eux ou leurs proches, pour être entrés de bonne grace dans toutes les vues de nos Messieurs. On a envoyé des gens de confiance, chargés de bonnes instructions & de beaucoup d'argent à Venise, à Turin, en Savoie, en Suisse, à Genève, par-tout où il a demeuré. On a largement récompensé tous ceux qui, travaillant avec succès, ont laissé de lui dans ce pays les idées qu'on en vouloit donner, & en ont rapporté les anecdotes qu'on avoit voulu avoir. Beaucoup même de personnes de tous les états, pour faire de nouvelles découvertes, & contribuer à l'œuvre commune, ont entrepris, à leurs propres frais, & de leur propre mouvement, de grands voyages, pour bien constater la scélératesse de J. J. avec un zele...

ROUSSEAU.

Qu'ils n'auroient sûrement pas eu dans le cas contraire, pour le constater honnête homme. Tant l'aversion pour les méchans a plus de force dans les belles ames, que l'attachement pour les bons!

Voilà, comme vous le dites, un projet non moins admirable qu'admira-

blement exécuté. Il feroit bien curieux, bien intéreffant de fuivre dans leur détail toutes les manœuvres qu'il a fallu mettre en ufage pour en amener le fuccès à ce point. Comme c'eft ici un cas unique depuis que le monde exifte, & d'où naît une loi toute nouvelle dans le code du genre humain, il importeroit qu'on connût à fond toutes les circonftances qui s'y rapportent. L'interdiction du feu & de l'eau chez les Romains tomboit fur les chofes néceffaires à la vie, celle-ci tombe fur tout ce qui peut la rendre fupportable & douce, l'honneur, la juftice, la vérité, la fociété, l'attachement, l'eftime. L'interdiction romaine menoit à la mort; celle-ci, fans la donner, la rend defirable, & ne laiffe la vie que pour en faire un fupplice affreux. Mais cette interdiction romaine étoit décernée dans une forme légale, par laquelle le criminel étoit juridiquement condamné. Je ne vois rien de pareil dans celle-ci. J'attends de favoir pourquoi cette omiffion, ou comment on y a fuppléé?

LE FRANÇOIS.

J'avoue que dans les formes ordi-

naires, l'accuſation formelle & l'audition du coupable ſont néceſſaires pour le punir ; mais au fond, qu'importent ces formes, quand le délit eſt bien prouvé. La négation de l'accuſé (car il nie toujours pour échapper au ſupplice) ne fait rien contre les preuves, & n'empêche point ſa condamnation. Ainſi, cette formalité, ſouvent inutile, l'eſt ſur-tout dans le cas préſent, où tous les flambeaux de l'évidence éclairent des forfaits inouis.

Remarquez d'ailleurs que quand ces formalités ſeroient toujours néceſſaires pour punir, elles ne le ſont pas du moins pour faire grace, la ſeule choſe dont il s'agit ici. Si, n'écoutant que la juſtice, on eût voulu traiter le miſérable comme il le méritoit, il ne falloit que le ſaiſir, le punir, & tout étoit fait. On ſe fût épargné des embarras, des ſoins, des frais immenſes, & ce tiſſu de pieges & d'artifices dont on le tient enveloppé. Mais la généroſité de ceux qui l'ont démaſqué, leur tendre commiſération pour lui ne leur permettant aucun procédé violent, il a bien fallu s'aſſurer de lui, ſans attenter à ſa liberté, & le rendre l'horreur de

l'univers, afin qu'il n'en fût pas le fléau.

Quel tort lui fait-on, & de quoi pourroit-il se plaindre ? Pour le laisser vivre parmi les hommes, il a bien fallu le peindre à eux tel qu'il étoit. Nos Messieurs savent mieux que vous que les méchans cherchent & trouvent toujours leurs semblables, pour comploter avec eux leurs mauvais desseins; mais on les empêche de se lier avec celui-ci, en le leur rendant odieux à tel point qu'ils n'y puissent prendre aucune confiance. Ne vous y fiez pas, leur dit-on, il vous trahira pour le seul plaisir de nuire ; n'espérez pas le tenir par un intérêt commun. C'est très-gratuitement qu'il se plaît au crime ; ce n'est point son intérêt qu'il y cherche; il ne connoît d'autre bien pour lui que le mal d'autrui : il préférera toujours le mal plus grand ou plus prompt de ses camarades, au mal moindre ou plus éloigné qu'il pourroit faire avec eux. Pour prouver tout cela, il ne faut qu'exposer sa vie. En faisant son histoire, on éloigne de lui les plus scélérats par la terreur. L'effet de cette méthode est si grand & si sûr, que depuis qu'on le surveille & qu'on éclaire tous ses secrets, pas un mortel n'a en-

core eu l'audace de tenter ſur lui l'appât d'une mauvaiſe action, & ce n'eſt jamais qu'au leurre de quelque bonne œuvre, qu'on parvient à le ſurprendre.

ROUSSEAU.

Voyez comme quelquefois les extrêmes ſe touchent! Qui croiroit qu'un excès de ſcélérateſſe pût ainſi rapprocher de la vertu? Il n'y avoit que vos Meſſieurs au monde qui puſſent trouver un ſi bel art.

LE FRANÇOIS.

Ce qui rend l'exécution de ce plan plus admirable, c'eſt le myſtere dont il a fallu le couvrir. Il falloit peindre le perſonnage à tout le monde, ſans que jamais ce portrait paſſât ſous ſes yeux. Il falloit inſtruire l'univers de ſes crimes, mais de telle façon que ce fût un myſtere ignoré de lui ſeul. Il falloit que chacun le montrât au doigt, ſans qu'il crût être vu de perſonne. En un mot, c'étoit un ſecret dont le public entier devoit être dépoſitaire, ſans qu'il parvînt jamais à celui qui en étoit le ſujet. Cela eût été difficile, peut-être impoſſible à exécuter avec tout autre:

mais les projets fondés ſur des principes généraux, échouent ſouvent. En les appropriant tellement à l'individu qu'ils ne conviennent qu'à lui, on en rend l'exécution bien plus ſûre. C'eſt ce qu'on a fait auſſi habilement qu'heureuſement avec notre homme. On ſavoit qu'étranger & ſeul, il étoit ſans appui, ſans parens, ſans aſſiſtance, qu'il ne tenoit à aucun parti, & que ſon humeur ſauvage tendoit d'elle-même à l'iſoler; on n'a fait, pour l'iſoler tout-à-fait, que ſuivre ſa pente naturelle, y faire tout concourir, & dès-lors tout a été facile. En le ſéqueſtrant tout-à-fait du commerce des hommes, qu'il fuit, quel mal lui fait-on? En pouſſant la bonté juſqu'à lui laiſſer une liberté du moins apparente, ne falloit-il pas l'empêcher d'en pouvoir abuſer? Ne falloit-il pas, en le laiſſant au milieu des Citoyens, s'attacher à le leur bien faire connoître? Peut-on voir un ſerpent ſe gliſſer dans la place publique, ſans crier à chacun de ſe garder du ſerpent? N'étoit-ce pas ſur-tout une obligation particuliere pour les ſages qui ont eu l'adreſſe d'écarter le maſque dont il ſe couvroit depuis quarante ans, & de le voir les pre-

miers à travers ſes déguiſemens, tel qu'ils le montrent depuis lors à tout le monde? Ce grand deſir de le faire abhorrer, pour l'empêcher de nuire, combiné avec le tendre intérêt qu'il inſpire à ces hommes ſublimes, eſt le vrai motif des ſoins infinis qu'ils prennent, des dépenſes immenſes qu'ils font pour l'entourer de tant de pieges, pour le livrer à tant de mains, pour l'enlacer de tant de façons, qu'au milieu de cette liberté feinte, il ne puiſſe, ni dire un mot, ni faire un pas, ni mouvoir un doigt, qu'ils ne le ſachent & ne le veuillent. Au fond, tout ce qu'on en fait n'eſt que pour ſon bien, pour éviter le mal qu'on ſeroit contraint de lui faire, & dont on ne peut le garantir autrement. Il falloit commencer par l'éloigner de ſes anciennes connoiſſances, pour avoir le tems de les bien endoctriner; on l'a fait décréter à Paris, quel mal lui a-t-on fait? Il falloit, par la même raiſon, l'empêcher de s'établir à Geneve; on l'y a fait décréter auſſi; quel mal lui a-t-on fait? On l'a fait lapider à Motiers; mais les cailloux qui caſſoient ſes fenêtres & ſes portes, ne l'ont point atteint; quel mal donc lui ont-ils fait? On l'a fait chaſſer

à l'entrée de l'hiver, de l'Isle solitaire où il s'étoit réfugié, & de toute la Suisse; mais c'étoit pour le forcer charitablement d'aller en Angleterre (*), chercher l'asyle qu'on lui préparoit à son insu depuis long-tems, & bien meilleur que celui qu'il s'étoit obstiné de choisir, quoiqu'il ne pût de-là faire aucun mal à personne. Mais quel mal lui a-t-on fait à lui-même, & de quoi se plaint-il aujourd'hui? Ne le laisse-t-on pas tranquille dans son opprobre? Il peut se vautrer à son aise dans la fange où on le tient embourbé. On l'accable d'in-

(*) Choisir un Anglois pour mon dépositaire & mon confident, seroit, ce me semble, réparer d'une maniere bien authentique le mal que j'ai pu penser & dire de la nation. On l'a trop abusée sur mon compte, pour que j'aie pu ne pas m'abuser quelquefois sur le sien (†).

(†) *M. Rousseau étoit si bien revenu de ses préjugés contre l'Angleterre, que peu de tems avant sa mort, il donna commission à l'Editeur de lui chercher un asyle dans ce pays, pour y finir ses jours.*

Note de l'Editeur.

dignités, il eſt vrai; mais qu'importe? quelles bleſſures lui font-elles? N'eſt-il pas fait pour les ſouffrir, & quand chaque paſſant lui cracheroit au viſage, quel mal, après tout, cela lui feroit-il? Mais ce monſtre d'ingratitude ne ſent rien, ne ſait gré de rien, & tous les ménagemens qu'on a pour lui, loin de le toucher, ne font qu'irriter ſa férocité. En prenant le plus grand ſoin de lui ôter tous ſes amis, on ne leur a rien tant recommandé que d'en garder toujours l'apparence & le titre, & de prendre, pour le tromper, le même ton qu'ils avoient auparavant pour l'accueillir. C'eſt ſa coupable défiance qui ſeule le rend miſérable. Sans elle il feroit un peu plus dupe, mais il vivroit tout auſſi content qu'autrefois. Devenu l'objet de l'horreur publique, il s'eſt vu par-là celui des attentions de tout le monde. C'étoit à qui le fêteroit, à qui l'auroit à dîner, à qui lui offriroit des retraites, à qui renchériroit d'empreſſement pour obtenir la préférence. On eût dit, à l'ardeur qu'on avoit pour l'attirer, que rien n'étoit plus honorable, plus glorieux que de l'avoir pour hôte, & cela dans tous les états, ſans en excepter les Grands &

les Princes, & mon ours n'étoit pas content!

ROUSSEAU.

Il avoit tort, mais il devoit être bien ſurpris! Ces Grands-là ne penſoient pas, ſans doute, comme ce Seigneur Eſpagnol, dont vous ſavez la réponſe à Charles-quint, qui lui demandoit un de ſes châteaux pour le Connétable de Bourbon (*).

LE FRANÇOIS.

Le cas eſt bien différent; vous oubliez qu'ici c'eſt une bonne œuvre.

ROUSSEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas que l'hoſpitalité envers le Connétable, fût

(*) On a, dit-on, rendu inhabitable le Château de Trye, depuis que j'y ai logé. Si cette opération a rapport à moi, elle n'eſt pas conſéquente à l'empreſſement qui m'y avoit attiré, ni à celui avec lequel on engageoit M. le Prince de Ligne à m'offrir dans le même tems un aſyle charmant dans ſes terres, par une belle lettre qu'on eut même grand ſoin de faire courir dans tout Paris.

une auſſi bonne œuvre que l'aſyle offert à un ſcélérat ?

LE FRANÇOIS.

Eh, vous ne voulez pas m'entendre ! le Connétable ſavoit bien qu'il étoit rebelle à ſon Prince.

ROUSSEAU.

Jean-Jacques ne ſait donc pas qu'il eſt un ſcélérat ?

LE FRANÇOIS.

Le fin du projet eſt d'en uſer extérieurement avec lui comme s'il n'en ſavoit rien, ou comme ſi on l'ignoroit ſoi-même. De cette ſorte, on évite avec lui le danger des explications, & feignant de le prendre pour un honnête homme, on l'obſede ſi bien ſous un air d'empreſſement pour ſon mérite, que rien de ce qui ſe rapporte à lui, ni lui-même ne peut échapper à la vigilance de ceux qui l'approchent. Dès qu'il s'établit quelque part, ce qu'on fait toujours d'avance, les murs, les planchers, les ſerrures, tout eſt diſpoſé autour de lui pour la fin qu'on ſe propoſe, & l'on n'oublie pas de l'envoiſiner convenablement ; c'eſt-à-dire, de mouches veni-

meuſes, de fourbes adroits & de filles accortes, a qui l'on a bien fait leur leçon. C'eſt une choſe aſſez plaiſante, de voir les barbotteuſes de nos Meſſieurs, prendre des airs de Vierge, pour tâcher d'aborder cet ours. Mais ce ne ſont pas apparemment des Vierges qu'il lui faut, car ni les lettres pathétiques qu'on dicte à celles-là, ni les dolentes hiſtoires qu'on leur fait apprendre, ni tout l'étalage de leurs malheurs & de leurs vertus, ni celui de leurs charmes flétris n'ont pu l'attendrir. Ce pourceau d'Epicure eſt devenu tout d'un coup un Xénocrate pour nos Meſſieurs.

Rousseau.

N'en fut-il point un pour vos Dames? Si ce n'étoit pas là le plus bruyant de ſes forfaits, c'en ſeroit ſûrement le plus irrémiſſible.

Le François.

Ah, Monſieur Rouſſeau, il faut toujours être galant, & de quelque façon qu'en uſe une femme, on ne doit jamais toucher cet article-là!

Je n'ai pas beſoin de vous dire que toutes ſes lettres ſont ouvertes, qu'on

retient ſoigneuſement toutes celles dont il pourroit tirer quelque inſtruction, & qu'on lui en fait écrire de toutes les façons par différentes mains, tant pour ſonder ſes diſpoſitions par ſes réponſes, que pour lui ſuppoſer dans celles qu'il rebute & qu'on garde, des correſpondances dont on puiſſe un jour tirer parti contre lui. On a trouvé l'art de lui faire de Paris une ſolitude plus affreuſe que les cavernes & les bois, où il ne trouve au milieu des hommes, ni communication, ni conſolation, ni conſeil, ni lumieres, ni rien de tout ce qui pourroit lui aider à ſe conduire, un labyrinthe immenſe où l'on ne lui laiſſe appercevoir dans les ténébres que de fauſſes roures, qui l'égarent de plus en plus. Nul ne l'aborde qui n'ait déjà ſa leçon toute faite ſur ce qu'il doit lui dire, & ſur le ton qu'il doit prendre en lui parlant. On tient note de tous ceux qui demandent à le voir (*), & on ne le

(*) On a mis pour cela dans la rue un Marchand de tableaux tout vis-à-vis de ma porte, & à cette porte qu'on tient fermée un ſecret, afin que tous ceux qui voudront entrer chez moi, ſoient forcés de s'adreſſer aux voiſins, qui ont leurs inſtructions & leurs ordres,

ſeur permet qu'après avoir reçu à ſon égard les inſtructions que j'ai moi-même été chargé de vous donner, au premier deſir que vous avez marqué de le connoître. S'il entre en quelque lieu public, il y eſt regardé & traité comme un peſtiféré : tout le monde l'entoure & le fixe, mais en s'écartant de lui & ſans lui parler, ſeulement pour lui ſervir de barriere ; & s'il oſe parler lui-même, & qu'on daigne lui répondre, c'eſt toujours, ou par un menſonge, ou en éludant ſes queſtions d'un ton ſi rude & ſi mépriſant, qu'il perde l'envie d'en faire. Au parterre on a grand ſoin de le recommander à ceux qui l'entourent, & de placer toujours à ſes côtés une garde ou un ſergent, qui parle ainſi fort clairement de lui ſans rien dire. On l'a montré, ſignalé, recommandé par-tout aux facteurs, aux commis, aux gardes, aux mouches, aux ſavoyards, dans tous les ſpectacles, dans tous les cafés, aux barbiers, aux marchands, aux colporteurs, aux libraires. S'il cherchoit un livre, un almanach, un roman, il n'y en auroit plus dans tout Paris ; le ſeul deſir manifeſté de trouver une choſe, telle qu'elle

ſoit, eſt pour lui l'infaillible moyen de la faire diſparoître. A ſon arrivée à Paris, il cherchoit douze chanſonnettes italiennes, qu'il y fit graver il y a une vingtaine d'années, & qui étoient de lui comme le Devin du Village : mais le recueil, les airs, les planches, tout diſparut, tout fut anéanti dès l'inſtant, ſans qu'il en ait pu recouvrer jamais un ſeul exemplaire. On eſt parvenu, à force de petites attentions multipliées, à le tenir dans cette ville immenſe, toujours ſous les yeux de la populace, qui le voit avec horreur. Veut-il paſſer l'eau vis-à-vis les Quatre-Nations ? On ne paſſera point pour lui, même en payant la voiture entiere. Veut-il ſe faire décroter? Les décroteurs, ſur-tout ceux du Temple & du Palais-Royal, lui refuſeront avec mépris leurs ſervices. Entre-t-il aux Tuileries, au Luxembourg? ceux qui diſtribuent des billets imprimés à la porte, ont ordre de le paſſer avec la plus outrageante affectation, & même de lui en refuſer net, s'il ſe préſente pour en avoir, & tout cela, non pour l'importance de la choſe, mais pour le faire remarquer, connoître, abhorrer de plus en plus.

Une de leurs plus jolies inventions eſt le parti qu'ils ont ſu tirer pour leur objet, de l'uſage annuel de brûler en cérémonie un Suiſſe de paille dans la rue aux Ours. Cette fête populaire paroiſſoit ſi barbare & ſi ridicule en ce ſiecle philoſophe, que, déja négligée, on alloit la ſupprimer tout-à-fait, ſi nos Meſſieurs ne ſe fuſſent aviſés de la renouveller bien précieuſement pour J. J. A cet effet ils ont fait donner ſa figure & ſon vêtement à l'homme de paille, ils lui ont armé la main d'un couteau bien luiſant, & en le faiſant promener en pompe dans les rues de Paris, ils ont eu ſoin qu'on le mît en ſtation directement ſous les fenêtres de J. J. tournant & retournant la figure de tous côtés, pour la bien montrer au peuple, à qui cependant de charitables interpretes font faire l'application qu'on deſire, & l'excitent à brûler J. J. en effigie, en attendant mieux (*). Enfin, l'un de

(*) Il y auroit, à me brûler en perſonne, deux grands inconvéniens, qui peuvent forcer ces Meſſieurs à ſe priver de ce plaiſir. Le premier eſt qu'étant une fois mort & brûlé, je

nos Meſſieurs m'a même aſſuré avoir eu le ſenſible plaiſir de voir des mendians lui rejetter au nez ſon aumône, & vous comprenez bien.....

ROUSSEAU.

Qu'ils n'y ont rien perdu. Ah, quelle douceur d'ame ! quelle charité ! le zele de vos Meſſieurs n'oublie rien.

LE FRANÇOIS.

Outre toutes ces précautions, on a mis en œuvre un moyen très-ingénieux, pour découvrir s'il lui reſte par malheur quelque perſonne de confiance qui n'ait pas encore les inſtructions & les ſentimens néceſſaires pour ſuivre à ſon égard le plan généralement admis. On lui fait écrire par des gens qui, ſe feignant dans la détreſſe,

---

ne ſerois plus en leur pouvoir, & ils perdroient le plaiſir plus grand de me tourmenter vif. Le ſecond, bien plus grave, eſt qu'avant de me brûler, il faudroit enfin m'entendre, au moins pour la forme ; & je doute que, malgré vingt-quatre ans de précautions & de trames, ils oſent encore en courir le riſque.

implorent ſon ſecours ou ſes conſeils pour s'en tirer. Il cauſe avec eux, il les conſole, il les recommande aux perſonnes ſur leſquelles il compte. De cette maniere on parvient à les connoître, & de-là facilement à les convertir. Vous ne ſauriez croire combien par cette manœuvre on a découvert de gens qui l'eſtimoient encore, & qu'il continuoit de tromper. Connus de nos Meſſieurs, ils ſont bientôt détachés de lui, & l'on parvient par un art tout particulier, mais infaillible, à le leur rendre auſſi odieux qu'il leur fut cher auparavant. Mais, ſoit qu'il pénetre enfin ce manege, ſoit qu'en effet il ne lui reſte plus perſonne, ces tentatives ſont ſans ſuccès depuis quelque tems. Il refuſe conſtamment de s'employer pour les gens qu'il ne connoît pas, & même de leur répondre, & cela va toujours aux fins qu'on ſe propoſe, en le faiſant paſſer pour un homme inſenſible & dur. Car, encore une fois, rien n'eſt mieux pour éluder ſes pernicieux deſſeins, que de le rendre tellement haïſſable à tous, que dès qu'il deſire une choſe, c'en ſoit aſſez pour qu'il ne la puiſſe obtenir, & que dès qu'il s'intéreſſe en fa-

veur de quelqu'un, ce quelqu'un ne trouve plus ni patron ni aſſiſtance.

ROUSSEAU.

En effet, tous ces moyens que vous m'avez détaillés, me paroiſſent ne pouvoir manquer de faire de ce J. J. la riſée, le jouet du genre humain, & de le rendre le plus abhorré des mortels.

LE FRANÇOIS.

Eh! ſans doute. Voilà le grand, le vrai but des ſoins généreux de nos Meſſieurs. Et, grace à leur plein ſuccès, je puis vous aſſurer que depuis que le monde exiſte, jamais mortel n'a vécu dans une pareille dépreſſion.

ROUSSEAU.

Mais, ne diſiez-vous pas au contraire, que le tendre ſoin de ſon bien-être entroit pour beaucoup dans ceux qu'ils prennent à ſon égard?

LE FRANÇOIS.

Oui, vraiment, & c'eſt-là ſur-tout ce qu'il y a de grand, de généreux, d'admirable dans le plan de nos Meſſieurs, qu'en l'empêchant de ſuivre ſes volontés, & d'accomplir ſes mauvais

desseins, on cherche cependant à lui procurer les douceurs de la vie, de façon qu'il trouve par-tout ce qui lui est nécessaire, & nulle part ce dont il peut abuser. On veut qu'il soit rassasié du pain de l'ignominie & de la coupe de l'opprobre. On affecte même pour lui des attentions moqueuses & dérisoires (*), des respects comme ceux qu'on prodiguoit à Sancho dans son Isle, & qui le rendent encore plus ridicule aux yeux de la populace. Enfin, puisqu'il aime tant les distinctions, il a lieu d'être content, on a soin qu'elles ne lui manquent pas, & on le sert de son goût, en le faisant par-tout montrer au doigt. Oui, Monsieur, on veut qu'il vive, & même agréablement, autant qu'il est possible à un méchant sans mal faire. On voudroit qu'il ne manquât à son bonheur que les moyens de troubler celui

(*) Comme quand on vouloit à toute force m'envoyer le vin d'honneur à Amiens, qu'à Londres les Tambours des Gardes devoient venir battre à ma porte, & qu'au Temple, M. le Prince de Conti m'envoya sa Musique à mon lever.

des autres. Mais c'eſt un ours qu'il faut enchaîner, de peur qu'il ne dévore les paſſans. On craint ſur-tout le poiſon de ſa plume, & l'on n'épargne aucune précaution pour l'empêcher de l'exhaler; on ne lui laiſſe aucun moyen de défendre ſon honneur, parce que cela lui ſeroit inutile; que ſous ce prétexte il ne manqueroit pas d'attaquer celui d'autrui, & qu'il n'appartient pas à un homme livré à la diffamation, d'oſer diffamer perſonne. Vous concevez que parmi les gens dont on s'eſt aſſuré, l'on n'a pas oublié les Libraires, & ſur-tout ceux dont il s'eſt autrefois ſervi. L'on en a même tenu un très-long-tems à la Baſtille, ſous d'autres prétextes, mais en effet, pour l'endoctriner plus long-tems à loiſir ſur le compte de J. J. (*).

(*) On y a détenu de même, en même tems & pour le même effet, un Genevois de mes amis, lequel, aigri par d'anciens griefs contre les Magiſtrats de Geneve, excitoit les citoyens contr'eux à mon occaſion. Je penſois bien différemment, & jamais, en écrivant, ſoit à eux, ſoit à lui, je ne ceſſai de les preſſer tous d'abandonner ma cauſe, & de remettre à de meilleurs

On a recommandé à tout ce qui l'entoure de veiller particulierement à ce qu'il peut écrire. On a même tâché de lui en ôter les moyens, & l'on étoit parvenu dans la retraite où on l'avoit attiré en Dauphiné, à écarter de lui toute encre lisible, en sorte qu'il ne pût trouver sous ce nom que de l'eau légerement teinte, qui même en peu de tems perdoit toute sa couleur. Malgré toutes ces précautions, le drôle est encore parvenu à écrire ses mémoires, qu'il appelle ses Confessions, & que nous appellons ses mensonges, avec de l'encre de la Chine, à laquelle on n'avoit pas songé: mais si l'on ne peut l'empêcher de barbouiller du papier à son aise, on l'empêche au moins de faire circuler son venin: car aucun chiffon, ni petit ni grand, pas un billet de deux lignes

---

tems la défense de leurs droits. Cela n'empêcha pas qu'on ne publiât avoir trouvé tout le contraire dans les lettres que je lui écrivois, & que c'étoit moi qui étois le boute-feu. Que peuvent désormais attendre des gens puissans la justice, la vérité, l'innocence, quand une fois ils en sont venus jusques-là?

ne peut ſortir de ſes mains, ſans tomber à l'inſtant même dans celles des gens établis pour tout recueillir. A l'égard de ſes diſcours, rien n'en eſt perdu. Le premier ſoin de ceux qui l'entourent eſt de s'attacher à le faire jaſer; ce qui n'eſt pas difficile, ni même de lui faire dire à-peu-près ce qu'on veut, ou du moins comme on le veut, pour en tirer avantage, tantôt en lui débitant de fauſſes nouvelles, tantôt en l'animant par d'adroites contradictions, & tantôt au contraire, en paroiſſant acquieſcer à tout ce qu'il dit. C'eſt alors ſur-tout qu'on tient un regiſtre exact des indiſcretes vivacités qui lui échappent, & qu'on amplifie & commente de ſang-froid. Ils prennent en même tems toutes les précautions poſſibles pour qu'il ne puiſſe tirer d'eux aucune lumiere, ni par rapport à lui, ni par rapport à qui que ce ſoit. On ne prononce jamais devant lui le nom de ſes premiers délateurs, & l'on ne parle qu'avec la plus grande réſerve de ceux qui influent ſur ſon ſort, de ſorte qu'il lui eſt impoſſible de parvenir à ſavoir ni ce qu'ils diſent, ni ce qu'ils font, s'ils ſont ſont à Paris ou abſens, ni

même s'ils ſont morts ou en vie. On ne lui parle jamais de nouvelles, ou on ne lui en dit que de fauſſes ou de dangereuſes, qui ſeroient de ſa part de nouveaux crimes, s'il s'aviſoit de les répéter. En province, on empêchoit aiſément qu'il ne lût aucune gazette; à Paris, où il y auroit trop d'affectation, l'on empêche au moins qu'il n'en voie aucune dont il puiſſe tirer quelque inſtruction qui le regarde, & ſur-tout celles où nos Meſſieurs font parler de lui. S'il s'enquiert de quelque choſe, perſonne n'en ſait rien; s'il s'informe de quelqu'un, perſonne ne le connoît; s'il demandoit avec un peu d'empreſſement le temps qu'il fait, on ne le lui diroit pas. Mais on s'applique en revanche à lui faire trouver les denrées, ſinon à meilleur marché, du moins de meilleure qualité qu'il ne les auroit au même prix, ſes bienfaiteurs ſuppléant généreuſement de leur bourſe à ce qu'il en coûte de plus pour ſatisfaire la délicateſſe qu'ils lui ſuppoſent, & qu'ils tâchent même d'exciter en lui par l'occaſion & le bon marché, pour avoir le plaiſir d'en tenir note. De cette maniere, mettant adroitement le menu

peuple dans leur confidence, ils lui font l'aumône publiquement, malgré lui, de façon qu'il lui soit impossible de s'y dérober; & cette charité, qu'on s'attache à rendre bruyante, a peut-être contribué plus que toute autre chose, à le déprimer autant que le desiroient ses amis.

ROUSSEAU.

Comment, ses amis?

LE FRANÇOIS.

Oui, c'est un nom qu'aiment à prendre toujours nos Messieurs, pour exprimer toute leur bienveillance envers lui, toute leur sollicitude pour son bonheur, &, ce qui est très-bien trouvé, pour le faire accuser d'ingratitude, en se montrant si peu sensible à tant de bonté.

ROUSSEAU.

Il y a là quelque chose que je n'entends pas bien. Expliquez-moi mieux tout cela, je vous prie.

LE FRANÇOIS.

Il importoit, comme je vous l'ai dit, pour qu'on pût le laisser libre sans dan-

ger, que sa diffamation fût universelle (*). Il ne suffisoit pas de la répandre dans les cercles & parmi la bonne compagnie; ce qui n'étoit pas difficile, & fut bientôt fait. Il falloit qu'elle s'étendît parmi tout le peuple, & dans les plus bas étages, aussi bien que dans les plus élevés; & cela présentoit plus de difficulté; non-seulement parce que l'affectation de le tympaniser ainsi à son insu pouvoit scandadaliser les simples, mais sur-tout à cause

(*) Je n'ai point voulu parler ici de ce qui se fait au théâtre & de ce qui s'imprime journellement en Hollande & ailleurs, parce que cela passe toute croyance, & qu'en le voyant & en ressentant continuellement les tristes effets, j'ai peine encore à le croire moi-même. Il y a quinze ans que tout cela dure, toujours avec l'approbation publique, & l'aveu du Gouvernement. Et moi je vieillis ainsi seul, parmi ces forcenés, sans néanmoins perdre ni courage ni patience, &, dans l'ignorance où l'on me tient, élevant au Ciel pour toute défense un cœur exempt de fraude, & des mains pures de tout mal.

de l'inviolable loi de lui cacher tout ce qui le regarde, pour éloigner à jamais de lui tout éclairciſſement, toute inſtruction, tout moyen de défenſe & de juſtification, toute occaſion de faire expliquer perſonne, de remonter à la ſource des lumieres qu'on a ſur ſon compte, & qu'il étoit moins ſûr pour cet effet de compter ſur la diſcrétion de la populace que ſur celle des honnêtes gens. Or, pour l'intéreſſer, cette populace, à ce myſtere, ſans paroître avoir cet objet, ils ont admirablement tiré parti d'une ridicule arrogance de cet homme, qui eſt de faire le fier, & de ne vouloir pas qu'on lui faſſe l'aumône.

ROUSSEAU.

Mais je crois que vous & moi ſerions aſſez capables d'une pareille arrogance: qu'en penſez-vous?

LE FRANÇOIS.

Cette délicateſſe eſt permiſe à d'honnêtes gens. Mais un drôle comme cela, qui fait le gueux, quoiqu'il ſoit riche, de quel droit oſe-t-il rejetter les menues charités de nos Meſſieurs?

ROUSSEAU.

Du même droit, peut-être, que les mendians rejettent les siennes. Quoi qu'il en soit, s'il fait le gueux, il reçoit donc ou demande l'aumône? Car voilà tout ce qui distingue le gueux du pauvre, qui n'est pas plus riche que lui, mais qui se contente de ce qu'il a, & ne demande rien à personne.

LE FRANÇOIS.

Eh non! celui-ci ne la demande pas directement. Au contraire, il la rejette insolemment d'abord; mais il cede à la fin tout doucement, quand on s'obstine.

ROUSSEAU.

Il n'est donc pas si arrogant que vous disiez d'abord, & retournant votre question, je demande à mon tour pourquoi ils s'obstinent à lui faire l'aumône, comme à un gueux, puisqu'ils savent si bien qu'il est riche?

LE FRANÇOIS.

Le pourquoi, je vous l'ai déja dit. Ce seroit, j'en conviens, outrager un honnête homme: mais c'est le sort que

mérite un pareil ſcélérat, d'être avili par tous les moyens poſſibles, & c'eſt une occaſion de mieux manifeſter ſon ingratitude, par celle qu'il témoigne à ſes bienfaiteurs.

ROUSSEAU.

Trouvez-vous que l'intention de l'avilir mérite une grande reconnoiſſance ?

LE FRANÇOIS.

Non, mais c'eſt l'aumône qui la mérite. Car, comme diſent très-bien nos Meſſieurs, l'argent rachete tout, & rien ne le rachete. Quelle que ſoit l'intention de celui qui donne, même par force il reſte toujours bienfaiteur, & mérite toujours comme tel la plus vive reconnoiſſance. Pour éluder donc la brutale ruſticité de notre homme, on a imaginé de lui faire en détail à ſon inſçu beaucoup de petits dons bruyans, qui demandent le concours de beaucoup de gens & ſur-tout du menu peuple, qu'on fait entrer ainſi ſans affectation dans la grande confidence, afin qu'à l'horreur pour ſes forfaits ſe joigne le mépris pour ſa miſere

& le respect pour ses bienfaiteurs. On s'informe des lieux où il se pourvoit des denrées nécessaires à sa subsistance, & l'on a soin qu'au même prix on les lui fournisse de meilleure qualité, & par conséquent plus cheres. (*)

Au fond, cela ne lui fait aucune économie, & il n'en a pas besoin, puisqu'il est riche : mais pour le même ar-

---

(*) *Voici une explication que la vérité semble exiger de moi.*

L'augmentation du prix des denrées, & les commencemens de caducité qui paroissoient en M. Rousseau vers la fin de ses jours, faisoient craindre à sa femme qu'il ne succombât, faute d'une nourriture saine. Elle se décida alors, avec l'aveu d'une personne en qui elle avoit de la confiance, de tromper pieusement son mari, sur le prix qu'on lui faisoit payer sa petite provision de bouche. Voici le fait; & c'est ainsi que cet infortuné voyoit partout la confirmation de ses malheurs. Ses adversaires s'y sont pris bien adroitement, en poussant à bout sa sensibilité; c'étoit seulement de ce côté-là qu'ils pouvoient avoir quelque prise sur sa grande ame.

Note de l'Editeur.

gent il eſt mieux ſervi, ſa baſſeſſe & la générosité de nos Meſſieurs circulent ainſi parmi le peuple, & l'on parvient de cette maniere à l'y rendre abject & mépriſable, en paroiſſant ne ſonger qu'à ſon bien être & à le rendre heureux malgré lui. Il eſt difficile que le miſérable ne s'apperçoive pas de ce petit manége, & tant mieux ; car s'il ſe fâche, cela prouve de plus en plus ſon ingratitude, & s'il change de marchands, on répete auſſi-tôt la même manœuvre, la réputation qu'on veut lui donner ſe répand encore plus rapidement. Ainſi plus il ſe débat dans ſes lacs, & plus il les reſſerre.

ROUSSEAU.

Voilà, je vous l'avoue, ce que je ne comprenois pas bien d'abord. Mais, Monſieur, vous en qui j'ai connu toujours un cœur ſi droit, ſe peut-il que vous approuviez de pareilles manœuvres ?

LE FRANÇOIS.

Je les blâmerois fort pour tout autre ; mais ici je les admire par les motifs de bonté qui les dicte, ſans pour-

tant avoir voulu jamais y tremper. Je hais J. J., nos Meſſieurs l'aiment, ils veulent le conſerver à tout prix ; il eſt naturel qu'eux & moi ne nous accordions pas ſur la conduite à tenir avec un pareil homme. Leur ſyſtême, injuſte peut-être en lui-même, eſt rectifié par l'intention.

ROUSSEAU.

Je crois qu'il me la rendroit ſuſpecte ; car on ne va point au bien par le mal, ni à la vertu par la fraude. Mais puiſque vous m'aſſurez que J. J. eſt riche, comment le public accorde-t-il ces choſes-là ? Car enfin, rien ne doit lui ſembler plus biſarre & moins méritoire qu'une aumône faite par force à un riche ſcélérat ?

LE FRANÇOIS.

Oh, le public ne rapproche pas ainſi les idées qu'on a l'adreſſe de lui montrer ſéparément. Il le voit riche pour lui reprocher de faire le pauvre, ou pour le fruſtrer du produit de ſon labeur, en ſe diſant qu'il n'en a pas beſoin. Il le voit pauvre pour inſulter à ſa miſere & le traiter comme un

mendiant. Il ne le voit que par le côté qui, pour l'inſtant le montre plus odieux ou plus miſérable, quoiqu'incompatible avec les autres aſpects ſous leſquels il le voit en d'autres tems.

ROUSSEAU.

Il eſt certain qu'à moins d'être de la plus brute inſenſibilité, il doit être auſſi pénétré que ſurpris de cette aſſociation d'attentions & d'outrages dont il ſent à chaque inſtant les effets. Mais quand, pour l'unique plaiſir de rendre ſa diffamation plus complette, on lui paſſe journellement tous ſes crimes, qui peut être ſurpris s'il profite de cette coupable indulgence pour en commetre inceſſamment de nouveaux? C'eſt une objection que je vous ai déja faite & que je répete parce que vous l'avez éludée ſans y répondre. Par tout ce que vous m'avez raconté, je vois que, malgré toutes les meſures qu'on a priſes, il va toujours ſon train comme auparavant, ſans s'embarraſſer en aucune ſorte des ſurveillans dont il ſe voit entouré. Lui qui prit jadis là-deſſus tant de précautions, que

pendant quarante ans, trompant exactement tout le monde, il passa pour un honnête homme, je vois qu'il n'use de la liberté qu'on lui laisse, que pour assouvir sans gêne sa méchanceté, pour commettre chaque jour de nouveaux forfaits dont il est bien sûr qu'aucun n'échappe à ses surveillans, & qu'on lui laisse tranquillement consommer. Est-ce donc une vertu si méritoire à vos Messieurs d'abandonner ainsi les honnêtes gens à la furie d'un scélérat, pour l'unique plaisir de compter tranquillement ses crimes, qu'il leur seroit si aisé d'empêcher ?

LE FRANÇOIS.

Ils ont leurs raisons pour cela.

ROUSSEAU.

Je n'en doute point; mais ceux mêmes qui commettent les crimes, ont sans doute aussi leurs raisons; cela suffit-il pour les justifier ? Singuliere bonté, convenez-en, que celle qui, pour rendre le coupable odieux, refuse d'empêcher le crime, & s'occupe à choyer le scélérat aux dépens des innocens dont il fait sa proie. Laisser commettre

les crimes qu'on peut empêcher, n'est pas seulement en être témoin, c'est en être complice. D'ailleurs, si on lui laisse toujours faire tout ce que vous dites qu'il fait, que sert donc de l'espionner de si près avec tant de vigilance & d'activité ? Que sert d'avoir découvert ses œuvres pour les lui laisser continuer, comme si on n'en savoit rien ? Que sert de gêner si fort sa volonté dans les choses indifférentes pour la laisser en toute liberté, dès qu'il s'agit de mal faire ? On diroit que vos Messieurs ne cherchent qu'à lui ôter tout moyen de faire autre chose que des crimes. Cette indulgence vous paroît-elle donc si raisonnable, si bien entendue, & digne de personnages si vertueux ?

LE FRANÇOIS.

Il y a dans tout cela, je dois l'avouer, des choses que je n'entends pas fort bien moi-même ; mais on m'a promis de m'expliquer tout à mon entiere satisfaction. Peut-être pour le rendre plus exécrable a-t-on cru devoir charger un peu le tableau de ses crimes, sans se faire un grand scrupule

de cette charge qui, dans le fond, importe aſſez peu ; car puiſqu'un homme coupable d'un crime eſt capable de cent, tous ceux dont on l'accuſe ſont tout au moins dans ſa volonté, & l'on peut à peine donner le nom d'impoſtures à de pareilles accuſations.

Je vois que la baſe du ſyſtême que l'on ſuit à ſon égard eſt le devoir qu'on s'eſt impoſé qu'il fût bien démaſqué, bien connu de tout le monde, & néanmoins de n'avoir jamais avec lui aucune explication, de lui ôter toute connoiſſance de ſes accuſateurs & toute lumiere certaine des choſes dont il eſt accuſé. Cette double néceſſité eſt fondée ſur la nature des crimes qui rendroit leur déclaration publique trop ſcandaleuſe, & qui ne ſouffre pas qu'il ſoit convaincu ſans être puni. Or voulez vous qu'on le puniſſe ſans le convaincre ? Nos formes judiciaires ne le permettroient pas, & ce ſeroit aller directement contre les maximes d'indulgence & de commiſération qu'on veut ſuivre à ſon égard. Tout ce qu'on peut donc faire pour la ſureté publique eſt, premiérement de le ſurveiller ſi bien qu'il n'entreprenne rien qu'on

ne le ſache, qu'il n'exécute rien d'important qu'on ne le veuille, & ſur le reſte d'avertir tout le monde du danger qu'il y a d'écouter & fréquenter un pareil ſcélérat. Il eſt clair qu'ainſi bien avertis, ceux qui s'expoſent à ſes attentats, ne doivent, s'ils y ſuccombent, s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'eſt un malheur qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter, puiſque, fuyant comme il fait les hommes, ce n'eſt pas lui qui va les chercher.

ROUSSEAU.

Autant en peut-on dire à ceux qui paſſent dans un bois où l'on ſait qu'il y a des voleurs, ſans que cela faſſe une raiſon valable pour laiſſer ceux-ci en toute liberté d'aller leur train, ſurtout, quand pour les contenir il ſuffit de le vouloir. Mais quelle excuſe peuvent avoir vos Meſſieurs, qui ont ſoin de fournir eux-mêmes des proies à la cruauté du barbare, par les émiſſaires dont vous m'avez dit qu'ils l'entourent, qui tâchent à toute force de ſe familiariſer avec lui, & dont ſans doute il a ſoin de faire ſes premieres victimes?

LE FRANÇOIS.

Point du tout. Quelque familièrement qu'ils vivent chez lui, tâchant même d'y manger & boire ſans s'embarraſſer des riſques, il ne leur en arrive aucun mal. Les perſonnes ſur leſquelles il aime aſſouvir ſa furie ſont celles pour leſquelles il a de l'eſtime & du penchant ; celles auxquelles il voudroit donner ſa confiance pour peu que leurs cœurs s'ouvriſſent au ſien, d'anciens amis qu'il regrette, & dans leſquels il ſemble encore chercher les conſolations qui lui manquent. C'eſt ceux-là qu'il choiſit pour les expédier par préférence ; le lien de l'amitié lui peſe, il ne voit avec plaiſir que ſes ennemis.

ROUSSEAU.

On ne doit pas diſputer contre les faits ; mais concevez que vous me peignez-là un bien ſingulier perſonnage, qui n'empoiſonne que ſes amis, qui ne fait des livres qu'en faveur de ſes ennemis, & qui fuit les hommes pour leur faire du mal.

Ce qui me paroît encore bien étonn-

nant en tout ceci, c'eſt comment il ſe trouve d'honnêtes gens qui veuillent rechercher, hanter un pareil monſtre, dont l'abord ſeul devroit leur faire horreur. Que la canaille envoyée par vos Meſſieurs, & faite pour l'eſpionnage, s'empare de lui, voilà ce que je comprends ſans peine. Je comprends encore que trop heureux de trouver quelqu'un qui veuille le ſouffrir, il ne doit pas lui, miſanthrope avec les honnêtes gens, mais à charge à lui-même, ſe rendre difficile ſur les liaiſons, qu'il doit voir, accueillir, rechercher avec grand empreſſement les coquins qui lui reſſemblent, pour les engager dans ſes damnables complots. Eux de leur côté, dans l'eſpoir de trouver en lui un bon camarade bien endurci, peuvent, malgré l'effroi qu'on leur a donné de lui, s'expoſer, par l'avantage qu'ils en eſperent, au riſque de le fréquenter. Mais que des gens d'honneur cherchent à ſe fauſiler avec lui, voilà, Monſieur, ce qui me paſſe. Que lui diſent-ils donc ? Quel ton peuvent-ils prendre avec un pareil perſonnage ? Un auſſi grand ſcélérat peut très-bien être un homme vil, qui, pour aller à

ses fins, souffre toutes sortes d'outrages, & pourvu qu'on lui donne à dîner, boit les affronts comme l'eau, sans les sentir ou sans en faire semblant. Mais vous m'avouerez qu'un commerce d'insulte & de mépris d'une part, de bassesse & de mensonge de l'autre, ne doit pas être fort attrayant pour d'honnêtes gens.

LE FRANÇOIS.

Ils en sont plus estimables de se sacrifier ainsi pour le bien public. Approcher de ce misérable est une œuvre méritoire, quand elle mene à quelque nouvelle découverte sur son caractere affreux. Un tel caractere tient du prodige, & ne sauroit être assez attesté. Vous comprenez que personne ne l'approche pour avoir avec lui quelque société réelle, mais seulement pour tâcher de le surprendre, d'en tirer quelque nouveau trait pour son portrait, quelque nouveau fait pour son histoire, quelque indiscrétion dont on puisse faire usage pour le rendre toujours plus odieux. D'ailleurs, comptez-vous pour rien le plaisir de le persifler, de lui donner à mots couverts

les noms injurieux qu'il mérite, ſans qu'il oſe ou puiſſe répondre, de peur de déceler l'application qu'on le force à s'en faire ; c'eſt un plaiſir qu'on peut ſavourer ſans riſque ; car s'il ſe fâche, il s'accuſe lui-même ; & s'il ne ſe fâche pas, en lui diſant ainſi ſes vérités indirectement, on ſe dédommage de la contrainte où l'on eſt forcé de vivre avec lui, en feignant de le prendre pour un honnête homme.

ROUSSEAU.

Je ne ſais ſi ces plaiſirs-là ſont fort doux, pour moi je ne les trouve pas fort nobles, & je vous crois aſſez du même avis, puiſque vous les avez toujours dédaignés. Mais, Monſieur, à ce compte, cet homme chargé de tant de crimes, n'a donc jamais été convaincu d'aucun?

LE FRANÇOIS.

Eh non vraiment, C'eſt encore un acte de l'extrême bonté dont on uſe à ſon égard de lui épargner la honte d'être confondu. Sur tant d'invincibles preuves, n'eſt-il pas complettement jugé ſans qu'il ſoit beſoin de l'entendre ? Où

regne l'évidence du délit, la conviction du coupable n'eſt-elle pas ſuperflue ? Elle ne ſeroit pour lui qu'une peine de plus. En lui ôtant l'inutile liberté de ſe défendre, on ne fait que lui ôter celle de mentir & de calomnier.

ROUSSEAU.

Ah, graces au Ciel, je reſpire ! vous délivrez mon cœur d'un grand poids.

LE FRANÇOIS.

Qu'avez-vous donc ? D'où vous naît cet épanouiſſement ſubit, après l'air morne & penſif qui ne vous a point quitté durant tout cet entretien, & ſi différent de l'air jovial & gai qu'ont tous nos Meſſieurs, quand ils parlent de J. J. & de ſes crimes ?

ROUSSEAU.

Je vous l'expliquerai, ſi vous avez la patience de m'entendre ; car ceci demande encore des digreſſions.

Vous connoiſſez aſſez ma deſtinée pour ſavoir qu'elle ne m'a gueres laiſſé goûter les proſpérités de la vie : je n'y ai trouvé, ni les biens dont les hom-

mes font cas, ni ceux dont j'aurois fait cas moi même ; vous ſavez à quel prix elle m'a vendu cette fumée dont ils ſont ſi avides, & qui même, eût-elle été plus pure, n'étoit pas l'aliment qu'il falloit à mon cœur. Tant que la fortune ne m'a fait que pauvre, je n'ai pas vécu malheureux. J'ai goûté quelquefois de vrais plaiſirs dans l'obſcurité ; mais je n'en ſuis ſorti que pour tomber dans un gouffre de calamités, & ceux qui m'y ont plongé, ſe ſont appliqués à me rendre inſupportables les maux qu'ils feignoient de plaindre, & que je n'aurois pas connus ſans eux. Revenu de cette douce chimere de l'amitié dont la vaine recherche a fait tous les malheurs de ma vie, bien plus revenu des erreurs de l'opinion dont je ſuis la victime, ne trouvant plus parmi les hommes ni droiture, ni vérité, ni aucun de ces ſentimens que je crus innés dans leurs ames, parce qu'ils l'étoient dans la mienne, & ſans leſquels toute ſociété n'eſt que tromperie & menſonge, je me ſuis retiré au-dedans de moi ; & vivant entre moi & la nature, je goûtois une douceur infinie à penſer que je n'étois

pas ſeul, que je ne converſois pas avec un être inſenſible & mort, que mes maux étoient comptés, que ma patience étoit meſurée, & que toutes les miſeres de ma vie n'étoient que des proviſions de dédommagemens & de jouiſſances pour un meilleur état. Je n'ai jamais adopté la philoſophie des heureux du ſiecle, elle n'eſt pas faite pour moi; j'en cherchois une plus appropriée à mon cœur, plus conſolante dans l'adverſité, plus encourageante pour la vertu. Je la trouvois dans les livres de J. J. J'y puiſois des ſentimens ſi conformes à ceux qui m'étoient naturels, j'y ſentois tant de rapport avec mes propres diſpoſitions que, ſeul parmi tous les Auteurs que j'ai lus, il étoit pour moi le peintre de la nature & l'hiſtorien du cœur humain. Je reconnoiſſois dans ſes écrits l'homme que je retrouvois en moi, & leur méditation m'apprenoit à tirer de moi-même la jouiſſance & le bonheur que tous les autres vont chercher ſi loin d'eux.

Son exemple m'étoit ſur-tout utile pour nourrir ma confiance dans les ſentimens que j'avois conſervé ſeul par-

mi mes contemporains. J'étois croyant, je l'ai toujours été, quoique non pas comme les gens à ſymboles & à formules. Les hautes idées que j'avois de la Divinité, me faiſoient prendre en dégoût les inſtitutions des hommes & les religions factices. Je ne voyois perſonne penſer comme moi; je me trouvois ſeul au milieu de la multitude autant par mes idées que par mes ſentimens. Cet état ſolitaire étoit triſte; J. J. vint m'en tirer. Ses livres me fortifierent contre la dériſion des eſprits-forts. Je trouvai ſes principes ſi conformes à mes ſentimens, je les voyois naître de méditations ſi profondes, je les voyois appuyés de ſi fortes raiſons, que je ceſſai de craindre comme on me le crioit ſans ceſſe qu'ils ne fuſſent l'ouvrage des préjugés & de l'éducation. Je vis que dans ce ſiecle où la philoſophie ne fait que détruire, cet Auteur ſeul édifioit avec ſolidité. Dans tous les autres livres, je démélois d'abord la paſſion qui les avoit dictés, & le but perſonnel que l'Auteur avoit eu en vue. Le ſeul J. J. me parut chercher la vérité avec droiture & ſimplicité de cœur. Lui ſeul me parut montrer aux

hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à diſtinguer la réalité de l'apparence, & l'homme de la nature de l'homme factice & fantaſtique que nos inſtitutions & nos préjugés lui ont ſubſtitué ; lui ſeul en un mot, me parut dans ſa véhémence inſpiré par le ſeul amour du bien public, ſans vue ſecrete & ſans intérêt perſonnel. Je trouvois d'ailleurs ſa vie & ſes maximes ſi bien d'accord que je me confirmois dans les miennes, & j'y prenois plus de confiance par l'exemple d'un penſeur qui les médita ſi long-tems, d'un écrivain qui, mépriſant l'eſprit de parti & ne voulant former ni ſuivre aucune ſecte, ne pouvoit avoir dans ſes recherches d'autre intérêt que l'intérêt public & celui de la vérité. Sur toutes ces idées, je me faiſois un plan de vie dont ſon commerce auroit fait le charme, & moi à qui la ſociété des hommes n'offre depuis long-tems qu'une fauſſe apparence ſans réalité, ſans vérité, ſans attachement, ſans aucun véritable accord de ſentimens ni d'idées, & plus digne de mon mépris que de mon empreſſement, je me livrois à l'eſpoir de retrouver en lui tout ce que j'avois perdu, de goûter encore les

douceurs d'une amitié ſincere, & de me nourrir encore avec lui de ces grandes & raviſſantes contemplations qui font la meilleure jouiſſance de cette vie & la ſeule conſolation ſolide qu'on trouve dans l'adverſité.

J'étois plein de ces ſentimens, & vous l'avez pu connoître, quand avec vos cruelles confidences vous êtes venu reſſerrer mon cœur & en chaſſer les douces illuſions auxquelles il étoit prêt à s'ouvrir encore. Non, vous ne connoîtrez jamais à quel point vous l'avez déchiré. Il faudroit pour cela ſentir à combien de céleſtes idées tenoient celles que vous avez détruites. Je touchois au moment d'être heureux en dépit du ſort & des hommes, & vous me replongez pour jamais dans toute ma miſere; vous m'ôtez toutes les eſpérances qui me la faiſoient ſupporter. Un ſeul homme penſant comme moi nourriſſoit ma confiance, un ſeul homme vraiment vertueux me faiſoit croire à la vertu, m'animoit à la chérir, à l'idolâtrer, à tout eſpérer d'elle; & voilà qu'en m'ôtant cet appui vous me laiſſez ſeul ſur la terre englouti dans un gouffre de maux,

ſans

ſans qu'il me reſte la moindre lueur d'eſpoir dans cette vie, & prêt à perdre encore celui de retrouver dans un meilleur ordre de choſes le dédommagement de tout ce que j'ai ſouffert dans celui-ci.

Vos premieres déclarations me bouleverſerent. L'appui de vos preuves me les rendit plus accablantes, & vous navrâtes mon ame des plus ameres douleurs que j'aye jamais ſenties. Lorſqu'entrant enſuite dans le détail des manœuvres ſyſtématiques dont ce malheureux homme eſt l'objet, vous m'avez développé le plan de conduite à ſon égard tracé par l'auteur de ces découvertes, & fidelement ſuivi par tout le monde, mon attention partagée a rendu ma ſurpriſe plus grande & mon affliction moins vive. J'ai trouvé toutes ces manœuvres ſi cauteleuſes, ſi pleines de ruſe & d'aſtuce, que je n'ai pu prendre de ceux qui s'en font un ſyſtême, la haute opinion que vous vouliez m'en donner, & lorſque vous les combliez d'éloges, je ſentois mon cœur en murmurer malgré moi. J'admirois comment d'auſſi nobles motifs pouvoient dicter des pratiques auſſi baſſes, comment

la fausseté, la trahison, le mensonge pouvoient être devenus des instrumens de bienfaisance & de charité, comment enfin tant de marches obliques pouvoient s'allier avec la droiture ! Avois-je tort ? Voyez vous-même, & rappellez-vous tout ce que vous m'avez dit. Ah ! convenez du moins que tant d'enveloppes ténébreuses sont un manteau bien étrange pour la vertu !

La force de vos preuves l'emportoit néanmoins sur tous les soupçons que ces machinations pouvoient m'inspirer. Je voyois qu'après tout, cette bisarre conduite, toute choquante qu'elle me paroissoit, n'en étoit pas moins une œuvre de miséricorde, & que voulant épargner à un scélérat les traitemens qu'il avoit mérités, il falloit bien prendre des précautions extraordinaires pour prévenir le scandale de cette indulgence, & la mettre à un prix qui ne tentât ni d'autres d'en desirer une pareille, ni lui-même d'en abuser. Voyant ainsi tout le monde s'empresser à l'envi de le rassasier d'opprobres & d'indignités, loin de le plaindre, je le méprisois davantage d'acheter si

lâchement l'impunité au prix d'un pareil deſtin.

Vous m'avez répété tout cela bien des fois, & je me le diſois après vous en gémiſſant. L'angoiſſe de mon cœur n'empechoit pas ma raiſon d'être ſubjuguée, & de cet aſſentiment que j'étois forcé de vous donner, réſultoit la ſituation d'ame la plus cruelle pour un honnête homme infortuné auquel on arrache impitoyablement toutes les conſolations, toutes les reſſources, toutes les eſpérances qui lui rendoient ſes maux ſupportables.

Un trait de lumiere eſt venu me rendre tout cela dans un inſtant. Quand j'ai penſé, quand vous m'avez confirmé vous-même que cet homme ſi indignement traité pour tant de crimes atroces, n'avoit été convaincu d'aucun, vous avez d'un ſeul mot renverſé toutes vos preuves ; & ſi je n'ai pas vu l'impoſture où vous prétendez voir l'évidence, cette évidence au moins a tellement diſparu à mes yeux, que dans tout ce que vous m'aviez démontré, je ne vois plus qu'un problême inſoluble, un myſtere effrayant, impénétrable, que la ſeule conviction

du coupable peut éclaircir à mes yeux.

Nous pensons bien différemment, Monsieur, vous & moi sur cet article. Selon vous l'évidence des crimes supplée à cette conviction, & selon moi cette évidence consiste si essentiellement dans cette conviction même qu'elle ne ne peut exister sans elle. Tant qu'on n'a pas entendu l'accusé, les preuves qui le condamnent, quelque fortes qu'elles soient, quelque convaincantes qu'elles paroissent, manquent du sceau qui peut les montrer telles, même lorsqu'il n'a pas été possible d'entendre l'accusé, comme lorsqu'on fait le procès à la mémoire d'un mort, car en présumant qu'il n'auroit rien eu à répondre, on peut avoir raison; mais on a tort de changer cette présomption en certitude pour le condamner, & il n'est permis de punir le crime que quand il ne reste aucun moyen d'en douter. Mais quand on vient jusqu'à refuser d'entendre l'accusé vivant & présent, bien que la chose soit possible & facile, quand on prend des mesures extraordinaires pour l'empêcher de parler, quand on lui cache avec le plus grand soin l'accusation, l'accusateur,

les preuves, dès-lors toutes ces preuves devenues ſuſpectes, perdent toute leur force ſur mon eſprit. N'oſer les ſoumettre à l'épreuve qui les confirme, c'eſt me faire préſumer qu'elles ne la ſoutiendroient pas. Ce grand principe, baſe & ſceau de toute juſtice, ſans laquelle la ſociété humaine crouleroit par ſes fondemens, eſt ſi ſacré, ſi inviolable dans la pratique, que quand toute la ville auroit vu un homme en aſſaſſiner un autre dans la place publique, encore ne puniroit-on point l'aſſaſſin, ſans l'avoir préalablement entendu.

LE FRANÇOIS.

Hé quoi ! des formalités judiciaires qui doivent être générales & ſans exception dans les tribunaux, quoique ſouvent ſuperflues, font-elles loi dans des cas de grace & de bénignité comme celui-ci ? D'ailleurs, l'omiſſion de ces formalités peut-elle changer la nature des choſes, faire que ce qui eſt démontré ceſſe de l'être, rendre obſcur ce qui eſt évident; &, dans l'exemple que vous venez de propoſer, le délit ſeroit-il moins avéré, le prévenu

feroit il moins coupable quand on négligeroit de l'entendre ; & quand, fur la feule notoriété du fait, on l'auroit roué fans tous ces interrogatoires d'ufage, en feroit-on moins fûr d'avoir puni juftement un affaffin ? Enfin toutes ces formes établies pour conftater les délits ordinaires font-elles néceffaires à l'égard d'un monftre dont la vie n'eft qu'un tiffu de crimes, & reconnu de toute la terre pour être la honte & l'opprobre de l'humanité ? Celui qui n'a rien d'humain, mérite t-il qu'on le traite en homme ?

ROUSSEAU.

Vous me faites frémir. Eft-ce vous qui parlez ainfi ? Si je le croyois, je fuirois au lieu de répondre. Mais non, je vous connois trop bien. Difcutons de fang froid avec vos Meffieurs ces queftions importantes d'où dépend avec le maintien de l'ordre focial la confervation du genre humain. D'après eux vous parlez toujours de clémence & de grace : mais avant d'examiner quelle eft cette grace, il faudroit voir d'abord fi c'en eft ici le cas & comment elle y peut avoir lieu. Le droit de faire

grace ſuppoſe celui de punir, & par conſéquent la préalable conviction du coupable. Voilà premierement de quoi il s'agit.

Vous prétendez que cette conviction devient ſuperflue où regne l'évidence; & moi je penſe, au contraire, qu'en fait de délit, l'évidence ne peut réſulter que de la conviction du coupable, & qu'on ne peut prononcer ſur la force des preuves qui le condamnent qu'après l'avoir entendu. La raiſon en eſt que pour faire ſortir aux yeux des hommes la vérité du ſein des paſſions, il faut que ces paſſions s'entrechoquent, ſe combattent, & que celle qui accuſe trouve un contrepoids égal dans celle qui défend, afin que la raiſon ſeule & la juſtice rompent l'équilibre & faſſent pencher la balance. Quand un homme ſe fait le délateur d'un autre, il eſt probable, il eſt preſque ſûr qu'il eſt mû par quelque paſſion ſecrete qu'il a grand ſoin de déguiſer. Mais quelque raiſon qui le détermine, & fût-ce même un motif de pure vertu, toujours eſt-il certain que du moment qu'il accuſe, il eſt animé du vif deſir de montrer l'accuſé coupable, ne fût-ce qu'afin de ne

pas paſſer pour calomniateur ; & comme d'ailleurs il a pris à loiſir toutes ſes meſures, qu'il s'eſt donné tout le tems d'arranger ſes machines, & de concerter ſes moyens & ſes preuves, le moins qu'on puiſſe faire pour ſe garantir de ſurpriſe, eſt de les expoſer à l'examen & aux réponſes de l'accuſé, qui ſeul a un intérêt ſuffiſant pour les examiner avec toute l'attention poſſible, & qui ſeul encore peut donner tous les éclairciſſemens néceſſaires pour en bien juger. C'eſt par une ſemblable raiſon que la dépoſition des témoins, en quelque nombre qu'ils puiſſent être, n'a de poids qu'après leur confrontation. De cette action & réaction & du choc de ces intérêts oppoſés, doit naturellement ſortir aux yeux du juge la lumiere de la vérité ; c'en eſt du moins le meilleur moyen qui ſoit en ſa puiſſance. Mais ſi l'un de ces intérêts agit ſeul avec toute ſa force & que le contrepoids de l'autre manque, comment l'équilibre reſtera-t-il dans la balance ? Le juge, que je veux ſuppoſer tranquille, impartial, uniquement animé de l'amour de la juſtice, qui communément n'inſpire pas de grands

efforts pour l'intérêt d'autrui, comment s'aſſurera-t-il d'avoir bien peſé le pour & le contre, d'avoir bien pénétré par lui ſeul tous les artifices de l'accuſateur, d'avoir bien démêlé des faits exactement vrais ceux qu'il controuve, qu'il altere, qu'il colore à ſa fantaiſie, d'avoir même deviné ceux qu'il tait & qui changent l'effet de ceux qu'il expoſe ? Quel eſt l'homme audacieux qui, non moins ſûr de ſa pénétration que de ſa vertu, s'oſe donner pour ce juge-là ? Il faut, pour remplir avec tant de confiance un devoir ſi téméraire, qu'il ſe ſente l'infaillibilité d'un Dieu.

Que feroit-ce ſi, au lieu de ſuppoſer ici un juge parfaitement integre & ſans paſſion, je le ſuppoſois animé d'un deſir ſecret de trouver l'accuſé coupable, & ne cherchant que des moyens plauſibles de juſtifier ſa partialité à ſes propres yeux ?

Cette ſeconde ſuppoſition pourroit avoir plus d'une application dans le cas particulier qui nous occupe ; mais n'en cherchons point d'autre que la célébrité d'un Auteur dont les ſuccès paſſés bleſſent l'amour-propre de ceux

qui n'en peuvent obtenir de pareils. Tel applaudit à la gloire d'un homme qu'il n'a nul eſpoir d'offuſquer, qui travailleroit bien vîte à lui faire payer cher l'éclat qu'il peut avoir de plus que lui, pour peu qu'il vît de jour à y réuſſir. Dès qu'un homme a eu le malheur de ſe diſtinguer à certain point, à moins qu'il ne ſe faſſe craindre ou qu'il ne tienne à quelque parti, il ne doit plus compter ſur l'équité des autres à ſon égard ; & ce ſera beaucoup ſi ceux-mêmes qui ſont plus célebres que lui, lui pardonnent la petite portion qu'il a du bruit qu'il voudroient faire tout ſeuls.

Je n'ajouterai rien de plus. Je ne veux parler ici qu'à votre raiſon. Cherchez à ce que je viens de vous dire une réponſe dont elle ſoit contente, & je me tais. En attendant voici ma concluſion. Il eſt toujours injuſte & téméraire de juger un accuſé tel qu'il ſoit ſans vouloir l'entendre ; mais quiconque jugeant un homme qui a fait du bruit dans le monde, non-ſeulement le juge ſans l'entendre, mais ſe cache de lui pour le juger, quelque prétexte ſpécieux qu'il allegue, & fût-

il vraiment juste & vertueux, fût-il un ange sur la terre, qu'il rentre bien en lui-même, l'iniquité sans qu'il s'en doute, est cachée au fond de son cœur.

Etranger, sans parens, sans appui, seul, abandonné de tous, trahi du plus grand nombre, J. J. est dans la pire position où l'on puisse être pour être jugé équitablement. Cependant, dans les jugemens sans appel qui le condamnent à l'infamie, qui est-ce qui a pris sa défense & parlé pour lui, qui est-ce qui s'est donné la peine d'examiner l'accusation, les accusateurs, les preuves, avec ce zele & ce soin que peut seul inspirer l'intérêt de soi-même ou de son plus intime ami?

LE FRANÇOIS.

Mais vous-même qui vouliez si fort être le sien, n'avez-vous pas été réduit au silence par les preuves dont j'étois armé?

ROUSSEAU.

Avois-je les lumieres nécessaires pour les apprécier & distinguer à travers tant de trames obscures les fausses couleurs qu'on a pu leur donner? Suis-je au

fait des détails qu'il faudroit connoître ? Puis-je deviner les éclairciſſemens, les objections, les ſolutions que pourroit donner l'accuſé ſur des faits dont lui ſeul eſt aſſez inſtruit ? D'un mot peut-être il eût levé des voiles impénétrables aux yeux de tout autre, & jetté du jour ſur des manœuvres que nul mortel ne débrouillera jamais. Je me ſuis rendu, non parce que j'étois réduit au ſilence, mais parce que je l'y crois réduit lui-même. Je n'ai rien, je l'avoue, à répondre à vos preuves. Mais ſi vous étiez iſolé ſur la terre, ſans défenſe & ſans défenſeur, & depuis vingt ans en proie à vos ennemis, comme J. J., on pourroit ſans peine me prouver de vous en ſecret ce que vous m'avez prouvé de lui, ſans que j'euſſe rien non plus à répondre. En ſeroit-ce aſſez pour vous juger ſans appel, & ſans vouloir vous écouter ?

Monſieur, c'eſt ici, depuis que le monde exiſte, la premiere fois qu'on a violé ſi ouvertement, ſi publiquement la premiere & la plus ſainte des loix ſociales, celle ſans laquelle il n'y a plus de ſûreté pour l'innocence parmi les hommes. Quoi qu'on en puiſſe dire, il

eſt faux qu'une violation ſi criminelle puiſſe avoir jamais pour motif l'intérêt de l'accuſé ; il n'y a que celui des accuſateurs, & même un intérêt très-preſſant, qui puiſſe les y déterminer, & il n'y a que la paſſion des juges qui puiſſe les faire paſſer outre, malgré l'infraction de cette loi. Jamais ils ne ſouffriroient cette infraction, s'ils redoutoient d'être injuſtes. Non, il n'y a point, je ne dis pas de juge éclairé, mais d'homme de bon ſens qui, ſur les meſures priſes avec tant d'inquiétude & de ſoin pour cacher à l'accuſé l'accuſation, les témoins, les preuves, ne ſente que tout cela ne peut, dans aucun cas poſſible, s'expliquer raiſonnablement, que par l'impoſture de l'accuſateur.

Vous demandez néanmoins quel inconvénient il y auroit, quand le crime eſt évident, à rouer l'accuſé ſans l'entendre? Et moi je vous demande en réponſe quel eſt l'homme, quel eſt le juge aſſez hardi pour oſer condamner à mort un accuſé convaincu ſelon toutes les formes judiciaires, après tant d'exemples funeſtes d'innocens bien interrogés, bien entendus, bien con-

frontés, bien jugés selon toutes les formes, & sur une évidence prétendue, mis à mort avec la plus grande confiance, pour des crimes qu'ils n'avoient point commis. Vous demandez quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre. Je réponds que votre supposition est impossible & contradictoire dans les termes, parce que l'évidence du crime consiste essentiellement dans la conviction de l'accusé, & que toute autre évidence ou notoriété peut être fausse, illusoire, & causer le supplice d'un innocent. En faut il confirmer les raisons par des exemples? Par malheur ils ne nous manqueront pas. En voici un tout récent, tiré de la gazette de Leyde, & qui mérite d'être cité. Un homme accusé dans un tribunal d'Angleterre d'un délit notoire, attesté par un témoignage public & unanime, se défendit par un *alibi* bien singulier. Il soutint & prouva que le même jour & à la même heure où on l'avoit vu commettre le crime, il étoit en personne occupé à se défendre devant un autre tribunal & dans une autre ville d'une accusation toute sem-

blable. Ce fait non moins parfaitement attesté, mit les juges dans un étrange embarras. A force de recherches & d'enquêtes, dont assurément on ne se seroit pas avisé sans cela, on découvrit enfin que les délits attribués à cet accusé avoient été commis par un autre homme moins connu, mais si semblable au premier de taille, de figure & de traits, qu'on avoit constamment pris l'un pour l'autre. Voilà ce qu'on n'eût point découvert si, sur cette prétendue notoriété, on se fût pressé d'expédier cet homme, sans daigner l'écouter; & vous voyez comment, cet usage une fois admis, il pourroit aller de la vie à mettre un habit d'une couleur plutôt que d'une autre.

Autre article encore plus récent, tiré de la gazette de France, du 31 Octobre 1774. « Un malheureux, disent les lettres de Londres, alloit subir le dernier supplice, & il étoit » déja sur l'échafaud, quand un spectateur, perçant la foule, cria de suspendre l'exécution, & se déclara l'auteur du crime pour lequel cet infortuné avoit été condamné, ajoutant » que sa conscience troublée (cet hom-

» me apparemment n'étoit pas philoso-
» phe) ne lui permettoit pas en ce mo-
» ment de sauver sa vie aux dépens de
» l'innocent ». Après une nouvelle instruction de l'affaire, le condamné, continue l'article, « a été renvoyé absous, &
» le Roi a cru devoir faire grace au cou-
» pable, en faveur de sa générosité ».
Vous n'avez pas besoin, je crois, de mes réflexions sur cette nouvelle instruction de l'affaire, & sur la premiere, en vertu de laquelle l'innocent avoit été condamné à mort.

Vous avez sans doute ouï parler de cet autre jugement, où, sur la prétendue évidence du crime, onze Pairs ayant condamné l'accusé, le douzieme aima mieux s'exposer à mourir de faim avec ses collegues, que de joindre sa voix aux leurs; & cela, comme il l'avoua dans la suite, parce qu'il avoit lui-même commis le crime dont l'autre paroissoit évidemment coupable. Ces exemples sont plus fréquens en Angleterre, où les procédures criminelles se font publiquement; au lieu qu'en France, où tout se passe dans le plus effrayant mystere, les foibles sont livrés sans scandale aux vengeances des puissans,

& les procédures, toujours ignorées du public, ou falsifiées pour le tromper, restent, ainsi que l'erreur ou l'iniquité des juges, dans un secret éternel, à moins que quelque événement extraordinaire ne les en tire.

C'en est un de cette espece, qui me rappelle chaque jour ces idées à mon réveil. Tous les matins, avant le jour, la Messe de la Pie que j'entends sonner à Saint-Eustache, me semble un avertissement bien solemnel aux juges & à tous les hommes d'avoir une confiance moins téméraire en leurs lumieres, d'opprimer & mépriser moins la foiblesse, de croire un peu plus à l'innocence, d'y prendre un peu plus d'intérêt, de ménager un peu plus la vie & l'honneur de leurs semblables, & enfin de craindre quelquefois que trop d'ardeur à punir les crimes, ne leur en fasse commettre à eux-mêmes de bien affreux. Que la singularité des cas que je viens de citer les rende uniques, chacun dans son espece, qu'on les dispute, qu'on les nie enfin, si l'on veut, combien d'autres cas non moins imprévus, non moins possibles, peuvent être aussi singuliers dans la leur?

Où eſt celui qui ſait déterminer avec certitude tous les cas où les hommes, abuſés par de fauſſes apparences, peuvent prendre l'impoſture pour l'évidence, & l'erreur pour la vérité? Quel eſt l'audacieux qui, lorſqu'il s'agit de juger capitalement un homme, paſſe en avant & le condamne, ſans avoir pris toutes les précautions poſſibles pour ſe garantir des pieges du menſonge, & des illuſions de l'erreur? Quel eſt le juge barbare qui, refuſant à l'accuſé la déclaration de ſon crime, le dépouille du droit ſacré d'être entendu dans ſa défenſe, droit qui, loin de le garantir d'être convaincu, ſi l'évidence eſt telle qu'on la ſuppoſe, très-ſouvent ne ſuffit pas même pour empêcher le juge de voir cette évidence dans l'impoſture, & de verſer le ſang innocent, même après avoir entendu l'accuſé. Oſez-vous croire que les tribunaux abondent en précautions ſuperflues, pour la ſûreté de l'innocence? Eh qui ne ſait, au contraire, que loin de s'y ſoucier de ſavoir ſi un accuſé eſt innocent, & de chercher à le trouver tel, on ne s'y occupe au contraire qu'à tâcher de le trouver coupable à tout prix, & qu'à lui ôter pour

ſa défenſe tous les moyens qui ne lui ſont pas formellement accordés par la loi, tellement que ſi, dans quelque cas ſingulier, il ſe trouve une circonſtance eſſentielle qu'elle n'ait pas prévue, c'eſt au prévenu d'expier, quoiqu'innocent, cet oubli par ſon ſupplice? Ignorez-vous que ce qui flatte le plus les juges, eſt d'avoir des victimes à tourmenter; qu'ils aimeroient mieux faire périr cent innocens, que de laiſſer échapper un coupable; & que s'ils pouvoient trouver de quoi condamner un homme dans toutes les formes, quoique perſuadés de ſon innocence, ils ſe hâteroient de le faire périr, en l'honneur de la loi? Ils s'affligent de la juſtification d'un accuſé, comme d'une perte réelle; avides de ſang à répandre, ils voient à regret échapper de leurs mains la proie qu'ils s'étoient promiſe, & n'épargnent rien de ce qu'ils peuvent faire impunément pour que ce malheur ne leur arrive pas. Grandier, Calas, Langlade, & cent autres ont fait du bruit par des circonſtances fortuites; mais quelle foule d'infortunés ſont les victimes de l'erreur ou de la cruauté des juges, ſans que l'innocence étouffée ſous des

monceaux de procédures, vienne jamais au grand jour, ou n'y vienne que par hasard, long-tems après la mort des accusés, & lorsque personne ne prend plus d'intérêt à leur sort. Tout nous montre ou nous fait sentir l'insuffisance des loix & l'indifférence des juges pour la protection des innocens accusés, déja punis avant le jugement, par les rigueurs du cachot & des fers, & à qui souvent on arrache, à force de tourmens, l'aveu des crimes qu'ils n'ont pas commis. Et vous, comme si les formes établies & trop souvent inutiles, étoient encore superflues, vous demandez quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre! Allez, Monsieur, cette question n'avoit besoin de ma part d'aucune réponse; & si, quand vous la faisiez, elle eût été sérieuse, les murmures de votre cœur y auroient assez répondu.

Mais si jamais cette forme si sacrée & si nécessaire pouvoit être omise à l'égard de quelque scélérat reconnu tel de tous les tems, & jugé par la voix publique, avant qu'on lui imputât aucun fait particulier dont il eût à se

défendre, que puis-je penſer de la voir écartée avec tant de ſollicitude & de vigilance du jugement du monde où elle étoit le plus indiſpenſable, de celui d'un homme accuſé tout-d'un coup d'être un monſtre abominable, après avoir joui quarante ans de l'eſtime publique & de la bienveillace de tous ceux qui l'ont connu. Eſt-il naturel, eſt-il raiſonnable, eſt-il juſte de choiſir ſeul pour refuſer de l'entendre, celui qu'il faudroit entendre par préférence, quand on ſe permettroit de négliger pour d'autres une auſſi ſainte formalité ? Je ne puis vous cacher qu'une ſécurité ſi cruelle & ſi téméraire me déplaît & me choque dans ceux qui s'y livrent avec tant de confiance, pour ne pas dire avec tant de plaiſir. Si dans l'année 1751, quelqu'un eût prédit cette légere & dédaigneuſe façon de juger un homme alors ſi univerſellement eſtimé, perſonne ne l'eût pu croire ; & ſi le public regardoit de ſang-froid le chemin qu'on lui a fait faire pour l'amener par degrés à cette étrange perſuaſion, il ſeroit étonné lui-même de voir les ſentiers tortueux & ténébreux par leſquels on l'a conduit

insensiblement jusques-là, sans qu'il s'en soit apperçu.

Vous dites que les précautions prescrites par le bon sens & l'équité avec les hommes ordinaires sont superflues avec un pareil monstre; qu'ayant foulé aux pieds toute justice & toute humanité, il est indigne qu'on s'assujettisse en sa faveur aux regles qu'elles inspirent, que la multitude & l'énormité de ses crimes est telle que la conviction de chacun en particulier entraîneroit dans des discussions immenses que l'évidence de tous rend superflues.

Quoi! parce que vous me forgez un monstre tel qu'il n'en exista jamais, vous voulez vous dispenser de la preuve qui met le sceau à toutes les autres! Mais qui jamais a prétendu que l'absurdité d'un fait lui servît de preuve, & qu'il suffit, pour en établir la vérité, de montrer qu'il est incroyable? Quelle porte large & facile vous ouvrez à la calomnie & à l'imposture, si, pour avoir droit de juger définitivement un homme à son insu, en se cachant de lui, il suffit de multiplier, de charger les accusations, de les rendre noires

jusqu'à faire horreur, en ſorte que moins elles ſeront vraiſemblables, & plus on devra leur ajouter de foi. Je ne doute point qu'un homme coupable d'un crime ne ſoit capable de cent; mais ce que je ſais mieux encore, c'eſt qu'un homme accuſé de cent crimes peut n'être coupable d'aucun. Entaſſer les accuſations n'eſt pas convaincre, & n'en ſauroit diſpenſer. La même raiſon qui, ſelon vous, rend ſa conviction ſuperflue, en eſt une de plus, ſelon moi, pour la rendre indiſpenſable. Pour ſauver l'embarras de tant de preuves, je n'en demande qu'une, mais je la veux authentique, invincible, & dans toutes les formes; c'eſt celle du premier délit qui a a rendu tous les autres croyables. Celui-là bien prouvé, je crois tous les autres ſans preuves; mais jamais l'accuſation de cent mille autres ne ſuppléra dans mon eſprit à la preuve juridique de celui-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez raiſon : mais prenez mieux ma penſée & celle de nos Meſſieurs. Ce n'eſt pas tant à la multitude des crimes de J. J. qu'ils ont fait attention

qu'à ſon caractere affreux découvert enfin, quoique tard, & maintenant généralement reconnu. Tous ceux qui l'ont vu, ſuivi, examiné avec le plus de ſoin, s'accordent ſur cet article, & le reconnoiſſent unanimement pour être, comme diſoit très-bien ſon vertueux patron Monſieur Hume, la honte de l'eſpece humaine, & un monſtre de méchanceté. L'exacte & réguliere diſcuſſion des faits devient ſuperflue, quand il n'en réſulte que ce qu'on ſait déja ſans eux. Quand J. J. n'auroit commis aucun crime, il n'en ſeroit pas moins capable de tous. On ne le punit ni d'un délit ni d'un autre, mais on l'abhorre, comme les couvant tous dans ſon cœur. Je ne vois rien là que de juſte. L'horreur & l'averſion des hommes eſt due au méchant qu'ils laiſſent vivre, quand leur clémence les porte à l'épargner.

ROUSSEAU.

Après nos précédens entretiens, je ne m'attendois pas à cette diſtinction nouvelle. Pour le juger par ſon caractere indépendamment des faits, il faudroit que je compriſſe comment, indépendamment de ces mêmes faits, on

a si subitement & si sûrement reconnu ce caractere. Quand je pense que ce monstre a resté quarante ans généralement estimé & bien voulu, sans qu'on se soit douté de son mauvais naturel, sans que personne eût jamais eu le moindre soupçon de ses crimes, je ne puis comprendre comment tout-à-coup ces deux choses ont pu devenir si évidentes, & je comprends encore moins que l'une l'ait pu devenir sans l'autre. Ajoutons que ces découvertes ayant été faites conjointement & tout-d'un-coup par la même personne, elle a dû nécessairement commencer par articuler des faits, pour fonder des jugemens si nouveaux, si contraires à ceux qu'on avoit portés jusqu'alors, & quelle confiance pourrois-je autrement prendre à des apparences vagues, incertaines, souvent trompeuses, qui n'auroient rien de précis que l'on pût articuler? Si vous voyez la possibilité qu'il ait passé quarante ans pour honnête homme sans l'être, je vois bien mieux encore celle qu'il passe depuis dix ans à tort pour un scélérat: car il y a dans ces deux opinions cette différence essentielle,

que jadis on le jugeoit équitablement & ſans partialité, & qu'on ne le juge plus qu'avec paſſion & prévention.

LE FRANÇOIS.

Eh! c'eſt pour cela juſtement qu'on s'y trompoit jadis, & qu'on ne s'y trompe plus aujourd'hui, qu'on y regarde avec moins d'indifférence. Vous me rappellez ce que j'avois à répondre à ces deux êtres ſi différens, ſi contradictoires, dans leſquels vous l'avez ci-devant diviſé. Son hypocriſie a longtems abuſé les hommes, parce qu'ils s'en tenoient aux apparences, & n'y regardoient pas de ſi près. Mais depuis qu'on s'eſt mis à l'épier avec plus de ſoin, & à le mieux examiner, on a bientôt découvert la forfanterie; tout ſon faſte moral a diſparu, ſon affreux caractere a percé de toutes parts. Les gens mêmes qui l'ont connu jadis, qui l'aimoient, qui l'eſtimoient parce qu'ils étoient ſes dupes, rougiſſent aujourd'hui de leur ancienne bêtiſe, & ne comprennent pas comment d'auſſi groſſiers artifices ont pu les abuſer ſi longtems. On voit avec la derniere clarté

que, différent de ce qu'il parut alors, parce que l'illusion s'est dissipée, il est le même qu'il fut toujours.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne doute point. Mais qu'autrefois on fût dans l'erreur sur son compte, & qu'on n'y soit plus aujourd'hui, c'est ce qui ne me paroît pas aussi clair qu'à vous. Il est plus difficile que vous ne semblez le croire, de voir exactement tel qu'il est un homme dont on a d'avance l'opinion décidée, soit en bien, soit en mal. On applique à tout ce qu'il dit l'idée qu'on s'est formée de lui. Chacun voit & admet tout ce qui confirme son jugement, rejette ou explique à sa mode tout ce qui le contrarie. Tous ses mouvemens, ses regards, ses gestes sont interprétés selon cette idée : on y rapporte ce qui s'y rapporte le moins. Les mêmes choses que mille autres disent ou font, & qu'on dit ou fait soi-même indifféremment, prennent un sens mystérieux, dès qu'elles viennent de lui. On veut deviner, on veut être pénétrant ; c'est le jeu naturel de l'amour-propre : on voit ce qu'on croit, & non pas ce

qu'on voit. On explique tout, selon le préjugé qu'on a, & l'on ne se console de l'erreur où l'on pense avoir été, qu'en se persuadant que c'est faute d'attention, non de pénétration qu'on y est tombé. Tout cela est si vrai, que si deux hommes ont d'un troisieme des opinions opposées, cette même opposition régnera dans les observations qu'ils feront sur lui. L'un verra blanc, & l'autre noir; l'un trouvera des vertus, l'autre des vices, dans les actes les plus indifférens qui viendront de lui, & chacun, à force d'interprétations subtiles, prouvera que c'est lui qui a bien vu. Le même objet, regardé en différens tems, avec des yeux différemment affectés, nous fait des impressions très-différentes; & même en convenant que l'erreur vient de notre organe, on peut s'abuser encore, en concluant qu'on se trompoit autrefois, tandis que c'est peut-être aujourd'hui qu'on se trompe. Tout ceci seroit vrai, quand on n'auroit que l'erreur des préjugés à craindre. Que seroit-ce, si le prestige des passions s'y joignoit encore? Si de charitables interpretes toujours alertes alloient sans cesse au-

devant de toutes les idées ſavorables qu'on pourroit tirer de ſes propres obſervations pour tout défigurer, tout noircir, tout empoiſonner ? On ſait à quel point la haine faſcine les yeux. Qui eſt-ce qui fait voir des vertus dans l'objet de ſon averſion, qui eſt-ce qui ne voit pas le mal dans tout ce qui part d'un homme odieux ? On cherche toujours à ſe juſtifier ſes propres ſentimens; c'eſt encore une diſpoſition très-naturelle. On s'efforce à trouver haïſſable ce qu'on haït, & s'il eſt vrai que l'homme prévenu voit ce qu'il croit, il l'eſt bien plus encore, que l'homme paſſionné voit ce qu'il deſire. La différence eſt donc ici que voyant jadis J. J. ſans intérêt, on le jugeoit ſans partialité, & qu'aujourd'hui la prévention & la haine ne permettent plus de voir en lui que ce qu'on veut y trouver. Auxquels donc, à votre avis, des anciens ou des nouveaux jugemens le préjugé de la raiſon doit-il donner plus d'autorité?

Sil eſt impoſſible, comme je crois vous l'avoir prouvé, que la connoiſſance certaine de la vérité, & beaucoup moins l'évidence, réſulte de la méthode qu'on a priſe pour juger J. J.; ſi l'on a

évité à deſſein les vrais moyens de porter ſur ſon compte un jugement impartial, infaillible, éclairé, il s'enſuit que ſa condamnation ſi hautement, ſi fiérement prononcée, eſt non ſeulement arrogante & témeraire, mais violemment ſuſpecte de la plus noire iniquité; d'où je conclus que n'ayant nul droit de le juger clandeſtinement, comme on a fait, on n'a pas non plus celui de lui faire grace, puiſque la grace d'un criminel n'eſt que l'exemption d'une peine encourue & juridiquement infligée. Ainſi la clémence dont vos Meſſieurs ſe vantent à ſon égard, quand même ils uſeroient envers lui d'une bienfaiſance réelle, eſt trompeuſe & fauſſe; & quand ils comptent pour un bienfait le mal mérité dont ils diſent exempter ſa perſonne, ils en impoſent & mentent, puiſqu'ils ne l'ont convaincu d'aucun acte puniſſable; qu'un innocent ne méritant aucun châtiment, n'a pas beſoin de grace, & qu'un pareil mot n'eſt qu'un outrage pour lui. Ils ſont donc doublement injuſtes, en ce qu'ils ſe font un mérite envers lui d'une généroſité qu'ils n'ont point, & en ce qu'ils ne feignent d'épargner ſa perſonne, qu'afin

d'outrager impunément ſon honneur.

Venons, pour le ſentir, à cette grace ſur laquelle vous inſiſtez ſi fort, & voyons en quoi donc elle conſiſte. A traîner celui qui la reçoit d'opprobre en opprobre, & de miſere en miſere, ſans lui laiſſer aucun moyen poſſible de s'en garantir. Connoiſſez-vous pour un cœur d'homme de peine auſſi cruelle qu'une pareille grace? Je m'en rapporte au tableau tracé par vous-même. Quoi! c'eſt par bonté, par commiſération, par bienveillance, quon rend cet infortuné le jouet du public, la riſée de la canaille, l'horreur de l'univers, qu'on le prive de toute ſociété humaine, qu'on l'étouffe à plaiſir dans la fange, & qu'on s'amuſe à l'enterrer tout vivant? S'il ſe pouvoit que nous euſſions à ſubir vous & moi le dernier ſupplice, voudrions-nous l'éviter au prix d'une pareille grace? voudrions-nous de la vie, à condition de la paſſer ainſi? Non, ſans doute; il n'y a point de tourment, point de ſupplice que nous ne préféraſſions à celui-là, & la plus douloureuſe fin de nos maux nous paroîtroit deſirable & douce, plutôt que de les prolonger dans de pareilles angoiſſes. Eh! quelle

idée ont donc vos Meſſieurs de l'honneur, s'ils ne comptent pas l'infamie pour un ſupplice ? Non, non, quoiqu'ils en puiſſent dire, ce n'eſt point accorder la vie que de la rendre pire que la mort.

LE FRANÇOIS.

Vous voyez que notre homme n'en penſe pas ainſi ; puiſqu'au milieu de tout ſon opprobre, il ne laiſſe pas de vivre, & de ſe porter mieux qu'il n'a jamais fait. Il ne faut pas juger des ſentimens d'un ſcélérat par ceux qu'un honnête homme auroit à ſa place. L'infamie n'eſt douloureuſe qu'à proportion de l'honneur qu'on a dans le cœur. Les ames viles, inſenſibles à la honte, y ſont dans leur élément. Le mépris n'affecte gueres celui qui s'en rend digne : c'eſt un jugement auquel ſon propre cœur l'a déjà tout accoutumé.

ROUSSEAU.

L'interprétation de cette tranquillité ſtoïque au milieu des outrages, dépend du jugement déja porté ſur celui qui les endure. Ainſi ce n'eſt pas ſur ce ſang-froid qu'il convient de juger l'homme ; mais c'eſt par l'homme, au

contraire, qu'il faut apprécier le ſang-froid. Pour moi, je ne vois point comment l'impénétrable diſſimulation, la profonde hypocriſie que vous avez prêtée à celui-ci, s'accorde avec cette abjection preſque incroyable, dont vous faites ici ſon élément naturel. Comment, Monſieur, un homme ſi haut, ſi fier, ſi orgueilleux qui, plein de génie & de feu, a pu, ſelon vous, ſe contenir, & garder quarante ans le ſilence, pour étonner l'Europe de la vigueur de ſa plume; un homme qui met à ſi haut prix l'opinion des autres, qu'il a tout ſacrifié à une fauſſe affectation de vertu, un homme dont l'ambitieux amour-propre vouloit remplir tout l'univers de ſa gloire, éblouir tous ſes contemporains de l'éclat de ſes talens & de ſes vertus, fouler à ſes pieds tous les préjugés, braver toutes les puiſſances, & ſe faire admirer par ſon intrépidité. Ce même homme à préſent inſenſible à tant d'indignités, s'abreuve à longs traits d'ignominie; & ſe repoſe mollement dans la fange, comme dans ſon élément naturel! De grace mettez plus d'accord dans vos idées, ou veuillez m'expliquer comment cette brute inſen-

ſibilité peut exiſter dans une ame capable d'une telle effervefcence. Les outrages affectent tous les hommes, mais beaucoup plus ceux qui les méritent, & qui n'ont point d'aſyle en eux-mêmes pour s'y dérober. Pour en être ému le moins qu'il eſt poſſible, il faut les ſentir injuſtes, & s'être fait de l'honneur & de l'innocence un rempart autour de ſon cœur, inacceſſible à l'opprobre: Alors on peut ſe conſoler de l'erreur ou de l'injuſtice des hommes: car dans le premier cas, les outrages, dans l'intention de ceux qui les font, ne ſont pas pour celui qui les reçoit, & dans ſecond, ils ne les lui font pas dans l'opinion qu'il eſt vil & qu'il les mérite, mais au contraire, parce qu'étant vils & méchans eux-mêmes, ils haïſſent ceux qui ne le ſont pas.

Mais la force qu'une ame ſaine emploie à ſupporter des traitemens indignes d'elle, ne rend pas ces traitemens moins barbares de la part de ceux qui les lui font eſſuyer. On auroit tort de leur tenir compte des reſſources qu'ils n'ont pu lui ôter, & qu'ils n'ont pas même prévues, parce qu'à ſa place, ils ne les trouveroient pas en eux.

Vous avez beau me faire ſonner ces mots de bienveillance & de grace. Dans le ténébreux ſyſtême auquel vous donnez ces noms, je ne vois qu'un rafinement de cruauté, pour accabler un infortuné de miſeres pires que la mort, pour donner aux plus noires perfidies un air de générofité, & taxer encore d'ingratitude celui qu'on diffame, parce qu'il n'eſt pas pénétré de reconnoiſſance des ſoins qu'on prend pour l'accabler & le livrer ſans aucune défenſe aux lâches aſſaſſins qui le poignardent ſans riſque, en ſe cachant à ſes regards.

Voilà donc en quoi conſiſte cette grace prétendue dont vos Meſſieurs font tant de bruit. Cette grace n'en ſeroit pas une, même pour un coupable, à moins qu'il ne fût en même tems le plus vil des mortels. Qu'elle en ſoit une pour cet homme audacieux qui, malgré tant de réſiſtance & d'effrayantes menaces, eſt venu fiérement à Paris, provoquer par ſa préſence l'inique tribunal qui l'avoit décreté, connoiſſant parfaitement ſon innocence; qu'elle en ſoit une pour cet homme dédaigneux qui cache ſi peu ſon mépris aux traîtres çajoleurs qui l'obſédent &

tiennent ſa deſtinée en leurs mains ; voilà, Monſieur, ce que je ne comprendrai jamais ; & quand il ſeroit tel qu'ils le diſent, encore falloit-il ſavoir de lui s'il conſentoit à conſerver ſa vie & ſa liberté à cet indigne prix ; car une grace, ainſi que tout autre don, n'eſt légitime qu'avec le conſentement, du moins préſumé, de celui qui la reçoit ; & je vous demande ſi la conduite & les diſcours de J. J. laiſſent préſumer de lui ce conſentement. Or, tout don fait par force n'eſt pas un don, c'eſt un vol ; il n'y a point de plus maligne tyrannie que de forcer un homme de nous être obligé malgré lui, & c'eſt indignement abuſer du nom de grace, que de le donner à un traitement forcé plus cruel que le châtiment. Je ſuppoſe ici l'accuſé coupable ; que ſeroit cette grace, ſi je le ſuppoſois innocent, comme je le puis & le dois, tant qu'on craint de le convaincre ? Mais, dites-vous, il eſt coupable ; on en eſt certain, puiſqu'il eſt méchant. Voyez comme vous me ballotez ! vous m'avez ci-devant donné ſes crimes pour preuve de ſa méchanceté, & vous me donnez à préſent ſa méchanceté pour preuve de ſes crimes.

C'eſt par les faits qu'on a découvert ſon caractere, & vous m'alléguez ſon caractere pour éluder la réguliere diſcuſcuſſion des faits. Un tel monſtre, me dites-vous, ne mérite pas qu'on reſpecte avec lui les formes établies pour la conviction d'un criminel ordinaire : on n'a pas beſoin d'entendre un ſcélérat auſſi déteſtable ; ſes œuvres parlent pour lui ! J'accorderai que le monſtre que vous m'avez peint ne mérite, s'il exiſte, aucune des précautions établies autant pour la ſûreté des innocens, que pour la conviction des coupables. Mais il les falloit toutes, & plus encore, pour bien conſtater ſon exiſtence, pour s'aſſurer parfaitement que ce que vous appellez ſes œuvres ſont bien ſes œuvres. C'étoit par-là qu'il falloit commencer, & c'eſt précisément ce qu'ont oublié vos Meſſieurs. Car enfin, quand le traitement qu'on lui fait ſouffrir ſeroit doux pour un coupable, il eſt affreux pour un innocent. Alléguer la douceur de ce traitement, pour éluder la conviction de celui qui le ſouffre, eſt un ſophiſme auſſi cruel qu'inſenſé. Convenez de plus, que ce monſtre, tel qu'il leur a plu de nous le forger, eſt

un perſonnage bien étrange, bien nouveau, bien contradictoire, un être d'imagination, tel qu'en peut enfanter le délire de la fievre, confuſément formé de parties hétérogenes qui par leur nombre, leur diſproportion, leur incompatibilité ne ſauroient former un ſeul tout ; & l'extravagance de cet aſſemblage, qui ſeule eſt une raiſon d'en nier l'exiſtence, en eſt une pour vous de l'admettre, ſans daigner la conſtater. Cet homme eſt trop coupable, pour mériter d'être entendu ; il eſt trop hors de la nature, pour qu'on puiſſe douter qu'il exiſte. Que penſez-vous de ce raiſonnement ? C'eſt pourtant le vôtre, ou du moins celui de vos Meſſieurs.

Vous m'aſſurez que c'eſt par leur grande bonté, par leur exceſſive bienveillance, qu'ils lui épargnent la honte de ſe voir démaſqué. Mais une pareille généroſité reſſemble fort à la bravoure des fanfarons, qu'ils ne montrent que loin du péril. Il me ſemble qu'à leur place, & malgré toute ma pitié, j'aimerois mieux encore être ouvertement juſte & ſévere, que trompeur & fourbe par charité ; & je vous répéterai tou-

jours que c'eſt une trop bizarre bienveillance que celle qui, faiſant porter à ſon malheureux objet, avec tout le poids de la haine, tout l'opprobre de la dériſion, ne s'exerce qu'à lui ôter, innocent ou coupable, tout moyen de s'y dérober. J'ajouterai que toutes ces vertus que vous me vantez dans les arbitres de ſa deſtinée, ſont telles que non-ſeulement, graces au Ciel, je m'en ſens incapable, mais que même je ne les conçois pas. Comment peut on aimer un monſtre qui fait horreur? Comment peut-on ſe pénétrer d'une pitié ſi tendre pour un être auſſi malfaiſant, auſſi cruel, auſſi ſanguinaire? Comment peut-on choyer avec tant de ſollicitude le fléau du genre humain, le ménager aux dépens des victimes de ſa furie, &, de peur de le chagriner, lui aider preſque à faire du monde un vaſte tombeau? .... Comment, Monſieur, un traître, un voleur, un empoiſonneur, un aſſaſſin! ..... J'ignore s'il peut exiſter un ſentiment de bienveillance pour un tel être parmi les démons, mais parmi les hommes, un tel ſentiment me paroîtroit un goût puniſſable & criminel, bien plutôt

qu'une vertu. Non, il n'y a que son ſemblable qui le puiſſe aimer.

LE FRANÇOIS.

Ce ſeroit, quoi que vous en puiſſiez dire, une vertu de l'épargner, ſi dans cet acte de clémence on ſe propoſoit un devoir à remplir, plutôt qu'un penchant à ſuivre.

ROUSSEAU.

Vous changez encore ici l'état de la queſtion, & ce n'eſt pas-là ce que vous diſiez ci-devant : mais voyons.

LE FRANÇOIS.

Suppoſons que le premier qui a découvert les crimes de ce miſérable & ſon caractere affreux, ſe ſoit cru obligé, comme il l'étoit ſans contredit, non-ſeulement à le démaſquer aux yeux du public, mais à le dénoncer au Gouvernement, & que cependant ſon reſpect pour d'anciennes liaiſons ne lui ait pas permis de vouloir être l'inſtrument de ſa perte, n'a-t il pas dû, cela poſé, ſe conduire exactement comme il l'a fait, mettre à ſa dénonciation la condition de la grace du ſcélérat, & le ménager tellement en le démaſquant, qu'en lui

donnant la réputation d'un coquin, on lui conservât la liberté d'un honnête homme.

ROUSSEAU.

Votre supposition renferme des choses contradictoires, sur lesquelles j'aurois beaucoup à dire. Dans cette supposition même, je me serois conduit & vous aussi, j'en suis très sûr, & tout autre homme, d'une façon très-différente. D'abord, à quel prix que ce fût, je n'aurois jamais voulu dénoncer le scélérat, sans me montrer & le confondre, vu sur-tout les liaisons antérieures que vous supposez, & qui obligeoient encore plus étroitement l'accusateur de prévenir préalablement le coupable de ce que son devoir l'obligeoit à faire à son égard. Encore moins aurois-je voulu prendre des mesures extraordinaires, pour empêcher que mon nom, mes accusations, mes preuves ne parvinssent à ses oreilles; parce qu'en tout état de cause, un dénonciateur qui se cache, joue un rôle odieux, bas, lâche, justement suspect d'imposture, & qu'il n'y a nulle raison suffisante qui puisse obliger un honnête homme à faire un acte

injuſte & flétriſſant. Dès que vous ſuppoſez l'obligation de dénoncer un malfaiteur, vous ſuppoſez auſſi celle de le convaincre, parce que la premiere de ces deux obligations emporte néceſſairement l'autre, & qu'il faut, ou ſe montrer & confondre l'accuſé, ou, ſi l'on veut ſe cacher de lui, ſe taire avec tout le monde; il n'y a point de milieu. Cette conviction de celui qu'on accuſe n'eſt pas ſeulement l'épreuve indiſpenſable de la vérité qu'on ſe croit obligé de déclarer; elle eſt encore un devoir du dénonciateur envers lui-même, dont rien ne peut le diſpenſer, ſur-tout dans le cas que vous poſez. Car il n'y a point de contradiction dans la vertu, & jamais pour punir un fourbe, elle ne permettra de l'imiter.

LE FRANÇOIS.

Vous ne penſez pas là-deſſus comme J. J.

C'eſt en le trahiſſant qu'il faut punir un traître.

Voilà une de ſes maximes; qu'y répondez-vous?

ROUSSEAU.

Ce que votre cœur y répond lui-même. Il n'eſt pas étonnant qu'un homme qui ne ſe fait ſcrupule de rien, ne s'en faſſe aucun de la trahiſon : mais il le ſeroit fort, que d'honnêtes gens ſe cruſſent autoriſés par ſon exemple à l'imiter.

LE FRANÇOIS.

L'imiter! non pas généralement; mais quel tort fait-on en ſuivant avec lui ſes propres maximes, pour l'empêcher d'en abuſer?

ROUSSEAU.

Suivre avec lui ſes propres maximes! Y penſez-vous? Quels principes! Quelle morale! ſi l'on peut, ſi l'on doit ſuivre avec les gens leurs propres maximes, il faudra donc mentir aux menteurs, voler aux fripons, empoiſonner les empoiſonneurs, aſſaſſiner les aſſaſſins, être ſcélérat à l'envi avec ceux qui le ſont, & ſi l'on n'eſt plus obligé d'être honnête homme qu'avec les les honnêtes gens, ce devoir ne mettra perſonne en grands frais de vertu dans le ſiecle où nous ſommes.

Il eſt digne du ſcélérat que vous m'avez peint, de donner des leçons de fourberie & de trahiſon; mais je ſuis fâché pour vos Meſſieurs que parmi tant de meilleures leçons qu'il a données, & qu'il eût mieux valu ſuivre, ils n'aient profité que de celle-là.

Au reſte, je ne me ſouviens pas d'avoir rien trouvé de pareil dans les livres de J. J. Où donc a-t-il établi ce nouveau précepte, ſi contraire à tous les autres ?

LE FRANÇOIS.

Dans un vers de Comédie ?

ROUSSEAU.

Quand eſt-ce qu'il a fait jouer cette Comédie ?

LE FRANÇOIS.

Jamais.

ROUSSEAU.

Où eſt-ce qu'il l'a fait imprimer ?

LE FRANÇOIS.

Nulle part.

ROUSSEAU.

Ma foi, je ne vous entends point.

LE FRANÇOIS.

C'eſt une eſpece de farce qu'il écrivit jadis à la hâte & preſque impromptu à la campagne, dans un moment de gaîté, qu'il n'a pas même daigné corriger, & que nos Meſſieurs lui ont volé, comme beaucoup d'autres choſes qu'ils ajuſtent enſuite à leur façon, pour l'édification publique.

ROUSSEAU.

Mais, comment ce vers eſt-il employé dans cette piece? Eſt ce lui-même qui le prononce?

LE FRANÇOIS.

Non; c'eſt une jeune fille qui, ſe croyant trahie par ſon amant, le dit dans un moment de dépit, pour s'encourager à intercepter, ouvrir & garder une lettre écrite par cet amant à ſa rivale.

ROUSSEAU.

Quoi, Monſieur, un mot dit par une jeune fille amoureuſe & piquée, dans l'intrigue galante d'une farce écrite autrefois à la hâte, & qui n'a été ni corrigée, ni imprimée, ni repréſentée; ce

mot en l'air dont elle appuie dans ſa colere un acte qui, de ſa part, n'eſt pas même une trahiſon ; ce mot dont il vous plaît de faire une maxime de J. J. eſt l'unique autorité ſur laquelle vos Meſſieurs ont ourdi l'affreux tiſſu de trahiſons dont il eſt enveloppé? Voudriez vous que je répondiſſe à cela ſérieuſement? Me l'avez-vous dit ſérieuſement vous-même? Non, votre air ſeul, en le prononçant, me diſpenſoit d'y répondre. Eh! qu'on lui doive ou non de ne pas le trahir, tout homme d'honneur ne ſe doit-il pas à lui-même de n'etre un traître envers perſonne? Nos devoirs envers les autres auroient beau varier ſelon le tems, les gens, les occaſions, ceux envers nous-mêmes ne varient point; & je ne puis penſer que celui qui ne ſe croit pas obligé d'étre honnête homme avec tout le monde, le ſoit jamais avec qui que ce ſoit.

Mais, ſans inſiſter ſur ce point davantage, allons plus loin. Paſſons au dénonciateur d'être un lâche & un traître, ſans néanmoins être un impoſteur; & aux juges, d'être menteurs & diſſimulés, ſans néanmoins être iniques. Quand cette maniere de procéder ſeroit

aussi juste & permise qu'elle est insidieuse & perfide, quele en seroit l'u tilit é dans cette occasion, pour la fin que vous alléguez? Où donc est la nécessité, pour faire grace à un criminel, de ne pas l'entendre? Pourquoi lui cacher à lui seul, avec tant de machines & d'artifices, ses crimes, qu'il doit savoir mieux que personne, s'il est vrai qu'il les ait commis? Pourquoi fuir, pourquoi rejetter avec tant d'effroi la maniere la plus sûre, la plus juste, la plus raisonnable & la plus naturelle de s'assurer de lui, sans lui infliger d'autre peine que celle d'un hypocrite qui se voit confondu? C'est la punition qui naît le mieux de la chose, qui s'accorde le mieux avec la grace qu'on veut lui faire, avec les suretés qu'on doit prendre pour l'avenir, & qui seule prévient deux grands scandales, savoir celui de la publication des crimes, & celui de leur impunité. Vos Messieurs alléguent néanmoins pour raison de leurs procédés scandaleux, le soin d'éviter le scandale. Mais si le scandale consiste essentiellement dans la publicité, je ne vois point celui qu'on évite, en cachant le crime au coupable, qui ne peut l'igno-

rer, & en le divulgant parmi le reste des hommes, qui n'en savoient rien. L'air de mystere & de réserve qu'on met à cette publication, ne sert qu'à l'accélérer. Sans doute le public est toujours fidele aux secrets qu'on lui confie; ils ne sortent jamais de son sein. Mais il est risible qu'en disant ce secret à l'oreille à tout le monde, & le cachant très-soigneusement au seul qui, s'il est coupable, le sait nécessairement avant tout autre, on veuille éviter par-là le scandale, & faire de ce badin mystere un acte de bienfaisance & de générosité. Pour moi, avec une si tendre bienveillance pour le coupable, j'aurois choisi de le confondre, sans le diffamer, plutôt que de le diffamer sans le confondre; & il faut certainement, pour avoir pris le parti contraire, avoir eu d'autres raisons, que vous ne m'avez pas dites, & que cette bienveillance ne comporte pas.

Supposons qu'au lieu d'aller creusant sous ses pas tous ces tortueux souterrains, au lieu des triples murs de ténebres qu'on éleve avec tant d'efforts autour de lui, au lieu de rendre le public & l'Europe entiere complice & témoin

témoin du ſcandale qu'on feint de vouloir éviter, au lieu de lui laiſſer tranquillement continuer & conſommer ſes crimes, en ſe contentant de les voir & de les compter, ſans en empêcher aucun; ſuppoſons, dis-je, qu'au lieu de tout ce tortillage, on ſe fût ouvertement & directement adreſſé à lui-même & à lui ſeul, qu'en lui préſentant en face ſon accuſateur, armé de toutes ſes preuves, on lui eût dit: « Miſérable, qui fais l'honnête homme, & » qui n'es qu'un ſcélérat, te voilà dé- » maſqué, te voilà connu; voilà tes » faits, en voilà les preuves, qu'as-tu » à répondre »? Il eût nié, direz-vous, & qu'importe? Que font les négations contre les démonſtrations? Il fût reſté convaincu & confondu. Alors on eût ajouté, en montrant ſon dénonciateur: « Remercie cet homme généreux, que » ſa conſcience a forcé de t'accuſer, & » que ſa bonté porte à te protéger. Par » ſon interceſſion, l'on veut bien te laiſ- » ſer vivre & te laiſſer libre; tu ne ſe- » ras même démaſqué aux yeux du pu- » blic, qu'autant que ta conduite ren- » dra ce ſoin néceſſaire pour prévenir » la continuation de tes forfaits. Songe

» que des yeux perçans ſont ſans ceſſe » ouverts ſur toi, que le glaive puniſ- » ſeur pend ſur ta tête, & qu'à ton » premier crime tu ne lui peux échap- » per. » Y avoit-il, à votre avis, une conduite plus ſimple, plus ſûre, plus droite pour allier à ſon égard la juſtice, la prudence & la charité ? Pour moi, je trouve qu'en s'y prenant ainſi, l'on ſe fût aſſuré de lui par la crainte, beaucoup mieux qu'on n'a fait par tout cet immenſe appareil de machines, qui ne l'empêchent pas d'aller toujours ſon train. On n'eût point eu beſoin de le traîner ſi barbarement, ou, ſelon vous, ſi bénignement dans le bourbier; on n'eût point habillé la juſtice & la vertu des honteuſes livrées de la perfidie & du menſonge; ſes délateurs & ſes juges n'euſſent point été réduits à ſe tenir ſans ceſſe enfoncés devant lui dans leurs tanieres, comme fuyant en coupables les regards de leur victime, & redoutant la lumiere du jour: enfin l'on eût prévenu, avec le double ſcandale des crimes & de leur impunité, celui d'une maxime auſſi funeſte qu'inſenſée, que vos Meſſieurs ſemblent vouloir établir par ſon exemple, ſavoir

que, pourvu qu'on ait de l'esprit, & qu'on fasse de beaux livres, on peut se livrer à toutes sortes de crimes impunément.

Voilà le seul vrai parti qu'on avoit à prendre si l'on vouloit absolument ménager un pareil misérable. Mais pour moi je vous déclare que je suis aussi loin d'approuver que de comprendre cette prétendue clémence de laisser libre nonobstant le péril, je ne dis pas un monstre affreux tel qu'on nous le représente, mais un malfaiteur tel qu'il soit. Je ne trouve dans cette espece de grace ni raison, ni humanité, ni sûreté, & j'y trouve beaucoup moins cette douceur & cette bienveillance dont se vantent vos Messieurs avec tant de bruit. Rendre un homme le jouet du public & de la canaille, le faire chasser successivement de tous les asyles les plus reculés, les plus solitaires où il s'étoit de lui-même emprisonné, & d'où certainement il n'étoit à portée de faire aucun mal, le faire lapider par la populace, le promener par dérision de lieu en lieu, toujours chargé de nouveaux outrages, lui ôter même les ressources les plus indispensables de la

ſociété, lui voler ſa ſubſiſtance pour lui faire l'aumône, le dépayſer ſur toute la face de la terre, faire de tout ce qu'il lui importe le plus de ſavoir autant pour lui de myſteres impénétrables, le rendre tellement étranger, odieux, mépriſable aux hommes, qu'au lieu des lumieres, de l'aſſiſtance & des conſeils que chacun doit trouver au beſoin parmi ſes freres, il ne trouve par-tout qu'embûches, menſonges, trahiſons, inſultes; le livrer, en un mot, ſans appui, ſans protection, ſans défenſe à l'adroite animoſité de ſes ennemis, c'eſt le traiter beaucoup plus cruellement que ſi l'on ſe fût une bonne fois aſſuré de ſa perſonne par une détention dans laquelle, avec la ſûreté de tout le monde, on lui eût fait trouver la ſienne, ou du moins la tranquillité. Vous m'avez appris qu'il deſira, qu'il demanda lui-même cette détention, & que loin de la lui accorder, on lui fit de cette demande un nouveau crime & un nouveau ridicule. Je crois voir à la fois la raiſon de la demande & celle du refus. Ne pouvant trouver de refuge dans les plus ſolitaires retraites, chaſſé ſucceſſivement du

ſein des montagnes & du milieu des lacs, forcé de fuir de lieu en lieu & d'errer ſans ceſſe avec des peines & des dépenſes exceſſives au milieu des dangers & des outrages, réduit à l'entrée de l'hiver à courir l'Europe pour y chercher un aſyle ſans plus ſavoir où, & ſûr d'avance de n'être laiſſé tranquille nulle part, il étoit naturel que, battu, fatigué de tant d'orages, il deſirât de finir ſes malheureux jours dans une paiſible captivité, plutôt que de ſe voir dans ſa vieilleſſe pourſuivi, chaſſé, balloté ſans relâche de tous côtés, privé d'une pierre pour y poſer ſa tête, & d'un aſyle où il pût reſpirer, juſqu'à ce qu'à force de courſes & de dépenſes on l'eût réduit à périr de miſere, ou à vivre, toujours errant, des dures aumônes de ſes perſécuteurs, ardens à en venir là pour le raſſaſier enfin d'ignominie à leur aiſe. Pourquoi n'a-t-on pas conſenti à cet expédient ſi ſûr, ſi court, ſi facile, qu'il propoſoit lui-même & qu'il demandoit comme une faveur ? N'eſt-ce point qu'on ne vouloit pas le traiter avec tant de douceur, ni lui laiſſer jamais trouver cette tranquillité ſi deſi-

rée ? N'eſt-ce point qu'on ne vouloit lui laiſſer aucun relâche, ni le mettre dans un état où l'on n'eût pu lui attribuer chaque jour de nouveaux crimes & de nouveaux livres, & où peut-être à force de douceur & de patience eût-il fait perdre aux gens chargés de ſa garde, les fauſſes idées qu'on vouloit donner de lui ? N'eſt-ce point enfin, que dans le projet ſi chéri, ſi ſuivi, ſi bien concerté de l'envoyer en Angleterre, il entroit des vues dont ſon ſéjour dans ce pays-là, & les effets qu'il y a produits, ſemblent développer aſſez l'objet ? Si l'on peut donner à ce refus d'autres motifs, qu'on me les diſe, & je promets d'en montrer la fauſſeté.

Monſieur, tout ce que vous m'avez appris, tout ce que vous m'avez prouvé, eſt à mes yeux plein de choſes inconcevables, contradictoires, abſurdes, qui, pour être admiſes, demanderoient encore d'autres genres de preuves que celles qui ſuffiſent pour les plus complettes démonſtrations, & c'eſt préciſément ces mêmes choſes abſurdes que vous dépouillez de l'épreuve la plus néceſſaire, & qui met

le ſceau à toutes les autres. Vous m'avez fabriqué tout à votre aiſe un être tel qu'il n'en exiſta jamais, un monſtre hors de la nature, hors de la vraiſemblance, hors de la poſſibilité, & formé de parties inalliables, incompatibles qui s'excluent mutuellement. Vous avez donné pour principe à tous ſes crimes, le plus furieux, le plus intolérant, le plus extravagant amour-propre, qu'il n'a pas laiſſé de déguiſer ſi bien depuis ſa naiſſance juſqu'au déclin de ſes ans, qu'il n'en a paru nulle trace pendant tant d'années, & qu'encore aujourd'hui depuis ſes malheurs il étouffe ou contient ſi bien qu'on n'en voit pas le moindre ſigne. Malgré tout cet indomptable orgueil, vous m'avez fait voir dans le même être un petit menteur, un petit fripon, un petit coureur de cabarets & de mauvais lieux, un vil & crapuleux débauché pourri de vérole, & qui paſſoit ſa vie à aller eſcroquant dans les tavernes quelques écus à droite & à gauche aux manans qui les fréquentent. Vous avez prétendu que ce même perſonnage étoit le même homme qui pendant quarante ans a vécu eſtimé, bien voulu de tout le monde,

l'Auteur des ſeuls écrits dans ce ſiecle qui portent dans l'ame des lecteurs la perſuaſion qui les a dictés, & dont on ſent en les liſant, que l'amour de la vertu & le zele de la vérité font l'inimitable éloquence. Vous dites que ces livres qui m'émeuvent ainſi le cœur, ſont les jeux d'un ſcélérat qui ne ſentoit rien de ce qu'il diſoit avec tant d'ardeur & de véhémence, & qui cachoit ſous un air de probité le venin dont il vouloit infecter ſes lecteurs. Vous me forcez même de croire que ces écrits à la fois ſi fiers, ſi touchans, ſi modeſtes ont été compoſés parmi les pots & les pintes, & chez les filles de joie où l'Auteur paſſoit ſa vie, & vous me transformez enfin cet orgueil iraſcible & diabolique en l'abjection d'un cœur inſenſible & vil qui ſe raſſaſie ſans peine de l'ignominie dont l'abreuve à plaiſir la charité du public.

Vous m'avez figuré vos Meſſieurs, qui diſpoſent à leur gré de ſa réputation, de ſa perſonne, & de toute ſa deſtinée, comme des modeles de vertu, des prodiges de généroſité, des anges pour lui de douceur & de bienfaiſance, & vous m'avez appris en mê-

me tems que l'objet de tous leurs tendres ſoins avoit été de le rendre l'horreur de l'univers, le plus dépriſé des êtres, de le traîner d'opprobre en opprobre, & de miſere en miſere, & de lui faire ſentir à loiſir dans les calamités de la plus malheureuſe vie, tous les déchiremens que peut éprouver une ame fiere en ſe voyant le jouet & le rebut du genre humain. Vous m'avez appris que par pitié, par grace, tous ces hommes vertueux avoient bien voulu lui ôter tout moyen d'être inſtruit des raiſons de tant d'outrages, s'abaiſſer en ſa faveur au rôle de cajoleurs & de traîtres, faire adroitement le plongeon à chaque éclairciſſement qu'il cherchoit, l'environner de ſouterrains & de pieges tellement tendus, que chacun de ſes pas fût néceſſairement une chûte, enfin le circonvenir avec tant d'adreſſe, qu'en butte aux inſultes de tout le monde, il ne pût jamais ſavoir la raiſon de rien, apprendre un ſeul mot de vérité, repouſſer aucun outrage, obtenir aucune explication, trouver, ſaiſir aucun agreſſeur, & qu'à chaque inſtant atteint des plus cruelles morſures, il ſentît dans ceux qui l'entou-

rent la flexibilité des ſerpens auſſi bien que leur venin.

Vous avez fondé le ſyſtême qu'on ſuit à ſon égard ſur des devoirs dont je n'ai nulle idée, ſur des vertus qui me font horreur, ſur des principes qui renverſent dans mon eſprit tous ceux de la juſtice & de la morale. Figurez-vous des gens qui commencent par ſe mettre chacun un bon maſque bien attaché, qui s'arment de fers jusqu'aux dents, qui ſurprennent enſuite leur ennemi, le ſaiſiſſent par derriere, le mettent nud, lui lient le corps, les bras, les mains, les pieds, la tête, de façon qu'il ne puiſſe remuer, lui mettent un bâillon dans la bouche, lui crevent les yeux, l'étendent à terre, & paſſent enfin leur noble vie à le maſſacrer doucement, de peur que mourant de ſes bleſſures il ne ceſſe trop tôt de les ſentir. Voilà les gens que vous voulez que j'admire. Rappellez, Monſieur, votre équité, votre droiture, & ſentez en votre conſcience quelle ſorte d'admiration je puis avoir pour eux. Vous m'avez prouvé, j'en conviens, autant que cela ſe pouvoit par la méthode que vous avez ſuivie, que l'hom-

me ainſi terraſſé, eſt un monſtre abominable ; mais quand cela ſeroit auſſi vrai que difficile à croire, l'auteur & les directeurs du projet qui s'exécute à ſon égard, ſeroient à mes yeux, je le déclare, encore plus abominables que lui.

Certainement vos preuves ſont d'une grande force ; mais il eſt faux que cette force aille pour moi juſqu'à l'évidence, puiſqu'en fait de délits & de crimes, cette évidence dépend eſſentiellement d'une épreuve qu'on écarte ici avec trop de ſoin pour qu'il n'y ait pas à cette omiſſion, quelque puiſſant motif qu'on nous cache & qu'il importeroit de ſavoir. J'avoue pourtant, & je ne puis trop le répéter, que ces preuves m'étonnent, & m'ébranleroient peut-être encore, ſi je ne leur trouvois d'autres défauts non moins dirimans ſelon moi.

Le premier eſt dans leur force même & dans leur grand nombre de la part dont elles viennent. Tout cela me paroîtroit fort bien dans des procédures juridiques faites par le miniſteré public ; mais pour que des particuliers, & qui pis eſt, des amis aient pris tant de

peine, aient fait tant de dépenses; aient mis tant de tems à faire tant d'informations, à rassembler tant de preuves, à leur donner tant de force sans y être obligés par aucun devoir, il faut qu'ils aient été animés pour cela par quelque passion bien vive qui, tant qu'ils s'obstineront à la cacher, me rendra suspect tout ce qu'elle aura produit.

Un autre défaut que je trouve à ces invincibles preuves, c'est qu'elles prouvent trop, c'est qu'elles prouvent des choses qui naturellement ne sauroient exister. Autant vaudroit me prouver des miracles, & vous savez que je n'y crois pas. Il y a dans tout cela des multitudes d'absurdités auxquelles avec toutes leurs preuves, il ne dépend pas de mon esprit d'acquiescer. Les explications qu'on leur donne & que tout le monde, à ce que vous m'assurez, trouve si claires, ne sont à mes yeux gueres moins absurdes & ont le ridicule de plus. Vos Messieurs semblent avoir chargé J. J. de crimes, comme vos théologiens ont chargé leur doctrine d'articles de foi; l'avantage de persuader en affirmant, la facilité de faire tout croire les ont

féduits. Aveuglés par leur paffion, ils ont entaffé faits fur faits, crimes fur crimes, fans précaution, fans mefure. Et quand enfin ils ont apperçu l'incompatibilité de tout cela, ils n'ont plus été à tems d'y remédier, le grand foin qu'ils avoient pris de tout prouver également, les forçant de tout admettre fous peine de tout rejetter. Il a donc fallu chercher mille fubtilités pour tâcher d'accorder tant de contradictions, & tout ce travail a produit fous le nom de J. J. l'être le plus chimérique & le plus extravagant que le délire de la fievre puiffe faire imaginer.

Un troifieme défaut de ces invincibles preuves eft dans la maniere de les adminiftrer avec tant de myftere & de précautions. Pourquoi tout cela ? La vérité ne cherche pas ainfi les ténebres & ne marche pas fi timidement. C'eft une maxime en jurifprudence, (*) qu'on préfume le dol dans celui qui

---

(*) Dolus præfumitur in eo qui recta via non incedit, fed per anfractus & diverticula. *Menoch. in Præfump.*

ſuit, au lieu de la droite route, des voies obliques & clandeſtines. C'en eſt une autre (*) que celui qui décline un jugement régulier & cache ſes preuves, eſt préſumé ſoutenir une mauvaiſe cauſe. Ces deux maximes conviennent ſi bien au ſyſtême de vos Meſſieurs, qu'on les croiroit faites exprès pour lui, ſi je ne citois pas mon Auteur. Si ce qu'on prouve d'un accuſé en ſon abſence n'eſt jamais régulierement prouvé, ce qu'on en prouve en ſe cachant ſi ſoigneuſement de lui, prouve plus contre l'accuſateur que contre l'accuſé, & par cela ſeul l'accuſation revêtue de toutes ſes preuves clandeſtines doit être préſumée une impoſture.

Enfin, le grand vice de tout ce ſyſtême eſt que, fondé ſur le menſonge ou ſur la vérité, le ſuccès n'en ſeroit pas moins aſſuré d'une façon que de l'autre. Suppoſez, au lieu de votre

---

(*) Judicium ſubterfugiens & probationes occultans malam cauſam fovere præſumitur. *Ibid.*

J. J., un véritablement honnête homme, iſolé, trompé, trahi, ſeul ſur la terre, entouré d'ennemis puiſſans, ruſés, maſqués, implacables, qui, ſans obſtacle de la part de perſonne, dreſſent à loiſir leurs machines autour de lui ; & vous verrez que tout ce qui lui arrive méchant & coupable, ne lui arriveroit pas moins innocent & vertueux. Tant par le fond que par la forme des preuves, tout cela ne prouve donc rien, précisément parce qu'il prouve trop.

Monſieur, quand les Géometres ; marchant de démonſtration en démonſtration, parviennent à quelque abſurdité, au lieu de l'admettre quoique démontrée ils reviennent ſur leurs pas ; & , ſûrs qu'il s'eſt gliſſé dans leurs principes ou dans leurs raiſonnemens quelque paralogiſme qu'ils n'ont pas apperçu, il ne s'arrêtent pas qu'ils ne le trouvent, & s'il ne peuvent le découvrir, laiſſant là leur démonſtration prétendue, ils prennent une autre route pour trouver la vérité qu'ils cherchent, ſûrs qu'elle n'admet point d'abſurdité.

LE FRANÇOIS.

N'appercevez-vous point que pour éviter de prétendues absurdités vous tombez dans une autre, sinon plus forte, au moins plus choquante? Vous justifiez un seul homme dont la condamnation vous déplaît, aux dépens de toute une nation, que dis-je, de toute une génération dont vous faites une génération de fourbes; car enfin tout est d'accord, tout le public, tout le monde sans exception, a donné son assentiment au plan qui vous paroît si répréhensible; tout se prête avec zele à son exécution; personne ne l'a désapprouvé, personne n'a commis la moindre indiscrétion qui put le faire échouer, personne n'a donné le moindre indice, la moindre lumiere à l'accusé qui pût le mettre en état de se défendre; il n'a pu tirer d'aucune bouche un seul mot d'éclaircissement sur les charges atroces dont on l'accable à l'envi; tout s'empresse à renforcer les ténebres dont ont l'environne, & l'on ne sait à quoi chacun se livre avec plus d'ardeur de le diffamer absent ou

de le perſiffler préſent. Il faudroit donc conclure de vos raiſonnemens qu'il ne ſe trouve pas dans toute la génération préſente un ſeul honnête homme, pas un ſeul ami de la vérité. Admettez vous cette conſéquence?

ROUSSEAU.

A Dieu ne plaiſe! ſi j'étois tenté de l'admettre, ce ne ſeroit pas auprès de vous dont je connois la droiture invariable & la ſincere équité. Mais je connois auſſi ce que peuvent ſur les meilleurs cœurs les préjugés & les paſſions, & combien leurs illuſions ſont quelquefois inévitables. Votre objection me paroît ſolide & forte. Elle s'eſt préſentée à mon eſprit long tems avant que vous me la fiſſiez; elle me paroît plus facile à retorquer qu'à réſoudre, & vous doit embarraſſer du moins autant que moi; car enfin ſi le public n'eſt pas tout compoſé de méchans & de fourbes, tous d'accord pour trahir un ſeul homme, il eſt encore moins compoſé ſans exception d'hommes bienfaiſans, génereux, francs de jalouſie, d'envie, de haine, de malignité. Ces vices ſont-ils donc telle-

ment éteints ſur la terre, qu'il n'en reſte pas le moindre germe dans le cœur d'aucun individu ? C'eſt pourtant ce qu'il faudroit admettre ſi ce ſyſtême de ſecret & de ténebres qu'on ſuit ſi fidellement envers J. J. n'étoit qu'une œuvre de bienfaiſance & de charité. Laiſſons à part vos Meſſieurs qui ſont des ames divines & dont vous admirez la tendre bienveillance pour lui. Il a dans tous les états, vous me l'avez dit vous-méme, un grand nombre d'ennemis très-ardens, qui ne cherchent aſſurément pas à lui rendre la vie agréable & douce. Concevez-vous que dans cette multitude de gens, tous d'accord pour épargner de l'inquiétude à un ſcélérat qu'ils abhorrent & de la honte à un hypocrite qu'ils déteſtent, il ne s'en trouve pas un ſeul qui, pour jouir au moins de ſa confuſion, ſoit tenté de lui dire tout ce qu'on ſait de lui ? Tout s'accorde avec une patience plus qu'angélique à l'entendre provoquer au milieu de Paris ſes perſécuteurs, donner des noms aſſez durs à ceux qui l'obſedent, leur dire inſolemment : *Parlez haut, traîtres que vous êtes ; me voilà. Qu'avez-vous à*

dire? A ces ſtimulantes apoſtrophes la plus incroyable patience n'abandonne pas un inſtant un ſeul homme dans toute cette multitude. Tous inſenſibles à ſes reproches les endurent uniquement pour ſon bien ; & de peur de lui faire la moindre peine, ils ſe laiſſent traiter par lui avec un mépris que leur ſilence autoriſe de plus en plus. Qu'une douceur ſi grande, qu'une ſi ſublime vertu anime généralement tous ſes ennemis, ſans qu'un ſeul démente un moment cette univerſelle manſuétude, convenez que dans une génération qui naturellement n'eſt pas trop aimante, ce concours de patience & de généroſité eſt du moins auſſi étonnant que celui de malignité dont vous rejettez la ſuppoſition.

La ſolution de ces difficultés doit ſe chercher, ſelon moi, dans quelque intermédiaire qui ne ſuppoſe dans toute une génération ni des vertus angéliques, ni la noirceur des démons, mais quelque diſpoſition naturelle au cœur humain qui produit un effet uniforme par des moyens adroitement diſpoſés à cette fin. Mais en attendant que mes

propres obſervations me fourniſſent là-deſſus quelque explication raiſonnable, permettez-moi de vous faire un queſtion qui s'y rapporte. Suppoſant un moment qu'après d'attentives & impartiales recherches, J. J. au lieu d'être l'ame infernale & le monſtre que vous voyez en lui, ſe trouvât au contraire un homme ſimple, ſenſible & bon, que ſon innocence úniverſellement reconnue par ceux mêmes qui l'ont traité avec tant d'indignité, vous forçât de lui rendre votre eſtime, & de vous reprocher les durs jugemens que vous avez porté contre lui: rentrez au fond de votre ame, & dites-moi comment vous ſeriez affecté de ce changement?

LE FRANÇOIS.

Cruellement, ſoyez-en ſûr. Je ſens qu'en l'eſtimant & lui rendant juſtice, je le haïrois alors plus peut-être encore pour mes torts que je ne le hais maintenant pour ſes crimes; je ne lui pardonnerois jamais mon injuſtice envers lui. Je me reproche cette diſpoſition, j'en rougis; mais je la ſens dans mon cœur malgré moi.

ROUSSEAU.

Homme véridique & franc, je n'en veux pas davantage, & je prends acte de cet aveu pour vous le rappeller en tems & lieu ; il me ſuffit pour le moment de vous y laiſſer réfléchir. Au reſte, conſolez-vous de cette diſpoſition qui n'eſt qu'un développement des plus naturels de l'amour-propre. Elle vous eſt commune avec tous les juges de J. J., avec cette différence que vous ſerez le ſeul peut-être qui ait le courage & la franchiſe de l'avouer.

Quant à moi, pour lever tant de difficultés & déterminer mon propre jugement, j'ai beſoin d'éclairciſſemens & d'obſervations faites par moi-même. Alors ſeulement je pourrai vous propoſer ma penſée avec confiance. Il faut avant tout commencer par voir J. J., & c'eſt à quoi je ſuis tout déterminé.

LE FRANÇOIS.

Ah, ah ! vous voilà donc enfin revenu à ma propoſition que vous avez ſi dédaigneuſement rejettée ? Vous

voilà donc diſpoſé à vous rapprocher de cet homme entre lequel & vous, le diametre de la terre étoit encore une diſtance trop courte à votre gré?

ROUSSEAU.

M'en rapprocher? Non, jamais du ſcélérat que vous m'avez peint, mais bien de l'homme défiguré que j'imagine à ſa place. Que j'aille chercher un ſcélérat déteſtable pour le hanter, l'épier & le tromper, c'eſt une indignité qui jamais n'approchera de mon cœur; mais que dans le doute ſi ce prétendu ſcélérat n'eſt point peut-être un honnête homme infortuné, victime du plus noir complot, j'aille examiner par moi-même ce qu'il faut que j'en penſe, c'eſt un des plus beaux devoirs que ſe puiſſe impoſer un cœur juſte; & je me livre à cette noble recherche avec autant d'eſtime & de contentement de moi-même, que j'aurois de regret & de honte à m'y livrer avec un motif oppoſé.

LE FRANÇOIS.

Fort bien; mais avec le doute qu'il vous plaît de conſerver au milieu de

tant de preuves, comment vous y prendrez-vous pour apprivoiser cet ours presque inabordable ? Il faudra bien que vous commenciez par ces cajoleries que vous avez en si grande aversion. Encore sera-ce un bonheur si elles vous réussissent mieux qu'à beaucoup de gens qui les lui prodiguent sans mesure & sans scrupule, & à qui elles n'attirent de sa part que des brusqueries & des mépris.

ROUSSEAU.

Est-ce à tort ? Parlons franchement. Si cet homme étoit facile à prendre de cette maniere, il seroit par cela seul à demi jugé. Après tout ce que vous m'avez appris du systême qu'on suit avec lui, je suis peu surpris qu'il repousse avec dédain la plupart de ceux qui l'abordent, & qui pour cela l'accusent bien à tort d'être défiant ; car la défiance suppose du doute, & il n'en sauroit avoir à leur égard ; & que peut-il penser de ces patelins flagorneurs dont, vu l'œil dont il est regardé dans le monde, & qui ne peut échapper au sien, il doit pénétrer aisément les motifs dans l'empressement

qu'ils lui marquent? Il doit voir clairement que leur deſſein n'eſt ni de ſe lier avec lui de bonne foi, ni même de l'étudier & de le connoître, mais ſeulement de le circonvenir. Pour moi qui n'ai ni beſoin ni deſſein de le tromper, je ne veux point prendre les allures cauteleuſes de ceux qui l'approchent dans cette intention. Je ne lui cacherai point la mienne; s'il en étoit alarmé, ma recherche ſeroit finie, & je n'aurois plus rien à faire auprès de lui.

LE FRANÇOIS.

Il vous ſera moins aiſé, peut-être, que vous ne penſez, de vous faire diſtinguer de ceux qui l'abordent à mauvaiſe intention. Vous n'avez point la reſſource de lui parler à cœur ouvert, & de lui déclarer vos vrais motifs. Si vous me gardez la foi que vous m'avez donnée, il doit ignorer à jamais ce que vous ſavez de ſes œuvres criminelles & de ſon caractere atroce. C'eſt un ſecret inviolable qui, près de lui, doit reſter à jamais caché dans votre cœur. Il appercevra votre réſerve, il l'imitera, & par cela ſeul, & ſe tenant en garde contre vous, il ne ſe laiſſera

ra voir que comme il veut qu'on le voye, & non comme il eſt en effet.

ROUSSEAU.

Et pourquoi voulez-vous me ſuppoſer ſeul aveugle parmi tous ceux qui l'abordent journellement, & qui ſans lui inſpirer plus de confiance, l'ont vu tous, & ſi clairement, à ce qu'ils vous diſent, exactement tel que vous me l'avez peint? S'il eſt ſi facile à connoître & à pénétrer quand on y regarde, malgré ſa défiance & ſon hypocriſie, malgré ſes efforts pour ſe cacher, pourquoi, plein du deſir de l'apprécier, ferai je le ſeul à n'y pouvoir parvenir, ſur-tout avec une diſpoſition ſi favorable à la vérité, & n'ayant d'autre intérêt que de la connoître? Eſt-il étonnant que l'ayant ſi décidément jugé d'avance & n'apportant aucun doute à cet examen, ils l'aient vu tel qu'ils le vouloient voir? Mes doutes ne me rendront pas moins attentif & me rendront plus circonſpect. Je ne cherche point à le voir tel que je me le figure, je cherche à le voir tel qu'il eſt.

LE FRANÇOIS.

Bon ! n'avez-vous pas auſſi vos idées? Vous le deſirez innocent, j'en ſuis très-ſûr. Vous ferez comme eux dans le ſens contraire ; vous verrez en lui ce que vous y cherchez.

ROUSSEAU.

Le cas eſt fort différent. Oui, je le deſire innocent, & de tout mon cœur : ſans doute je ſerois heureux de trouver en lui ce que j'y cherche ; mais ce ſeroit pour moi le plus grand des malheurs d'y trouver ce qui n'y ſeroit pas, de le croire honnête homme & de me tromper. Vos Meſſieurs ne ſont pas dans des diſpoſitions ſi favorables à la vérité. Je vois que leur projet eſt une ancienne & grande entrepriſe qu'ils ne veulent pas abandonner, & qu'ils n'abandonneroient pas impunément. L'ignominie dont ils l'ont couvert réjailliroit ſur eux toute entiere, & ils ne ſeroient pas même à l'abri de la vindicte publique. Ainſi ſoit pour la ſûreté de leurs perſonnes, ſoit pour le repos de leurs conſciences, il leur importe trop de ne voir en lui qu'un ſcé-

lérat, pour qu'eux & les leurs y voyent jamais autre chose.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin, pouvez-vous concevoir, imaginer quelque solide réponse aux preuves dont vous avez été si frappé? Tout ce que vous verrez ou croirez voir, pourra-t-il jamais les détruire? Supposons que vous trouviez un honnête homme où la raison, le bons sens, & tout le monde vous montrent un scélérat, que s'ensuivra-t-il? Que vos yeux vous trompent, ou que le genre-humain tout entier, excepté vous seul est dépourvu de sens? Laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus naturelle, & à laquelle enfin vous en tiendrez-vous?

ROUSSEAU.

A aucune des deux, & cette alternative ne me paroît pas si nécessaire qu'à vous. Il est une autre explication plus naturelle, qui leve bien des difficultés. C'est de supposer une ligue dont l'objet est la diffamation de J. J. qu'elle a pris soin d'isoler pour cet effet. Et que dis-je, supposer? Par quelque mo-

tif que cette ligue se soit formée, elle existe. Sur votre propre rapport elle sembleroit universelle ; elle est du moins grande, puissante, nombreuse ; elle agit de concert & dans le plus profond secret pour tout ce qui n'y entre pas, & sur-tout pour l'infortuné qui en est l'objet. Pour s'en défendre, il n'a ni secours, ni amis, ni appui, ni conseil, ni lumieres; tout n'est autour de lui que pieges, mensonges, trahisons, ténebres. Il est absolument seul, & n'a que lui seul pour ressource ; il ne doit attendre ni aide ni assistance de qui que ce soit sur la terre. Une position si singuliere est unique depuis l'existence du genre humain. Pour juger sainement de celui qui s'y trouve & de tout ce qui se rapporte à lui, les formes ordinaires sur lesquelles s'établissent les jugemens humains ne peuvent plus suffire. Il me faudroit, quand même l'accusé pourroit parler & se défendre, des sûretés extraordinaires, pour croire qu'en lui rendant cette liberté, on lui donne en même tems les connoissances, les instrumens & les moyens nécessaires pour pouvoir se justifier, s'il est innocent. Car enfin, si, quoique faussement ac-

cufé, il ignore toutes les trames dont il eſt enlacé, tous les pieges dont on l'entoure, ſi les ſeuls défenſeurs qu'il pourra trouver & qui feindront pour lui du zele, ſont choiſis pour le trahir; ſi les témoins qui pourroient dépoſer pour lui ſe taiſent, ſi ceux qui parlent ſont gagnés pour le charger, ſi l'on fabrique de fauſſes pieces pour le noircir, ſi l'on cache ou détruit celles qui le juſtifient, il aura beau dire *non*, contre cent faux témoignages à qui l'on fera dire *oui*; ſa négation ſera ſans effet contre tant d'affirmations unanimes, & il n'en ſera pas moins convaincu aux yeux des hommes des délits qu'il n'aura pas commis. Dans l'ordre ordinaire des choſes, cette objection n'a point la même force, parce qu'on laiſſe à l'accuſé tous les moyens poſſibles de ſe défendre, de confondre les faux témoins, de manifeſter l'impoſture, & qu'on ne préſume pas cette odieuſe ligue de pluſieurs hommes, pour en perdre un. Mais ici cette ligue exiſte, rien n'eſt plus conſtant, vous me l'avez appris vous-même; & par cela ſeul non-ſeulement tous les avantages qu'ont les accuſés pour leur défenſe ſont ôtés à celui-ci, mais les

accusateurs, en les lui ôtant, peuvent les tourner tous contre lui-même ; il est pleinement à leur discrétion ; maîtres absolus d'établir les faits comme il leur plaît, sans avoir aucune contradiction à craindre, ils sont seuls juges de la validité de leurs propres pieces ; leurs témoins, certains de n'être ni confrontés, ni confondus, ni punis, ne craignent rien de leurs mensonges : ils sont sûrs, en le chargeant, de la protection des Grands, de l'appui des Médecins, de l'approbation des Gens de Lettres, & de la faveur publique ; ils sont sûrs, en le défendant, d'être perdus. Voilà, Monsieur, pourquoi tous les témoignages portés contre lui sous les chefs de la ligue, c'est-à-dire, depuis qu'elle s'est formée, n'ont aucune autorité pour moi ; & s'il en est d'antérieurs, de quoi je doute, je ne les admettrai qu'après avoir bien examiné s'il n'y a ni fraude ni antidate, & sur-tout après avoir entendu les réponses de l'accusé.

Par exemple, pour juger de sa conduite à Venise, je n'irai pas consulter sottement ce qu'on en dit, & si vous voulez, ce qu'on en prouve aujour-

d'hui, & puis m'en tenir là, mais bien ce qui a été prouvé & reconnu à Venise, à la Cour, chez les Ministres du Roi, & parmi tous ceux qui ont eu connoissance de cette affaire avant le Ministre Duc de C***., avant l'ambassade de l'Abbé de B***. à Venise, & avant le voyage du Consul le B***. à Paris. Plus ce qu'on a pensé depuis est différent de ce qu'on en pensoit alors, & mieux je rechercherai les causes d'un changement si tardif & si extraordinaire. De même, pour me décider sur ses pillages en musique, ce ne sera ni à M. d'A***. ni à ses suppôts, ni à tous vos Messieurs, que je m'adresserai, mais je ferai rechercher sur les lieux, par des personnes non suspectes, c'est-à-dire, qui ne soient pas de leur connoissance, s'il y a des preuves authentiques que ces ouvrages ont existé avant que J. J. les ait donnés pour être de lui.

Voilà la marche que le bon sens m'oblige de suivre pour vérifier les délits, les pillages, les imputations de toute espece, dont on n'a cessé de le charger, depuis la formation du com-

plot, & dont je n'apperçois pas auparavant le moindre vestige. Tant que cette vérification ne me sera pas possible, rien ne sera si aisé que de me fournir tant de preuves qu'on voudra, auxquelles je n'aurai rien à répondre, mais qui n'opéreront sur mon esprit aucune persuasion.

Pour savoir exactement quelle foi je puis donner à votre prétendue évidence, il faudroit que je connusse bien tout ce qu'une génération entiere, liguée contre un seul homme totalement isolé, peut faire pour se prouver à elle-même de cet homme-là tout ce qu'il lui plaît, & par surcroît de précaution, en se cachant de lui très-soigneusement. A force de tems, d'intrigue & d'argent, de quoi la puissance & la ruse ne viennent-elles point à bout, quand personne ne s'oppose à leurs manœuvres, quand rien n'arrête & ne contremine leurs sourdes opérations? A quel point ne pourroit-on point tromper le public, si tous ceux qui le dirigent, soit par la force, soit par l'autorité, soit par l'opinion, s'accordoient pour l'abuser par de sourdes menées, dont il seroit

hors d'état de pénétrer le ſecret ? Qui eſt ce qui a déterminé juſqu'où des conjurés puiſſans, nombreux & bien unis, comme ils le ſont toujours pour le crime, peuvent faſciner les yeux, quand des gens qu'on ne croit pas ſe connoître ſe concerteront bien entr'eux ; quand aux deux bouts de l'Europe des impoſteurs d'intelligence, & dirigés par quelque adroit intrigant, ſe conduiront ſur le même plan, tiendront le même langage, préſenteront ſous le même aſpect un homme à qui l'on a ôté la voix, les yeux, les mains, & qu'on livre, pieds & poings liés, à la merci de ſes ennemis. Que vos Meſſieurs, au lieu d'être tels, ſoient ſes amis, comme ils le crient à tout le monde ; qu'étouffant leur protégé dans la fange, ils n'agiſſent ainſi que par bonté, par généroſité, par compaſſion pour lui, ſoit ; je n'entends point leur diſputer ici ces nouvelles vertus : mais il réſulte toujours de vos propres récits, qu'il y a une ligue, & de mon raiſonnement, que ſitôt qu'une ligue exiſte, on ne doit pas, pour juger des preuves qu'elle apporte, s'en tenir aux regles ordinaires, mais

en établir de plus rigoureuſes ; pour s'aſſurer que cette ligue n'abuſe pas de l'avantage immenſe de ſe concerter, & par-là d'en impoſer, comme elle peut certainement le faire. Ici je vois, au contraire, que tout ſe paſſe entre gens qui ſe prouvent entr'eux ſans réſiſtance & ſans contradiction ce qu'ils ſont bien aiſes de croire ; que donnant enſuite leur unanimité pour nouvelle preuve à ceux qu'ils deſirent amener à leur ſentiment, loin d'admettre au moins l'épreuve indiſpenſable des réponſes de l'accuſé ; on lui dérobe avec le plus grand ſoin la connoiſſance de l'accuſation, de l'accuſateur, des preuves, & même de la ligue. C'eſt faire cent fois pis qu'à l'inquiſition : car ſi l'on y force le prévenu de s'accuſer lui-même ; du moins on ne refuſe pas de l'entendre, on ne l'empêche pas de parler, on ne lui cache pas qu'il eſt accuſé, & on ne le juge qu'après l'avoir entendu. L'Inquiſition veut bien que l'accuſé ſe défende, s'il peut ; mais ici, l'on ne veut pas qu'il le puiſſe.

Cette explication, qui dérive des faits que vous m'avez expoſés vous-

même, doit vous faire ſentir comment le public, ſans être dépourvu de bon ſens, mais ſéduit par mille preſtiges, peut tomber dans une erreur involontaire & preſque excuſable, à l'égard d'un homme auquel il prend dans le fond très-peu d'intérêt, dont la ſingularité révolte ſon amour-propre, & qu'il deſire généralement de trouver coupable, plutôt qu'innocent, & comment auſſi, avec un intérêt plus ſincere à ce même homme, & plus de ſoin à l'étude de ſoi-même, on pourroit le voir autrement que ne fait tout le monde, ſans être obligé d'en conclure que le public eſt dans le délire, ou qu'on eſt trompé par ſes propres yeux. Quand le pauvre Lazarille de Tormes, attaché dans le fond d'une cuve, la tête ſeule hors de l'eau, couronnée de roſeaux & d'algue, étoit promené de ville en ville, comme un monſtre marin, les ſpectateurs extravaguoient-ils, de le prendre pour tel, ignorant qu'on l'empêchoit de parler, & que, s'il vouloit crier qu'il n'étoit pas un monſtre marin, une corde tirée en cachette le forçoit de faire à l'inſtant le

plongeon ? Supposons qu'un d'entr'eux plus attentif, appercevant cette manœuvre, & par-là devinant le reste, leur eût crié, *l'on vous trompe, ce prétendu monstre est un homme*, n'y eût-il pas eu plus que de l'humeur à s'offenser de cette exclamation, comme d'un reproche qu'ils étoient tous des insensés ? Le public, qui ne voit des choses que l'apparence, trompé par elle, est excusable ; mais ceux qui se disent plus sages que lui, en adoptant son erreur, ne le sont pas.

Quoi qu'il en soit des raisons que je vous expose, je me sens digne, même indépendamment d'elles, de douter de ce qui n'a paru douteux à personne. J'ai dans le cœur des témoignages plus forts que toutes vos preuves, que l'homme que vous m'avez peint n'existe point, ou n'est pas du moins où vous le voyez. La seule patrie de J. J. qui est la mienne, suffiroit pour m'assurer qu'il n'est point cet homme-là. Jamais elle n'a produit des êtres de cette espece ; ce n'est ni chez les Protestans, ni dans les Républiques

qu'ils ſont connus. Les crimes dont il eſt accuſé ſont des crimes d'eſclaves, qui n'approcheront jamais des ames libres; dans nos contrées, on n'en connoît point de pareils; & il me faudroit plus de preuves encore que celles que vous m'avez fournies, pour me perſuader ſeulement que Geneve a pu produire un empoiſonneur.

Après vous avoir dit pourquoi vos preuves, tout évidentes qu'elles vous paroiſſent, ne ſauroient être convaincantes pour moi, qui n'ai ni ne puis avoir les inſtructions néceſſaires pour juger à quel point ces preuves peuvent être illuſoires, & m'en impoſer par une fauſſe apparence de vérité, je vous avoue pourtant de rechef que ſans me convaincre elles m'inquiétent, m'ébranlent, & que j'ai quelquefois peine à leur réſiſter. Je deſirerois ſans doute, & de tout mon cœur, qu'elles fuſſent fauſſes, & que l'homme dont elles me font un monſtre n'en fût pas un: mais je deſire beaucoup davantage encore de ne pas m'égarer dans cette recherche, & de ne pas me laiſſer ſéduire par mon penchant. Que

puis-je faire dans une pareille ſituation (*), pour parvenir, s'il eſt poſſible, à démêler la vérité ? C'eſt de rejetter dans cette affaire toute autorité humaine, toute preuve qui dépend du témoignage d'autrui, & de me déterminer uniquement ſur ce que je puis voir de mes yeux & connoître par moi-même. Si J. J. eſt tel que l'ont peint vos Meſſieurs, & s'il a été ſi aiſément reconnu tel par tous ceux qui l'ont approché, je ne ſerai pas plus malheureux qu'eux, car je ne porterai pas à cet examen moins d'attention, de zele & de bonne foi, & un être auſſi méchant, auſſi difforme, auſſi dépravé, doit en

(*) Pour excuſer le public autant qu'il ſe peut, je ſuppoſe par-tout ſon erreur preſque invincible ; mais moi qui ſais dans ma conſcience qu'aucun crime jamais n'approcha de mon cœur, je ſuis ſûr que tout homme vraiment attentif, vraiment juſte, découvriroit l'impoſture à travers tout l'art du complot, parce qu'enfin je ne crois pas poſſible que jamais le menſonge uſurpe & s'approprie tous les caracteres de la vérité.

effet être très-facile à pénétrer, pour peu qu'on y regarde. Je m'en tiens donc à la résolution de l'examiner par moi-même, & de le juger en tout ce que je verrai de lui, non par les secrets desirs de mon cœur, encore moins par les interprétations d'autrui, mais par la mesure de bon sens & de jugement que je puis avoir reçue, sans me rapporter sur ce point à l'autorité de personne. Je pourrai me tromper, sans doute, parce que je suis homme; mais, après avoir fait tous mes efforts pour éviter ce malheur, je me rendrai, si néanmoins il m'arrive, le consolant témoignage que mes passions, ni ma volonté ne sont point complices de mon erreur, & qu'il n'a pas dépendu de moi de m'en garantir. Voilà ma résolution. Donnez-moi maintenant les moyens de l'accomplir & d'arriver à notre homme; car, à ce que vous m'avez fait entendre, son accès n'est pas aisé.

LE FRANÇOIS.

Sur-tout pour vous, qui dédaignez les seuls qui pourroient vous l'ouvrir. Ces moyens sont, je le répete, de s'in-

ſinuer, à force d'adreſſe, de pateli-nage, d'opiniâtre importunité, de le cajoler ſans ceſſe, de lui parler avec tranſport de ſes talens, de ſes livres, & même de ſes vertus, car ici le menſonge & la fauſſeté ſont des œuvres pies. Le mot d'*admiration* ſur-tout, d'un effet admirable auprès de lui, exprime aſſez bien dans un autre ſens, l'idée des ſentimens qu'un pareil monſtre inſpire, & ces doubles ententes jéſuitiques, ſi recherchées de nos Meſſieurs, leur rendent l'uſage de ce mot très-familier avec J. J. & très-commode en lui parlant (*). Si tout cela ne réuſſit

(*) En m'écrivant, c'eſt la même franchiſe. *J'ai l'honneur d'être, avec tous les ſentimens qui vous ſont dûs, avec les ſentimens les plus diſtingués, avec une conſidération très-particuliere, avec autant d'eſtime que de reſpect, &c.* Ces Meſſieurs ſont-ils donc, avec ces tournures amphibologiques, moins menteurs que ceux qui mentent tout rondement? Non. Ils ſont ſeulement plus faux & plus doubles, ils mentent ſeulement plus traîtreuſement.

pas, on ne se rebute point de son froid accueil, on compte pour rien ses rebuffades ; passant tout de suite à l'autre extrémité, on le tance, on le gourmande, & prenant le ton plus arrogant qu'il est possible, on tâche de le subjuguer de haute lutte. S'il vous fait des grossieretés, on les endure, comme venant d'un misérable, dont on s'embarrasse fort peu d'être méprisé. S'il vous chasse de chez lui, on y revient ; s'il vous ferme la porte, on y reste, jusqu'à ce qu'elle se rouvre, on tâche de s'y fourrer. Une fois entré dans son repaire, on s'y établit, on s'y maintient, bon gré, malgré. S'il osoit vous en chasser de force, tant mieux : on feroit beau bruit, & l'on iroit crier par toute la terre, qu'il assassine les gens qui lui font l'honneur de l'aller voir. Il n'y a point, à ce qu'on m'assure, d'autre voie, pour s'insinuer auprès de lui. Etes-vous homme à prendre celle-là ?

ROUSSEAU.

Mais vous-même, pourquoi ne l'avez-vous jamais voulu prendre ?

LE FRANÇOIS.

Oh ! moi, je n'avois pas besoin de

le voir, pour le connoître. Je le connois par ſes œuvres; c'en eſt aſſez, & même trop.

ROUSSEAU.

Que penſez-vous de ceux qui, tout auſſi décidés que vous ſur ſon compte, ne laiſſent pas de le fréquenter, de l'obſéder, & de vouloir s'introduire à toute force dans ſa plus intime familiarité?

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous n'êtes pas content de la réponſe que j'ai déja faite à cette queſtion.

ROUSSEAU.

Ni vous non plus, je le vois auſſi. J'ai donc mes raiſons pour y revenir. Preſque tout ce que vous m'avez dit dans cet entretien me prouve que vous n'y parliez pas de vous-même. Après avoir appris de vous les ſentimens d'autrui, n'apprendrai-je jamais les vôtres? Je le vois, vous feignez d'établir des maximes que vous ſeriez au déſeſpoir d'adopter. Parlez-moi donc enfin plus franchement.

LE FRANÇOIS.

Ecoutez : je n'aime pas J. J. mais je hais encore plus l'injuſtice, encore plus la trahiſon. Vous m'avez dit des choſes qui me frappent & auxquelles je veux réfléchir. Vous refuſiez de voir cet infortuné ; vous vous y déterminez maintenant. J'ai refuſé de lire ſes livres ; je me raviſe, ainſi que vous, & pour cauſe. Voyez l'homme, je lirai les livres ; après quoi nous nous reverrons.

Fin du premier Dialogue.